

PER  
P-285

# possibles

VOLUME 6 NUMÉRO 1 ANNÉE 1981

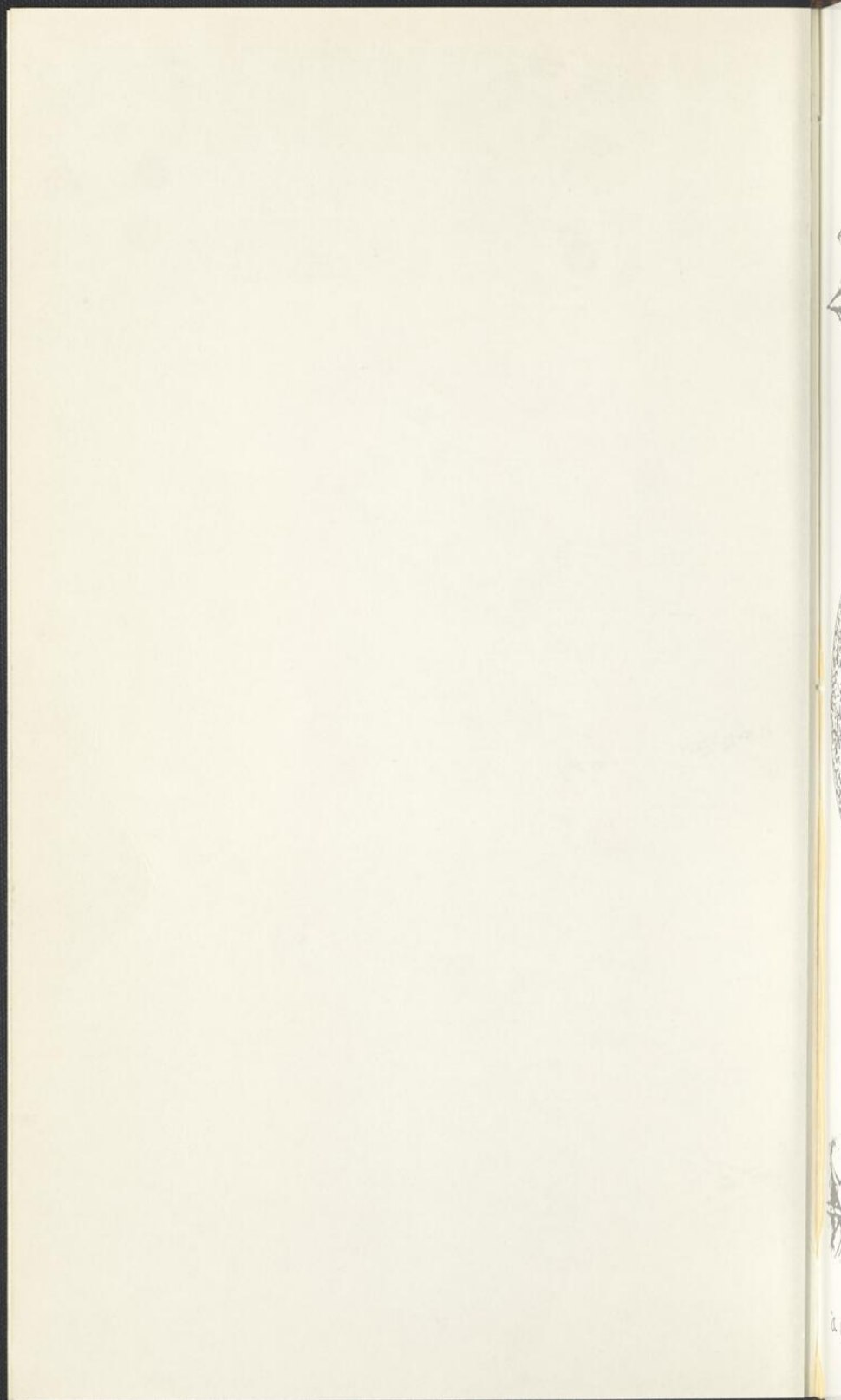
5

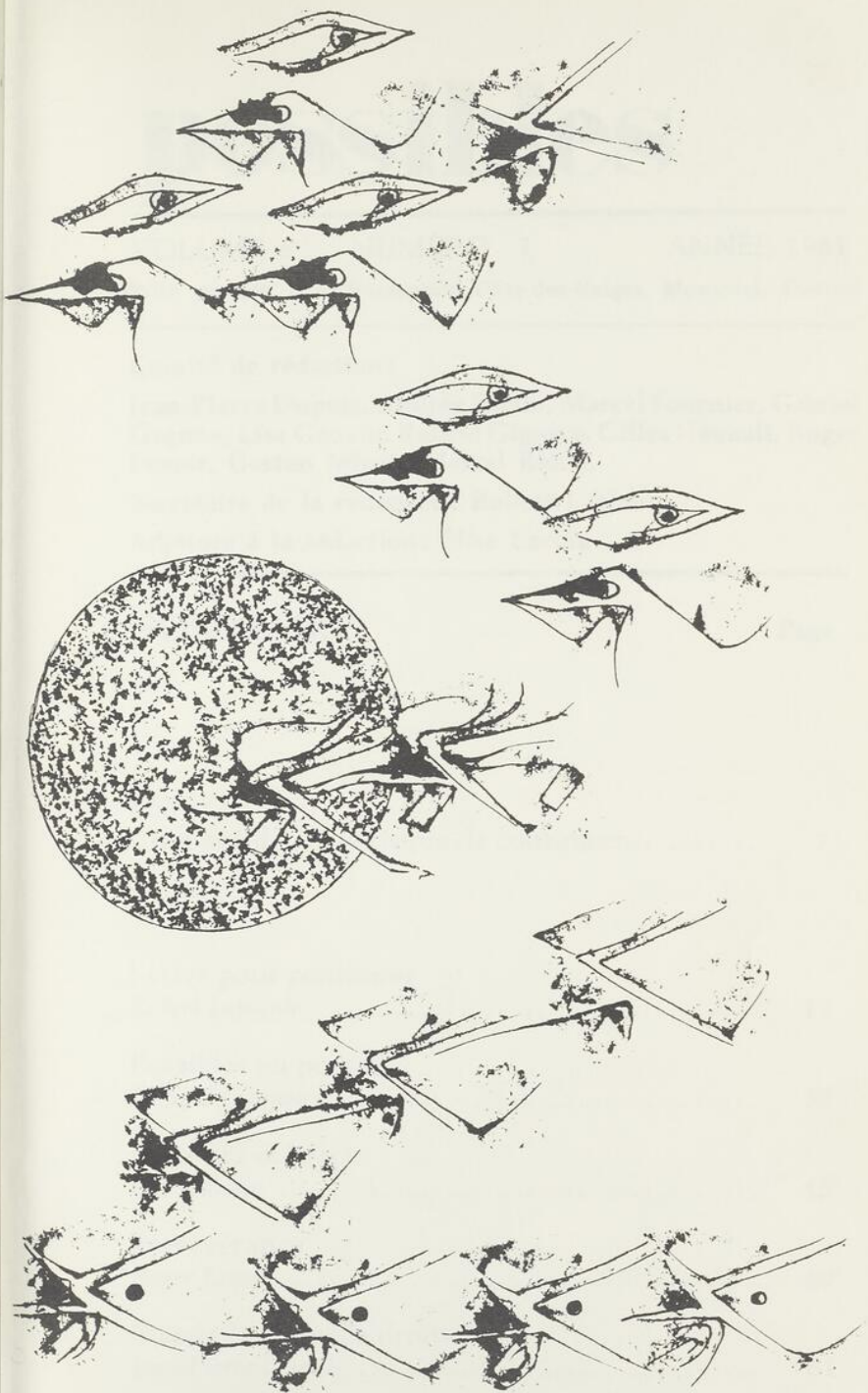


## Cinq ans déjà...

Le risque de continuer  
L'autogestion quotidienne

Poèmes inédits de Marie Uguay





à vue d'œil

144

R. Figuière 81



Faint, illegible text at the bottom of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

# possibles

---

VOLUME 6    NUMÉRO 1    ANNÉE 1981  
Boîte postale 114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec

---

## Comité de rédaction :

Jean-Pierre Dupuis, Andrée Fortin, Marcel Fournier, Gabriel Gagnon, Lise Gauvin, Roland Giguère, Gilles Hénault, Roger Lenoir, Gaston Miron, Marcel Rioux.

Secrétaire de la rédaction : Robert Laplante

Adjointe à la rédaction : Élise Lavoie

---

## SOMMAIRE

Page

### Éditorial :

Cinq ans déjà... le risque de continuer ..... 7

### Lettre pour continuer

*Robert Laplante* ..... 19

### Possibles ou possible

*Gabriel Gagnon* ..... 35

### Discours indirect

*Lise Gauvin* ..... 45

### Persévérance

*Roger Lenoir* ..... 49

### Suis-je la nouvelle droite ?

*Jean-Pierre Dupuis* ..... 61

Impressions californiennes  
*Marcel Fournier* ..... 71

L'autogestion quotidienne  
*Andrée Fortin* ..... 91

\* \* \*

Poèmes  
*Marie Uguay* ..... 105

Pris/prise/prison  
*Jacques Lanctôt* ..... 113

#### SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION

Le groupe de travail  
sur l'autogestion  
*Andrée Fortin* ..... 121

À cœur vaillant,  
rien n'est possible ?  
*Jean-Jacques Simard* ..... 127

\* \* \*

Un homme averti  
*Michel de Celles* ..... 153

COURTEPOINTES ET POINTES SÈCHES .... 169

ICONOGRAPHIE : *Roland Giguère*

# Cinq ans déjà... le risque de continuer

---

Cinq ans déjà... le risque de continuer. C'est un thème qui revient souvent dans les débats politiques et sociaux. On se demande si les politiques mises en œuvre ces dernières années ont été efficaces, et si elles doivent être poursuivies. Cette réflexion est d'autant plus pertinente que les défis auxquels nous sommes confrontés sont de plus en plus complexes. Il est donc essentiel de faire un bilan honnête de ce qui a été accompli, et de décider si les mêmes chemins doivent être empruntés à l'avenir. Cette analyse permet de mieux comprendre les enjeux et de proposer des solutions adaptées aux nouvelles circonstances.

1875

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

C  
l  
7  
co  
pe  
po  
at  
pe  
G  
C  
be  
na  
de  
su  
po  
d'i  
les  
tr  
de  
na  
C

## Cinq ans déjà... le risque de continuer

---

C'est un mois seulement avant l'élection du PQ en '76 que paraissait le premier numéro de Possibles. La conjoncture a bien changé depuis. La revue, pensée pendant le règne de Robert Bourassa, se voulait porte-parole d'une opposition indépendantiste et autogestionnaire. L'éditorial du premier numéro parlait des « Possibles en période de transition ». Période de transition, en vérité, car très vite Gérald Godin nous quittait pour l'Assemblée Nationale! Cette victoire du PQ nous a portés à nous interroger beaucoup plus sur l'autogestion que sur la question nationale. Or si on se rapporte toujours à l'éditorial de ce premier numéro, Marcel Rioux y écrivait au sujet de l'indépendance et de l'autogestion, les deux possibles sur lesquels la revue se proposait alors d'insister : « c'est là un projet global de société, dont les deux axes sont intimement liés. » Or nous avons trop souvent eu tendance à parler séparément de ces deux thèmes, comme si le PQ au pouvoir, la question nationale était réglée ou en bonne voie de l'être. Cependant l'indépendance c'est bien beau, mais

l'indépendance pour quoi? Certainement pas pour construire ici la version française de l'américain way of life! Pour nous, l'autogestion dépasse le cadre de l'entreprise, elle est projet global de société. Et le projet autogestionnaire implique nécessairement l'indépendance nationale. En effet, si l'autogestion c'est que les décisions à tous les niveaux sont prises par les gens concernés, si c'est aussi l'appropriation communautaire des moyens de production et des ressources, il est clair que cela ne peut se faire dans un pays dominé.

Mais où en sommes-nous cinq ans plus tard? Nos efforts ont-ils été à la mesure de nos rêves? Depuis '76, il y a eu deux mandats (forts) accordés au PQ, un référendum, un débat sur le rapatriement de la constitution. D'autre part, à l'automne '80 s'est tenu à Montréal un colloque sur l'autogestion, un groupe de travail sur l'autogestion y a été formé; à Québec, la gang du Q-Lotté monte actuellement un secrétariat sur l'autogestion, même qu'avec les « événements » de Pologne, on parle d'autogestion en première page des journaux! Quelle a été notre place dans tout cela? Bien sûr nous avons toujours voulu réfléchir à notre situation dans nos termes; nous avons cherché à confronter la société québécoise à elle-même et pas à des théories importées. Mais quelle est la portée de notre travail de réflexion? Faire une revue pour changer la société n'est-ce pas dérisoire? Deux mille exemplaires de Possibles peuvent-ils faire avancer les débats, sinon la société?

Alors que le mot « autogestion » n'évoquait pas grand-chose dans l'imaginaire québécois, au mieux, au plus, Tricofil, nous avons tenté de mettre les luttes et les pratiques autogestionnaires en évidence. Les révéler. Mais souvent nous avons fait l'apologie

de l'autogestion sans être suffisamment critiques face aux expériences dont nous avons parlé, oubliant que tout ce qui est nouveau et expérimental n'est pas nécessairement autogestionnaire ni porteur de changement social.

Le dépanneur du coin qui s'organise avec sa femme, son beau-frère et sa belle-sœur est-il autogestionnaire ? Sinon qu'est-ce qui le différencie de ce petit restaurant végétarien et naturiste tenu par trois ou quatre amis ? Et si on peut concevoir facilement ce qu'est l'autogestion dans un collectif de dix personnes ou moins, comment se vit-elle concrètement dans le cas où le nombre de travailleurs est plus élevé, par exemple au Café Campus où une soixantaine de travailleurs essaient de vivre l'autogestion ou à Tricofil où le nombre de travailleurs a dépassé la centaine ? Quelles formes de participation, de prises de décisions collectives sont compatibles avec l'autogestion ? Voilà des questions cruciales, surtout si on prétend étendre l'autogestion de l'entreprise à la région puis à l'ensemble de la société.

Quand on pense à une société autogestionnaire dont le propre serait que ce sont les gens qui la vivent qui décident de son contenu, on est bien obligé d'admettre qu'il n'existe pas un modèle de société autogérée défini une fois pour toutes. Nul ne peut se prétendre le détenteur officiel de la vérité autogestionnaire, ni s'approprier ce terme. Il n'y a pas de juste ligne de l'autogestion. Il faut bien admettre la diversité des projets et des expériences autogestionnaires. Mais comment concilier cela avec l'affirmation précédente que tout ce qui est nouveau et expérimental n'est pas nécessairement autogestionnaire ? Qu'est-ce qui caractérise ce qu'on pourrait appeler, à travers la diversité des expériences, non pas la juste

ligne de l'autogestion, mais la sensibilité autogestionnaire ?

Si c'est l'aspect social, la sensibilité communautaire qui fait la différence entre le capitalisme de groupe et l'autogestion, comment peut et doit s'exprimer cette sensibilité autrement que par des vœux pieux ? Par exemple, comment seront distribués les surplus, les profits des entreprises autogérées ? De plus, dans ce contexte, ne faut-il pas songer à dissocier l'autogestion de la propriété ? C'est sûr que le collectif des travailleurs a son mot à dire dans le fonctionnement de l'entreprise, mais dans une perspective communautaire et pour éviter le capitalisme de groupe, ne faudrait-il pas considérer que les clients et/ou ceux qui reçoivent des services de l'entreprise ainsi que des représentants de l'ensemble de la communauté et/ou de d'autres entreprises œuvrant dans le même secteur ou la même région pourraient avoir quelque chose à dire dans l'autogestion de l'entreprise ? La cogestion peut-elle être une forme d'autogestion ?

Autant de questions auxquelles nous n'avons pas encore apporté de réponses, autant de questions que nous avons même hésité à nous poser systématiquement, en dehors des discussions préparatoires aux numéros. Il y a d'autres questions sur lesquelles nous avons déjà réfléchi dans ces pages, mais sur lesquelles il reste encore beaucoup à dire — et à penser. La couverture du premier numéro de Possibles annonçait « Spécial — Tricofil — La vie quotidienne a-t-elle changé ? » La vie quotidienne est toujours — comme pour bien des gens d'ailleurs... — une de nos préoccupations principales. La fréquentation des collectifs autogérés — ou qui essaient de l'être — révèle que bien peu de groupes vivent dans l'harmonie perpétuelle ; au contraire, les conflits et les discussions

y sont très nombreux. L'autogestion change la vie quotidienne au travail, et même en dehors du travail. Mais les transformations des relations interpersonnelles sont difficiles à vivre et à assumer. L'autogestion n'est pas rose tous les jours. Plutôt que de rechercher une utopique harmonie, le consensus parfait, ne faudrait-il pas apprendre à affronter les conflits ? Si tout le monde s'exprime et participe, en effet, il serait surprenant que tous se mettent d'accord du premier coup. L'harmonie, le consensus perpétuel risquent de masquer le contrôle effectif du groupe par un ou des « leaders ». D'autre part, les discussions et les engueulades sans fin ne font pas plus avancer les choses. Autant de pièges à éviter dans le fonctionnement autogestionnaire. Mais un autre piège, plus menaçant encore, serait de se consacrer exclusivement au quotidien et aux relations interpersonnelles. Pendant qu'on se replierait ainsi sur le quotidien, des décisions importantes continueraient de se prendre ailleurs... Le travail pour la transformation du quotidien n'a de sens que s'il s'inscrit dans une perspective globale, dans une tentative d'élargir le champ politique, de créer de nouvelles solidarités, de nouveaux lieux d'autonomie.

Mais je parle et je parle de la revue et d'autogestion et il y a un secteur essentiel de Possibles dont je n'ai pas encore dit un mot. C'est une dimension fondamentale de notre démarche qui n'était pas soulignée de façon explicite dans le premier numéro, mais qui se laissait facilement deviner : l'éditorial était suivi en effet, non pas de textes sur l'autogestion ou la question nationale, mais de deux séries de poèmes, qui avec un essai littéraire, encadraient ce spécial-Tricofil. Depuis le début nous sommes préoccupés par la culture québécoise, par sa survivance en terre d'Amérique, et nous avons publié poèmes, nouvelles,

dessins... mais, une fois encore, sans trop nous questionner sur ce que ces créations véhiculaient. Coincée entre le folklore macramisant et l'américan way of life, où est la culture québécoise, et surtout, quelle est-elle ?

D'ailleurs, il ne faudrait pas croire que « culture » et « autogestion » sont deux catégories étanches. Il y a un grand nombre de collectifs de travail qui œuvrent dans le domaine culturel, troupes de théâtre, librairies, média d'information, etc. Tant et si bien qu'on en vient parfois à se demander si l'autogestion n'est pas la solution pour les secteurs mous, non rentables, pendant que dans l'entreprise, la vraie, on s'en tient à des modes de gestion sérieux. C'est vrai que parfois les travailleurs ne se préoccupent pas trop de terminologie, et comme à Tricofil dans le début, ils font de l'autogestion sans le savoir. C'est vrai que dans le secteur culturel, le nombre de travailleurs est souvent beaucoup plus réduit que dans l'industrie et qu'il est plus facile de parler d'autogestion et de la vivre à 10 qu'à 100 ou 1 000. C'est vrai aussi que le champ culturel est — presque par définition, avec la succession systématique des avant-gardes — en perpétuel bouleversement et que de nouvelles expériences y apparaissent régulièrement, alors que l'industrie et les appareils d'État sont beaucoup plus lourds en termes d'infrastructures, ce qui rend plus lente et plus difficile l'apparition de formes de gestions alternatives.

Mais c'est peut-être aussi parce qu'en tant que groupe, nous sommes impliqués dans le domaine culturel, nous connaissons bien ce milieu et ce qui s'y passe, alors que nous sommes moins au courant de ce qui se passe dans d'autres secteurs où nous avons moins de contacts personnels, ce qui nous rendrait en quelque sorte aveugles aux expériences d'autogestion

ouvrières — sauf celles de Pologne que les journaux nous offrent en manchettes. Ceci dit, dans la mesure où l'autogestion est un modèle global de société, il faut se demander si ce ne serait pas normal qu'elle apparaisse aux marges de la société actuelle, dans des secteurs mous, tout comme le capitalisme à ses débuts est apparu aux marges de la société féodale, avec les évadés du système seigneurial, les « drop-out » de l'époque? Quelle est la relation entre la société autogestionnaire et la société alternative et écologique que prônent les anciens « freaks » des années '60 et '70, en retombée de la contre-culture? N'est-il pas normal que l'autogestion apparaisse plus systématiquement, plus explicitement chez ceux qui remettent en question l'imaginaire à tous ses niveaux, aussi bien culturels, politiques, économiques qu'écologiques et personnels?

Quant à nous, nous remettons en question ces coupures entre un secteur sérieux et économique et un secteur mou et culturel. C'est pourquoi, dans notre désir de transformer la société, nous publions ces dessins, nouvelles et poèmes en même temps que des essais et des analyses; c'est pourquoi également nous recommandons sans cesse la discussion sur la forme de la revue: comment la rendre plus belle, comment la repenser graphiquement tout en restant indépendants — le plus possible — des subventions et sans trop en augmenter le prix ???

Après avoir recherché à vendre un produit, autogestion plus indépendance, pendant cinq ans, il faut maintenant y ajouter le mode d'emploi, alors qu'aujourd'hui tout le monde se dit autogestionnaire, même les « nouveaux économistes », même la nouvelle droite. L'autogestion est devenue à la mode aussi bien chez les « freaks » du bout du rang de St-Ché-pas quoi que chez les professeurs des HEC.

Il faut se mettre à l'affût d'expériences cruciales, où l'autogestion politique et/ou du travail débouche sur la transformation des rapports sociaux, de la vie quotidienne, et vice versa. Il faut surtout réfléchir davantage à ce projet global dont Marcel Rioux parlait dans le premier numéro, mais activement, concrètement et non plus seulement théoriquement. Ça presse quand les pluies acides nous grugent, quand les coupes à blanc rivalisent avec la tordeuse pour ravager nos forêts, quand les jeunes ne trouvent plus d'emploi, ni de cause, ni d'espoir; quand tout le monde rêve encore à « mon pays c'est l'hiver » alors que 80% des Québécois vivent en ville et que les seuls qui chantent la ville sont les promoteurs de l'américan way of life.

Cinq ans pour une revue, c'est long. Contrairement à des idées couramment répandues (mais qui peut bien faire courir ce genre de rumeur?), faire une revue c'est autant, sinon plus de travail de bras que de travail de tête. Combien d'heures sont passées à coller des timbres, adresser des enveloppes, transporter des caisses de revues, répondre au courrier qui s'empile? Souvent nous nous interrogeons sur l'efficacité de notre action, sur l'impact de la revue. Dans ce numéro-ci, nous avons voulu faire le point avant de repartir. Chacun a choisi de parler de ce qui lui tenait le plus à cœur, de la façon dont il avait envie. Il s'agit donc d'un numéro très spécial pour nous, pour vous aussi car, une fois ces jalons de réflexion posés, nous aimerions engager plus concrètement le dialogue avec nos lecteurs, avec d'autres comme nous préoccupés par l'autogestion, le Québec et sa culture vivante.

Cinq ans à faire une revue, c'est un peu fou. Et si nous continuons, ce n'est pas seulement parce que

nous aimons cela; c'est que nous croyons avoir quelque chose à dire, c'est que, malgré tout, nous croyons avoir quelque efficacité et pouvoir faire quelque chose pour l'avènement de l'autogestion et de l'indépendance au Québec. Pour nous il s'agit d'un engagement, pas seulement d'un exercice d'intellectuels. Ce qui nous anime, c'est un désir de changement, pas n'importe lequel, pas l'autogestion pour l'autogestion, pas le Québec pour le Québec. Il ne s'agit pas d'autogérer ici l'américain way of life, ni des usines de napalm, ni la détérioration de notre environnement, mais de construire une société à notre mesure.

Et si nous avons exprimé jusqu'ici surtout nos espoirs, nos idéaux, le moment est venu de dire aussi nos inquiétudes, pour mieux continuer.

Andrée FORTIN  
*Pour le comité de rédaction*

The first part of the report is devoted to a general survey of the state of the country, and to a description of the various branches of industry and commerce. It then proceeds to a detailed account of the principal manufactures, and of the means of improving them. The author also discusses the state of agriculture, and the measures which should be taken to increase the produce of the soil. The report concludes with a summary of the principal observations, and a list of the names of the persons who have assisted in the collection of the materials.

The second part of the report contains a description of the various branches of industry and commerce, and of the means of improving them. It then proceeds to a detailed account of the principal manufactures, and of the means of improving them. The author also discusses the state of agriculture, and the measures which should be taken to increase the produce of the soil. The report concludes with a summary of the principal observations, and a list of the names of the persons who have assisted in the collection of the materials.

The third part of the report contains a description of the various branches of industry and commerce, and of the means of improving them. It then proceeds to a detailed account of the principal manufactures, and of the means of improving them. The author also discusses the state of agriculture, and the measures which should be taken to increase the produce of the soil. The report concludes with a summary of the principal observations, and a list of the names of the persons who have assisted in the collection of the materials.



être en voie d'apparaître

R. Sigué 81



*[Faint, illegible text, possibly a signature or title, located at the bottom of the page.]*

*Robert Laplante*

---

## **Lettre pour continuer**

Mes amis,

Je vous écris de la Hauteur des Terres pour vous dire le plaisir que j'ai de cheminer avec vous. Pour vous dire la joie que j'éprouve de partager avec vous l'aventure de notre revue. Mais aussi pour tâcher de trouver un peu de clarté dans ce qui m'envahit parfois le soir, quand le doute se répand comme le serein sur les champs de continuer.

Vous le savez, je ne connais point la quiétude nostalgique des frotteurs de patrimoine. Et encore moins l'assurance béate des gérants du futur qui fignoient leurs devis en attendant que l'Histoire se présente au guichet de la Vérité. Le sort des vieux meubles m'inquiète moins que celui de mon ami Louis que son ébénisterie ne fait pas vivre parce que le mépris des pins de la Bécancour aussi bien que le clinquant du faux style espagnol à bungalow priment odieusement sur le génie de son lieu. Quant à la gérance, ses devis me répugnent autant que l'arrogance qu'elle confère à tous les douaniers de l'âme.

Je vous écris pour avoir des mains. Des mains pour sculpter dans l'aube tous les violons du jour. Des mains pour bûcher dans le bois franc de l'avenir. Des mains pour arriver en ville la tête haute et l'espoir au-dessus des ruelles.

Je vous écris pour conjurer la tiédeur et l'indifférence qui suintent de plus en plus souvent des images sans révolte qu'on nous renvoie de notre condition. Des images à rendre suspect le métier d'intellectuel.

Je partage depuis quelques mois déjà la vie des colons de l'Abitibi des paroisses que les technocrates ont voulu — et veulent toujours, sournoisement — fermer. Et vu d'ici, c'est le Québec tout entier qui plus que jamais me paraît précaire à en hurler. Spolié, dévasté, pillé et pourtant aussi, porté par une immense soif de bonheur. C'est ici, dans la mystérieuse beauté des plateaux argileux, que je nous sens proches du Royaume que ces hommes et ces femmes sont venus défricher à la seule force de leurs amours. C'est dans le cœur de ceux qui restent à bâtir de l'espoir dans les repoussis du découragement des exilés que la Terre-Québec reste encore la plus belle promesse de partage et d'équité. Malgré les coupes à blanc, le mercure et les pluies acides. En dépit de l'indifférence et de l'abandon.

Avec les felquistes, les colons sont nos seuls utopistes qui soient jamais collectivement passés aux actes. Avec le même succès. Et probablement pour les mêmes raisons. Je parle évidemment des colons qui sont venus de leur gré et non pas des miséreux qui ont été plus ou moins déportés dans les colonies. Ils ont rêvé grand et joué le tout pour le tout. Ils continuent de le faire. Et ceux qui croient encore que leurs horizons n'ont jamais été bornés qu'à une agriculture désuète et passéiste n'ont rien compris, ni à l'agriculture ni aux intentions qui les ont amenés ici et les font encore aimer ce pays. C'est parce que leur utopie interpelle trop radicalement le peuple québécois tout entier qu'elle a du mal à se faire entendre.

Et au moment où se multiplient les appels à la recherche d'un deuxième souffle, ces mêmes colons continuent d'incarner la seule condition qui soit vraiment indispensable au succès de cette recherche comme de toute autre quête : une puissante vie intérieure. Mais une vie intérieure qu'ils tiennent d'autant plus secrète qu'elle a longtemps été et continue d'être occultée, déniée et méprisée par ceux-là mêmes qui seraient pourtant les premiers à en être nourris et fécondés. Il n'y a pas à se leurrer, si dans un certain registre de notre langage le terme « colon » fait office d'injure, c'est que le personnage et son entreprise frappent au cœur d'une certaine image de nous-mêmes. Celle de l'impuissance et du mépris de soi. Car les colons — hommes et femmes bien sûr — sont des êtres de l'acharnation, des êtres à la vie intérieure ardente et tiraillée par le désir de dépassement. Fou désir d'être heureux, de faire de la terre, de faire la vie à la barbe de la mort qui rôde dans les farloches de l'imprévisible. Ce sont des êtres du courage et de la démesure dont l'intériorité, l'intransigeance et la ténacité sont à tous égards admirables et exemplaires ; ils devraient davantage irriguer notre culture.

Vivant avec eux et pensant à l'avenir de notre revue, il me semble qu'ils nous indiquent la voie à suivre pour que notre travail contribue réellement à l'émancipation collective. Au milieu d'eux, il me devient chaque jour plus évident que Possibles devra d'abord devenir un lieu de conquête de notre intériorité, un front pionnier du défrichement d'un espace intérieur habitable. Un lieu d'acharnation. C'est donc dire l'extrême importance qu'il faudra, me semble-t-il, accorder à la création dans toutes ses dimensions ainsi qu'à la réflexion philosophique, le parent pauvre de notre vie intellectuelle. Malgré

quelques exceptions notables, je crois que jusqu'à maintenant nous sommes restés trop liés à l'événementiel et souvent aussi n'avons-nous guère été en deçà de la surface des choses.

Voilà maintenant plus de cinq ans que la revue existe. Nous nous sommes chaque année davantage améliorés. Nos amitiés ont grandi. Nos espoirs aussi. Et même si souvent la route a été cahoteuse, notre pas parfois trop lent à mon goût — et en dépit de quelques embourbements — je crois sincèrement que dans l'ensemble nous avons fait de la bonne besogne. Mais malgré le chemin parcouru, il me semble que c'est seulement maintenant que les défis que nous nous étions fixés au départ croisent véritablement les destinées de notre peuple. Les pressions conjuguées de la crise économique et de la conjoncture politique ne nous laissent plus guère d'illusions. La décennie qui s'amorce nous accule à l'impérieuse nécessité culturelle de renverser les perspectives courantes et de tourner notre différence et de vivre autrement que floués sous les exigences du capital. C'est une tâche gigantesque à laquelle toute notre société devra s'atteler et à laquelle Possibles ne peut se dérober sans sombrer dans l'insignifiance et la lâcheté.

Et pareille tâche de création ne pourra s'accomplir dans la mollesse et la tiédeur.

Car les combats seront impitoyables. Et nous entrons dans l'arène sérieusement handicapés par une démographie précaire et une population gravement écorchée par les déracinements et les exils de toutes sortes que l'État et le Capital lui ont fait subir au nom de la modernité. De l'abandon des vieillards au taux démentiel d'hystérectomies, de l'engourdissement à la bière et aux valiums jusqu'à la torpeur des centres d'achats pour parvenus et relocalisés du

progrès, toute la gamme des mutilations. La détresse s'est emparée de la misère. Elle l'a renippée à crédit, lui a fait un nouveau visage plus hypocrite. Un visage de mascarade pour la grande danse sépulcrale de la déculturation. Une danse qui ne peut même pas dire son nom, choisir son pas. La musique des abîmes est sans mémoire.

Pendant que l'american way of life pourrit de plus en plus rapidement toutes les fibres de notre quotidienneté, les politiques du patrimoine fleurissent déjà les tombeaux où nous entrons vivants. Drummondville se fait une belle jambe d'avoir un Village québécois d'antan : ça lui évite de se voir devenue une ville québécoise d'aujourd'hui, dévastée, morne et sans âme, livrée, pieds et poings liés à tous les Big Mac du progrès par le fast food et les centres d'achats. Val d'Or transforme en village historique les campes miteux où la compagnie parquait ses mineurs comme du bétail : bien désinfectés, propres et maquillés, ils donneront du charme à la misère et pourquoi pas, un sens montrable à la mort de ceux qui sont crevés dans le trou. Des régions entières sont livrées aux croquemorts du développement qui sont en train de les transformer en cirques sinistres où le peuple, à heures fixes et dans des enclos déterminés, doit jouer aux Québécois authentiques pour les touristes qui laisseront leurs sous au Howard Johnson du coin. La mémoire est trafiquée pour être mise en marché ; elle ne nourrit plus la vie.

Le pire n'est pourtant pas là. La sociabilité elle-même est atteinte : la spirale de la désidentification aspire dans le cycle de la marchandise jusqu'à la recherche même de la communauté. La possession d'un objet, l'utilisation d'un service, deviennent des occasions de regroupements éphémères où les déra-

cinés trouvent dans la similitude de leur consommation un succédané de communication. La marchandise devient un code pour structurer des rapports sociaux où l'identité des individus se fabrique et se donne au travers un projet de consommer : la sociabilité n'est plus alors qu'un mécanisme d'auto-ajustement aux exigences du marché. Clubs de 4 x 4, de roulottes ou de voyages en Floride, tout devient prétexte à rassemblement parce que la consommation ne fait pas qu'engourdir temporairement l'angoisse d'être seul, elle fournit, au travers la lutte pour se différencier par les objets qu'on possède ou voudrait posséder, l'impression d'avoir une cause. Réifiant le désir, elle rend d'ailleurs toutes les causes équivalentes, c'est-à-dire vides de sens. Certains rassemblements pour le oui nous en ont fourni de narrants exemples...

Il faut admettre qu'il règne sur le pays quotidien un grave embrouillement de la mémoire et un inquiétant délabrement des solidarités. On y sent des hiatus de plus en plus nombreux entre le concret des luttes et la densité des espérances. Même chez les plus combattifs une béance s'est creusée grandissante au cœur même de la générosité. Une béance brûlante comme un ulcère rongant les chairs vives du partage. Le manque de rigueur morale et l'absence trop fréquente de discipline dans la poursuite des idéaux ont miné bien des combats et ruiné parfois, chez certains, jusqu'à la légitimité du don de soi. Personne n'est désormais plus à l'abri du cynisme. Et nombreux sont ceux qui souffrent, cruellement blessés jusqu'à l'os de s'appartenir, meurtris et atteints jusque dans la capacité de croire en soi-même.

Pour nous, plus que jamais, le métier d'intellectuel devra être celui de rapprocher les êtres par le

questionnement de l'aventure humaine. Pour cela, nulle autre avenue ne s'ouvre d'abord à nous que celle du renouvellement de l'éthique. Resituer dans ses choix moraux l'actuel éparpillement des luttes c'est moins faire appel à une quelconque concertation des stratégies que poser radicalement la question des valeurs et des finalités qui les sous-tendent. Sans cette explication des choix qu'implique la proposition de tout idéal, l'indépendance, l'autogestion, l'autonomie ne seront jamais que des coquilles vides où pourront s'abriter, comme c'est déjà trop souvent le cas, mécréants et imposteurs. Le renouvellement de l'éthique s'avère absolument indispensable pour relancer le débat sur le Québec et l'ancrer dans une perspective plus large et plus fondamentale que celle de l'appui du PQ et de la création d'un état autonome où les discussions actuelles s'enlisent. L'indépendance — c'est triste d'avoir encore à le rappeler — ne sera jamais qu'un moyen pour réaliser et assumer une condition québécoise qui ne sera elle-même jamais plus que le projet de ce que nous voulons être par-delà les contradictions qui nous tiraillent et les intérêts qui nous divisent.

Une condition ne se vote pas plus qu'elle ne se décrète au nom de l'Histoire ou de la Normalité. Elle s'invente au jour le jour à même la sueur de ceux qui nous ont précédé tout autant qu'à travers nos propres efforts pour rendre le quotidien vivable dans ce que nous sommes et rêvons d'être. C'est donc dire qu'elle se ne transforme que dans et par le plaisir du partage. Possibles n'aura d'impact sur la transformation de notre condition que si elle sait devenir toujours plus intensément un lieu d'échanges et de témoignages qui ne se déroberont pas devant l'essentiel: incarner ses choix dans une pratique plus soucieuse de rester congruente avec ses finalités que

d'embrigader des discoureurs. C'est seulement ainsi que pourront être reconciliés ici le métier d'intellectuel et la commune volonté de vivre.

L'étape que nous abordons n'aura de chance d'être féconde que si nous avons le courage de questionner radicalement non seulement notre engagement personnel mais encore et surtout les fondements mêmes de celui-ci dans la culture. Au terme d'une décennie marquée par la morgue technocratique, l'imposture groupusculaire et le stérile mimétisme des retraductions métropolitaines, il importe de sonder les assises de la réflexion critique, si l'on ne veut pas que l'activité intellectuelle continue d'aliéner davantage la présente condition de notre peuple et les menaces qui pèsent sur son destin. Pour que la pensée s'incarne et cesse de flotter, étrangère aux blessures quotidiennes, il nous faut établir une nouvelle alliance entre le savoir et ce qui cherche à naître sous l'apparente banalité du vécu humilié.

Théories de l'Histoire, du Texte ou du Moi, les raccourcis n'ont pas manqué pour endosser des idéaux « prêts à porter » qui évitent d'avoir à regarder en face l'odieux scandale de notre dépossession. Et surtout, qui permettent de se dérober à l'angoisse qui suintent de tous les pores du quotidien. Il est facile alors de se donner l'impression d'avoir du courage, bien installé sur le piédestal de la Modernité, de la Science ou de la Raison, pour juger de la dérision des imaginaires, des luttes et des innovations qui ne sont pas conformes aux modèles du « changement standard ». Parler d'idéal emprunté, c'est cependant commettre un abus de langage. Car ce que cela cache précisément, c'est tout le contraire d'un idéal : un alibi. Un alibi pour continuer à vivre en remettant à plus tard la nécessité de vivre et de témoigner de ses

choix ici et maintenant. Un alibi pour mépriser au nom des phantasmes singuliers les rêves et les imaginaires qui se nourrissent de la condition commune. Un alibi pour cracher sur Tricofil et humilier les ouvriers et ouvrières de Cadbury en manifestant pour demander aux boss de ne pas partir et de respecter le droit au travail de ceux qui pourront ainsi continuer à payer des cotisations pour faire discourir sur l'exploitation. Un alibi pour subventionner l'avant-garde à même la misère des attardés de la Culture. Un alibi pour en savoir le moins possible sur la condition délirante de notre vie ici, parce que seule l'ignorance peut meubler les plans de carrière.

Le métier d'intellectuel a trop longtemps servi à nous donner des défaites...

Ce que nous avons appelé l'éclatement idéologique, c'est précisément l'errance des discours autour des termes d'un débat qui n'a pas encore eu lieu. Celui de l'utopie et de la connaissance. Étymologiquement, connaître c'est naître avec (co-naître). Le refus de connaître se nourrit toujours du mépris de la vie, et la peur de savoir n'abrite que la crainte des responsabilités inhérentes au partage de toute interrogation sur le destin des êtres. Et quiconque a fréquenté amoureusement les groupes qui se servent des matériaux que leur fournit leur condition pour vivre à la hauteur de leur rêverie, sait que dans la pratique ce débat est désormais engagé. Dans des termes plus ou moins confusément articulés, le vieux rationalisme et ses prétentions à l'objectivité sont battus en brèche par ceux qui y ont goûté au scientisme qui ferme les paroisses et à la théorie de l'histoire qui détruit ce qu'elle ne peut soumettre. Des communes d'agriculture biologique aux coopératives ouvrières de production en passant par les paroisses qui refusent

de mourir, les vieilles certitudes de la Modernité fondent comme taches de graisse au soleil. On ne veut plus d'un savoir qui prétend rester étranger à l'espérance pour mieux servir des intérêts inavoués. On ne croit pas non plus que l'Histoire ait besoin d'un guide ni qu'elle se fasse sur un seul front.

Et l'art n'échappe point à ce procès mené contre l'imposture où les avant-gardes qui s'auto-proclament sont tenus pour aussi suspectes et mortifères que les apôtres du réalisme (socialiste ?) bêtifiant qui désenchangent le monde. Ce n'est pas un hasard si la décennie qui a tenté de réduire le poème au texte et à l'asphyxie formaliste est aussi celle où la parole a donné au théâtre une impulsion créatrice sans précédent. Une nouvelle esthétique cherche à naître où le rapport de l'art et de l'artiste au collectif se présentera autrement que dans l'alternative d'avoir à concevoir l'artiste ou bien comme un entrepreneur audacieux sur le marché du conformisme ou bien comme un fonctionnaire productif au service d'une quelconque machine désirante — l'œuvre d'art comme un simple divertissement, une jouissance pour riches ou désœuvrés. Une esthétique de la médiation s'ébauche peu à peu où l'art et l'artiste sont des intermédiaires, mieux, des passeurs, dans la fusion multiforme du réel à l'imaginaire et du singulier au pluriel. Parce qu'au théâtre il est impossible de se soustraire au jugement et à la relation avec ceux à qui l'œuvre se destine, il était sans doute inévitable que ce soit là d'abord que la vie reprenne ses droits. Mais dans les autres modes d'expression, et en particulier dans la gravure, on commence à voir s'ébaucher ce que j'appellerais une esthétique de l'acharnement.

À Possibles nous nous sommes déjà penchés sur l'éclatement idéologique mais n'avons point suffi-

samment fait l'effort de voir que toutes les pièces de l'éclatement ne sont pas équivalentes. Certaines ne sont que des vestiges, d'autres sont vouées à disparaître sans laisser de traces, d'autres enfin portent la mort nécessaire pour qu'une autre vie adienne après le vertige de se laisser emporter par le tourbillon de la soumission impériale. Il nous faudra, me semble-t-il, faire une plus grande part au travail d'exploration critique qui vise à faciliter, avec ceux qui cherchent, la naissance d'une nouvelle manière de connaître où la science et l'art se répondent pour incarner l'espérance plutôt que de s'opposer pour mieux étouffer la vie. Un travail théorique plus soutenu et mieux centré sur les processus et les catégories intellectuelles mis en œuvre pourrait permettre une meilleure intelligibilité de toutes ces expériences qui ont été présentées dans nos pages. Il nous faut continuer de les débusquer aux quatre coins du pays mais en mettant un plus grand soin à chercher en elles ce qui interpelle nos engagements. La même remarque vaut évidemment pour ces œuvres que Possibles a trop souvent publiées sans prendre le risque et sans leur faire l'honneur de les interroger. Il nous faudra être plus curieux, rapprocher ce qui ne se donne pas pour comparable, dépasser l'apparente étanchéité des choses et des œuvres.

C'est seulement ainsi que nous contribuerons à la création d'un véritable pluralisme dont l'actuel éclatement reste le pire ennemi. Car le pluralisme n'est possible que par le recours à un commun référentiel — le projet d'une condition commune comme point d'ancrage des différences — alors que l'éclatement idéologique ne nourrit que les parti pris en faveur d'existences séparées, cloisonnées et étrangères les unes aux autres; cela sans compter qu'il cultive

dangereusement l'unanimité : chacun estimant que sa cause est *la* cause à laquelle tous devraient accorder priorité. La multiplication à l'infini des univers parallèles n'aboutira jamais à la convergence plurielle indispensable à la viabilité de n'importe quel peuple. Prolongement de l'atomisation des rapports sociaux, l'éparpillement idéologique du Québec contemporain reste le signe le plus inquiétant des graves mutilations sociales et culturelles que subit notre société où le sériel l'emporte chaque jour davantage sur le communautaire. Et en un sens, lutter pour la réalisation ici d'un pluralisme authentique c'est certainement lutter pour faire régner la tolérance et favoriser l'épanouissement des différences, mais c'est encore et surtout lutter pour que l'existence même de la différence soit possible.

Et à cet égard, il n'y a pas à s'y tromper, l'enjeu primordial porte sur la nature des rapports sociaux eux-mêmes. C'est de la restauration et du renouvellement de notre sociabilité que dépendent en grande partie sinon en totalité, la signification et la portée de tous nos combats. Politique, économie, technique, écologie, etc. tout cela n'est garant d'aucune amélioration authentique de notre condition sans que ne soit abordée prioritairement la question de la nature et de la qualité des rapports entre les êtres : entre hommes et femmes, entre jeunes et vieux, entre enfants et adultes. Les problèmes de domination, de hiérarchisation et de ségrégation des rapports sociaux font déjà l'objet de luttes le plus souvent sourdes mais combien fondamentales. Si l'on fait exception des luttes des femmes et des débats soulevés par les différentes idéologies féministes, il faut bien admettre que l'analyse de ces problèmes et des combats (déjà engagés ou à faire) sur lesquels elle débouche, n'ont connu dans la réflexion critique — à Possibles comme

ailleurs, du reste — que de bien faibles développements.

Et pourtant un questionnement plus vigoureux nous ferait voir sous ce jour un Québec sérieusement mal en point. Je songe par exemple au cloisonnement de plus en plus étanche entre les classes d'âge. Les enfants et les adolescents d'aujourd'hui grandissent pour la plupart sans jamais véritablement vivre ni échanger avec des vieillards. Et dans certains milieux, je suis sûr qu'ils vivent sans jamais même en voir ailleurs qu'à la télévision. Vieillards qu'on appelle de tous les noms — citoyens de l'âge d'or, du troisième âge, etc. — pour ne pas voir la mort inéluctable. Vieillards qu'on condamne à vivre seuls ou entre eux pour ne point perturber l'ordre de la marchandise. Les rapports intergénérationnels sont pourtant le seul moyen de garder la mémoire vivante, de donner aux vieux la sérénité de voir que tout ne fut pas en vain et aux jeunes le goût et le courage de continuer et d'aller plus loin.

Et que dire de l'enfance sinon qu'elle devra retrouver la place centrale qu'elle a toujours tenue dans notre culture. Le miracle démographique auquel nous devons notre survivance n'aurait jamais été possible sans l'existence d'un véritable culte de l'enfance et des enfants. Réduire ce culte à une simple revanche des berceaux ou en faire une odieuse manifestation de l'exploitation du ventre de nos mères c'est faire preuve d'une scandaleuse étroitesse d'esprit en plus de faire injure à la vie qui nous porte. On a trop vu les moutons et pas assez que Jean Baptiste était un enfant. On en a vite conclu qu'il s'agissait d'un symbole de faiblesse et d'immaturation alors qu'en réalité l'enfant et le rapport à l'enfance que le personnage symbolisait, renvoyait aux fonde-

ments mêmes de la société canadienne-française et de son penchant pour l'égalitarisme. Jean Baptiste, dans la culture, c'est l'enfance comme pôle d'attraction et d'interrogation de notre sociabilité. Ce n'est pas un hasard si, de La Relève à Luc Racine ou Paul Chamberland, en passant par Borduas, tous les grands tournants culturels sont d'abord annoncés par un appel en faveur d'un retour à et sur l'enfance. Revenir à l'enfance c'est certes toujours s'interroger sur les rapports d'autorité et de dépendance mais c'est encore et surtout s'inquiéter de la place de la générosité et du dépassement de soi dans la communauté sans cesse à réinventer.

Le rapport à l'enfance, parce qu'il est la seule incarnation véritable de notre rapport à l'avenir et à l'espérance, reste le révélateur le plus sûr des fondements de tout projet prétendant au renouvellement de la vie communautaire. Et à cet égard, Possibles aura fort à faire pour amorcer une réflexion en ce sens : la plupart des idéologies dites progressistes sont fort peu inquiètes du grand enfermement de l'enfance qui s'opère sous nos yeux à grand renfort de subventions, d'instances de contrôle et d'encadrement technico-psycho-punitif.

Et quant au problème de la dénatalité qu'on ne peut s'empêcher d'aborder dès qu'il est question de l'enfance, il faudra bien un jour y faire face lucidement. La revue, me semble-t-il, ferait une contribution utile si seulement elle parvenait à engager le débat dans des perspectives plus larges que celles où l'ont enlisé politiciens et technocrates des affaires sociales.

Le spectre d'une société vieillissante plane sur le pays. Et il pèse d'autant plus lourd sur les épaules de la jeunesse que la crise économique lui réserve un

avenir sombre et complètement bouché. Il serait odieux de lui faire porter seule la responsabilité de surmonter le désastre qui, en fait, pèse sur nous tous. Aussi, les aînés ont-ils le devoir de contribuer au développement d'un entrepreneurship collectif où la jeunesse trouvera la solidarité et la confiance nécessaire pour se jeter dans la mêlée. La tâche est immense : conquérir notre intériorité et reprendre la maîtrise de tout ce qui aujourd'hui sème la détresse et fait notre dépossession.

D'une étoile à l'autre, il faudra travailler la broue dans le toupette. Le futur commence maintenant et rien de ce qui peut être fait aujourd'hui ne doit être négligé pour faire du Québec une terre aux milles visages du projet d'aimer.

*Guyenne, septembre 81*

G

P

Gabriel Gagnon

---

## Possibles ou possible

Le petit « s » de couleur accroché au titre en noir de notre revue indique bien la tension fructueuse entre le réel et l'imaginaire, entre la dénonciation des forces économiques et politiques aliénantes et l'écoute des solidarités nouvelles, qui a inspiré nos efforts quotidiens des cinq dernières années.

Du côté des « possibles », la tâche me semble bien amorcée. Nous avons voulu donner une voix aux expériences émancipatoires les plus significatives issues du milieu québécois, qu'elles soient de caractère social, politique ou culturel. Du niveau de l'organisation, nous avons cherché à faire déborder l'idée d'autogestion vers la vie quotidienne et l'élaboration d'un projet de société qui nous soit propre. Nous espérons avoir ainsi contribué à introduire dans l'univers idéologique québécois une sensibilité et des pratiques autogestionnaires.

Un danger nous guette peut-être maintenant : l'autosatisfaction, le repli sur les solidarités primaires, la projection exclusive dans l'imaginaire.

Alors que s'élaborent déjà les réseaux qui consolideront une société alternative où la plupart d'entre

nous pourront se sentir pleinement à l'aise, ne faut-il pas nous inquiéter davantage du « possible » unique et irréductible qui continue d'être le lot de ceux et de celles qui, ici ou ailleurs, n'échappent encore ni à la pauvreté, ni à la technocratie, ni à l'impérialisme.

Ainsi, la souveraineté nationale est tellement réalisée dans nos têtes que nous n'en parlons plus que de façon répétitive et incantatoire, lors des grandes crises constitutionnelles ou des échéances politiques importantes. Pourtant, la libération du Québec n'est-elle pas l'horizon essentiel de toute expérience autogestionnaire qui ne serait pas destinée à demeurer à la périphérie d'une société elle-même marginalisée. De même, sans contenu autogestionnaire, le rêve péquiste risque d'accoucher d'une vaste bureaucratie dirigée de la Grande-Allée à Québec plutôt que de Sussex Street à Ottawa.

Quel énorme travail à accomplir encore pour que la politique québécoise passe de la souveraineté du discours à celle de la vie quotidienne. Pour trop de péquistes, l'indépendance semble souvent un objectif exclusif à réaliser par n'importe quel moyen et sans souci de son contenu social éventuel. Ainsi, lors du débat d'urgence à l'Assemblée Nationale sur le coup de force constitutionnel de Trudeau, la rhétorique répétitive des députés arrivait rarement à faire le lien entre la défense de l'autonomie et les besoins réels de la collectivité québécoise. D'ailleurs, si démocratique qu'elle apparaisse à première vue, la vaste machine partisane qui organise les débats aux diverses instances du PQ a fini par concevoir des procédures dont l'efficacité apparente est loin de favoriser la participation du membre ordinaire ou le cheminement de l'innovation. Comment cette belle structure pourrait-elle se remettre à penser collectivement autant au

nom des inorganisés et des défavorisés qui l'appuient que des classes moyennes qui la contrôlent, trop souvent à leur avantage exclusif ? Le débat sur les coupures budgétaires, s'il n'est pas escamoté, devrait en être un bon indice.

Loin d'abandonner à elle-même et à ses adversaires traditionnels une machine partisane et gouvernementale bien rodée, les autogestionnaires devraient, selon moi, chercher à en adoucir le poids, à en tempérer les dictats, à en contester les égoïsmes et les appétits, à en dévoiler les contradictions potentielles. Comme le proposait récemment André Thibault dans *Le Devoir* aux « progressistes non alignés », il ne faut plus que « nos vibrations soient réservées à la constitution, au régime de propriété des moyens de production, au dialogue Nord-Sud et à la puissance des multinationales » : encore ici, il demeure nécessaire de coller aux lenteurs, aux mesquineries et aux jeux qui constituent le « possible » inhérent à la conjoncture politique.

Qu'on me comprenne bien cependant : c'est au niveau des municipalités, des quartiers, des nouveaux conseils de comté, des organismes scolaires, où la jonction entre la politique et les solidarités de base peut s'effectuer plus facilement, que nous devrions appliquer d'abord notre option pour la conjoncture. La lutte contre les tendances technocratiques inhérentes aux activités des partis et de l'État passe d'abord par là. Tant que le pouvoir politique n'aura pas changé de forme, il restera important pour les autogestionnaires de trouver des canaux pour dénoncer ses aspects récupérateurs et en contrôler l'exercice de l'intérieur.

Si j'insiste à ce point sur la dimension politique globale inhérente à notre action, c'est que je me

demande si, sans trop s'en apercevoir, POSSIBLES n'a pas cheminé surtout jusqu'à date dans ce qu'on pourrait nommer les secteurs « mous » de l'autogestion : la culture, la consommation, l'habitation, la défense des collectivités menacées. Nous avons favorisé les résistances communautaires, le « vivre à côté » ou le « créer ailleurs » plutôt que la critique des principales structures aliénantes qui enserrant chaque jour ceux et celles qui ont « trop d'ouvrage » pour avoir le temps de s'en libérer seuls.

\* \* \*

Avons-nous assez réfléchi depuis cinq ans sur l'insertion nécessaire du ferment ou de la sensibilité autogestionnaire dans le domaine du travail quotidien, en particulier dans les grandes entreprises hautement technocratisées, privées, publiques ou para-publiques ? Créer dix ou cent Tricofils ne pourrait suffire à transformer fondamentalement les structures de l'industrie québécoise, alors que la démocratie économique devient un des enjeux essentiels de la crise qui affecte les sociétés industrielles avancées. La baisse prévue de notre niveau de vie sera-t-elle compensée par un contrôle accru des travailleurs et des usagers sur l'entreprise et la société ? Cette question fondamentale, posée d'abord avec acuité et courage par les ouvriers et les intellectuels polonais, devrait bientôt nous concerner tous.

Peu touché jusqu'à maintenant par ces perspectives, le Québec semble vouloir s'y engager hâtivement et maladroitement avec le plan Biron qui prétend accorder certains pouvoirs aux travailleurs des PME contre leur participation au capital-actions de leurs entreprises. Les autogestionnaires devront être particulièrement vigilants et innovateurs sur ce terrain

où, encore une fois, le « possible » les cerne et leur interdit l'évasion. Cherchons de façon concrète et soutenue à montrer comment certaines des formules proposées pour réformer l'entreprise peuvent être des leurres déguisant une exploitation accrue alors que d'autres constitueraient des étapes importantes vers l'émancipation des travailleurs.

Dans certains milieux progressistes, on nous a parfois taxés de « populisme à la couenne dure » parce que nous avons osé critiquer ou questionner au nom de la base les discours et les comportements des appareils syndicaux. Nous ne croyons l'avoir fait que lorsqu'y apparaissaient des signes évidents de corporatisme ou de technocratie. Il n'y a pour l'autogestion pas plus de tabous à gauche qu'à droite : peut-être même faut-il être plus sévères, lorsqu'ils s'éloignent de leurs idéaux, avec ceux qui représentent le plus fort potentiel d'émancipation.

Le mouvement syndical québécois n'est pas seulement menacé par les multinationales américaines et un État québécois qui les laisserait agir à leur guise, tout en copiant certains de leurs comportements : il l'est peut-être davantage par ses contradictions internes et son refus de s'adapter aux nouveaux visages de l'exploitation et de l'aliénation. Je me permets de mentionner un certain nombre de problèmes sur lesquels nous ne voulons pas nous interdire de réfléchir, au risque de déplaire aux ténors d'une certaine gauche : la technocratisation croissante des appareils syndicaux et le rôle accru qu'y jouent des permanents non élus par la base ; la faiblesse des mécanismes prévus pour la participation des membres ordinaires à l'élaboration et à la négociation des conventions collectives ; l'importance primordiale prise dans beaucoup de ces conventions

par les questions de rémunération ou de sécurité d'emploi au détriment de la qualité de vie au travail et de la participation au pouvoir dans l'entreprise; le corporatisme latent de beaucoup de leaders syndicaux des secteurs de l'éducation, de la santé et du bien-être où les usagers sont considérés comme de vulgaires consommateurs avec qui il serait impensable de partager une forme quelconque de pouvoir; le manque d'intérêt pour de nouvelles structures de gestion où l'éthique de la responsabilité viendrait renforcer la nécessaire critique des institutions; l'oubli réel, malgré les belles déclarations, de tous ces travailleurs et surtout travailleuses «au bas de l'échelle» qu'une syndicalisation difficile oblige à compter sur une amélioration constante des conditions minimales de travail.

Tous ces problèmes, nos propres expériences syndicales mais surtout notre sympathie agissante envers les nombreux travailleurs cherchant encore leur voie entre le corporatisme et la démobilisation nous obligent à les poser. Il nous faudra, avec d'autres, aider le syndicalisme à les résoudre au lieu de le laisser devenir la proie des groupuscules ou la cible principale d'une nouvelle droite bien introduite dans les antichambres du ministère des Finances et du conseil du Trésor. Espérons aussi que le nouveau mouvement socialiste en formation ne tentera pas d'escamoter ces questions essentielles sous des rhétoriques importées.

\* \* \*

De son côté, POSSIBLES ne devrait s'attaquer en priorité ni à l'élaboration de projets globaux de société ni à la construction du modèle définitif où couler l'autogestion québécoise. Continuons surtout

à accompagner le cheminement d'expériences concrètes, nous faisant plus critiques cependant à mesure que la popularité de l'étiquette autogestionnaire risque de recouvrir à la fois le meilleur et le pire. J'essaierai d'exprimer en quelques propositions simples quelques-unes des facettes de cette ambiguïté croissante.

### **Le nouveau ne produit pas toujours l'autogestion**

Notre goût pour l'innovation et le changement risque parfois de nous enthousiasmer rapidement pour tout ce qui semble inverser la technologie, miner la société, déconstruire la culture ou faire vivre autrement : Tricofil et les micro-ordinateurs, le JAL et Molinari, le Temps Fou et la publicité sociétale. Et pourtant, sous la critique de l'État et de la technocratie se fauillent des forces qui tentent de nous projeter dans une société individualiste câblée dont elles contrôlèrent les mécanismes essentiels. N'allons pas confondre Toffler et Walesa, Reagan et Michel Rocard. Le capitalisme serait bien capable de récupérer aussi l'autogestion.

### **Le collectif n'est pas toujours libérateur**

À POSSIBLES, nous évoquons souvent l'image de « fours crématoires autogérés » pour bien nous convaincre du fait qu'au-delà des formes d'organisation, l'autogestion appelle un certain contenu, certains choix de société, certaines valeurs. Dans l'univers des groupes à structures collectives et communautaires persistent souvent des hiérarchies déguisées et des objectifs qui sont loin de conduire à une société moins

aliénante. Ainsi, la façon dont ils distribuent l'information ou les surplus éventuels serait un bon test pour évaluer les coopératives de production, les publics rejoints par les productions des collectifs culturels une bonne indication de leurs véritables orientations. Quant aux chemins de l'imaginaire, il demeurera toujours hasardeux de vouloir les baliser.

### **Il faut parfois se méfier du populaire**

Dans le Temps Fou de septembre, Marc Raboy amorce une intéressante critique du militantisme au sein des nombreux groupes populaires qui ont jalonné le Québec des années 70. Voilà encore une piste qui pourrait nous convenir. La plupart de ces groupes dépendent de l'État pour leur financement, ce qui les amène insensiblement à certaines formes d'auto-censure ou de camouflage, ne serait-ce que dans l'élaboration des demandes de subventions. Sources d'emplois pour de nombreux intellectuels « organiques », ils ont perpétué l'isolement entre des permanents rémunérés et actifs et une base de plus en plus démobilisée face aux revendications élaborées pour elle. Le mot populaire sert donc de plus en plus à déguiser un nouveau domaine réservé à la nouvelle intelligentsia. Un souci autogestionnaire incite ici encore à la vigilance et à la remise en question.

### **La beauté n'est pas nécessairement minuscule**

Au Québec, le « small is beautiful » de Shumacher est venu renforcer des tentatives artisanales et communautaires affectant déjà le mouvement autogestionnaire comme l'ensemble d'une société spécialisée jusqu'à maintenant dans le repli stratégique.

Pourtant, la fuite en forêt, les écoles Waldorf, l'agriculture biologique, la ville à la campagne et même la revue POSSIBLES ne pourront suffire à enrayer l'implantation technocratique. Si contradictoire que cela puisse paraître, l'autogestion nécessite aujourd'hui l'invention de nouvelles formes de coordination pour que nos pratiques marquent durablement le territoire comme l'imaginaire québécois. En ce sens, l'autogestion est condamnée à devenir mouvement social ou à sombrer dans le folklore.

\* \* \*

Ceux qui, dans le monde, parient comme nous sur l'avenir de l'autogestion se regroupent maintenant autour de deux grandes tendances entre lesquelles il nous faudra sans doute choisir.

Les uns, sous l'inspiration principale d'André Gorz et d'Yvan Illich, caressent l'idée d'une « société duale » où se développeraient côte à côte un univers social de type écologique et convivial détaché de la logique du marché et un secteur lourd et bureaucratisé auquel seraient réservées les activités économiques essentielles et les technologies aliénantes. La technocratie et l'autogestion feraient ainsi bon ménage, les individus pouvant partager leurs semaines ou leurs vies entre ces deux mondes.

L'autre perspective, plus politique et plus globalisante, voit dans l'établissement de « la société duale » une façon détournée de faire accepter aux groupes défavorisés les effets d'une crise économique permanente, tout en laissant libre cours aux activités des multinationales et des États. Pour un de ceux qui la représentent le mieux, Pierre Rosanvallon, l'autogestion doit transformer fondamentalement la culture et la politique et non simplement réduire dans nos

vies la part des activités aliénantes. Plus périlleuse que l'autre, cette option implique des confrontations nécessaires avec les pouvoirs en place et un souci plus grand pour l'ensemble des victimes du système économique mondial.

Beaucoup plus subventionné que dans ces pays où autogestion se conjugue souvent avec autosuffisance, notre mouvement autogestionnaire risque d'autant plus facilement de se contenter d'une « société duale » où il pourrait donner libre cours à ses phantasmes, sans trop de références au dur quotidien. Voilà pourquoi, je préfère pour nous Rosanvallon à Gorz. Sans nier la nécessité d'établir ici de nombreux hâvres autogestionnaires, je crois que nous n'y serons jamais ni à l'aise ni en sécurité tant qu'ils excluront l'ensemble de nos concitoyens.

\* \* \*

La défense lyrique d'une autogestion rêvée et la dénonciation d'un « génocide » auquel nous continuons de survivre depuis deux cent vingt et un ans ne me suffisent plus. J'ai préféré esquisser sous forme d'un plan de travail une tentative de jonction entre nos « possibles » et le « possible » de la société qui prend forme ici.

## Discours indirect

Il m'arriva un jour de me faire interpeller par un être anonyme et pourtant cultivé, la moustache joyeuse, l'air vaguement inquiet, la parole assurée, ni trop intellectuel, ni trop béotien, ni seulement citadin, ni seulement villageois, ni internationaliste pédant, ni régionaliste forcené, ni militant péquiste, ni militant marxiste, ex-syndicaliste et membre de coopérative, peu enclin à lire Lacan dans le texte mais plutôt amateur, comme plusieurs autres, de romans policiers, du téléjournal et d'*Actualité*. Bref, quelqu'un de ni tout à fait bon ni tout à fait méchant ou, en d'autres termes, le profil idéal du lecteur de *Possibles*. À mon grand étonnement, j'appris d'ailleurs qu'il était un de nos abonnés. Ravie de voir enfin un vrai lecteur, hors du cercle des amis, j'en profitai pour lui demander pourquoi il nous lisait.

Il s'empressa aussitôt de me répondre qu'il ne lisait pas tout, que nous étions souvent beaucoup trop sérieux pour lui, qu'il en avait un peu marre de nos savantes études avec notes en bas de page, de nos textes analytiques, descriptifs, dissertatifs, et qu'il avait même songé à un certain moment à se

désabonner. Il nous accusa même de le négliger, lui, l'abonné, le fidèle, ou tout au moins de négliger son plaisir par excès de sobriété, voire de sévérité. Non seulement la maquette était-elle, à son dire, trop classique (il employa le mot « straight » plus exactement) mais la majeure partie des articles manquaient de passion ou d'humour, ce qui est au fond la même chose. La neutralité vous étouffe, ajouta-t-il. Le pressant de mieux identifier son plaisir et son attente, j'eus droit à de longs palabres sur la relation d'amitié qui devait s'établir entre les membres d'un comité de rédaction et un abonné, et sur la nécessité d'impliquer profondément les uns dans cette recherche de l'autre. Il nous reprocha ensuite vertement le « pointillisme » de certains numéros, du genre tour d'horizon ou circuit touristique, le ton inutilement péremptoire de certains articles, du genre sermon sur la montagne : forme ultime de neutralité, l'utilisation du *nous* évite le *je* (jeu ?) de l'implication personnelle. Entre le pur témoignage et l'étude exhaustive-rébarbative, il y avait encore place, selon lui, pour des essais libres, suffisamment provocants pour inquiéter et prospecter. Il se dit également agacé de voir que tous les possibles évoqués il y a cinq ans empruntaient de plus en plus une voie unique, celle de l'autogestion, sujet de recherche par excellence des nouveaux sociologues et boulevard de l'innovation sociale. Il s'étonna enfin de l'absence d'un discours critique soutenu, dans les pages de la revue, sur les productions culturelles. Tout en appréciant à leur juste valeur les textes de création publiés, il dit s'attendre à ce que l'on interroge davantage les événements, pratiques et objets de la culture québécoise contemporaine.

À ce moment de notre conversation, j'osai lui demander ce qui malgré tout l'intéressait dans nos

*Possibles*. Il se mit alors à s'animer étrangement, s'embrouillant dans des phrases où les mots culture, politique, questionnement et vie quotidienne s'entrechoquaient à qui mieux mieux. En écoutant bien ses tentatives de justification, je compris qu'il n'avait pas grand-chose du même genre à se mettre sous la dent, étant donné que *Canadian Forum* était en anglais, que *Croc* était décidément fort partial, *Liberté* trop spécialisé et *Le Temps fou* parfois un peu bref. S'enthousiasmant de sa propre trouvaille, il nous souhaita le sérieux du premier, l'humour du second, le style du troisième, le dynamisme du dernier, auquel il ajouta la beauté plastique de *Dérives*. Il m'avoua en rougissant qu'il se laissait souvent séduire par *Dérives*, sa fantaisie mesurée, ses remises en question, ses témoignages et essais qui presque toujours bousculent et dérangent.

Puis, prétextant quelque rendez-vous, l'abonné me quitta rapidement. J'eus juste le temps avant son départ, vu la pertinence de ses remarques, de l'inviter à venir rejoindre le comité de rédaction. J'ai même songé à lui céder ma place.

The first part of the report deals with the general situation of the country and the progress of the war. It mentions the various operations and the state of the army. The second part contains a detailed account of the military operations and the results of the campaigns. The third part discusses the political and administrative aspects of the war, including the role of the government and the public opinion. The fourth part provides a summary of the achievements and the challenges faced by the army during the period.

The report concludes with a final assessment of the military situation and the prospects for the future. It emphasizes the importance of maintaining the morale and the discipline of the troops, and the need for a strategic approach to the war. The author also expresses confidence in the ability of the army to overcome the difficulties and achieve its objectives. The report is a valuable document for understanding the military and political context of the time.

A copy of this report is deposited in the National Archives and Records Administration for the preservation and accessibility of the document.

Roger Lenoir

---

## Persévérance

*But* : ce à quoi on tend, ce à quoi on s'efforce d'arriver. Le but est au bout de la course...

*Objectif* : but précis et concret vers lequel on se dirige par tactique...

BÉNAC, *dictionnaire des synonymes.*

Cinq ans déjà. Dans mon cas cela n'en fait que trois. Trois ans où ma principale contribution à la revue a été, et est toujours, de répéter inlassablement la même question lors des réunions du comité de rédaction. Heureusement qu'avant de devenir membre de la revue on m'avait déjà appris que les moulins de Dieu broient lentement... que les fruits de la patience sont doux... et qu'à long terme nous sommes tous morts.

Économiste de formation j'ai peu pratiqué mon métier. De 1970 à 1978 j'ai travaillé dans l'industrie cinématographique : administration, organisation de la production, recherches, scénarisation. En 1976 j'ai réalisé avec François Brault le film « Tricofil c'est la clef. » C'est à Tricofil que j'ai rencontré Muriel Garon-Audy et Robert Laplante, ils y préparaient le premier numéro d'une nouvelle revue : Possibles. Je me suis abonné et j'ai revu Robert Laplante à quelques reprises par la suite.

À l'été 78 je devenais membre du comité de rédaction. La revue avait besoin de quelqu'un pour tenir ses livres comptables en ordre. Robert Laplante m'en parla et proposa mon nom au comité de rédaction. Mon passé, entre autres candidat du FRAP dans St-Henri aux élections municipales de Montréal en 1970, et mon présent : intérêt pour l'autogestion, implication à Tricofil... me rendaient acceptable aux yeux du comité d'alors.

Quant à moi si j'ai accepté c'est que je souscrivais, et souscris toujours, aux options fondamentales de la revue telles que Marcel Rioux les avait définies dans le premier numéro de la revue : indépendance du Québec et édification progressive d'une société autogestionnaire. De plus, certains passages de l'article de Rioux m'avaient plus particulièrement accroché :

«... cette revue ne doit pas chercher à s'opposer à ceux qui tendent vers cet objectif global en partant d'analyses différentes et en privilégiant des moyens d'action différents. »

«La revue "Possibles" se propose d'accomplir certaines tâches qu'elle juge indispensables mais ne prétend pas occuper tout le champ des recherches que suppose l'édification d'une société libre et socialiste. »

« Notre démarche, sans écarter la description et la critique de la société contemporaine ni les options idéologiques, s'axera donc davantage sur l'étude des praxis collectives et individuelles, ... »

«... il faut essayer de repérer dans les pratiques des collectivités et des individus celles qui

recèlent des contradictions pour les analyser, les aviver, en dévoiler les possibles et en orienter le cours.»

L'article n'identifiait pas les « tâches indispensables ». Identifier ces tâches était en fait définir les objectifs de la revue, objectifs qui permettraient au comité de rédaction de contribuer à l'édification progressive d'un Québec indépendant et autogestionnaire. Ces objectifs, je le supposais, étaient avant tout d'ordre intellectuel: petit à petit la revue fournirait aux autogestionnaires des idées, des thèmes, des modèles, des théories... bref un cadre de référence. Mon passage au FRAP, la connaissance assez poussée que j'avais de Tricofil et de la Coopérative d'habitation des Cantons de l'Est, m'avaient convaincu que ce travail était en effet indispensable. Malgré le sens péjoratif que certains donnent aux mots « théorie » et « théoricien », il y a en fait peu de choses d'aussi utiles, ou nuisibles, qu'une théorie.

En août 78 on me remit factures, chéquiers, relevés de banque, etc. Ma première mission: préparer une demande de subvention. La revue n'avait pas — *et c'est toujours le cas* — de procès-verbaux des réunions de son comité de rédaction, pas de politiques écrites, pas de plan de travail écrit. Parmi les documents comptables qu'on m'avaient remis je trouvai, égarée là par hasard, une série de questions que Gilles Hénault avait préparée pour une réunion du comité de rédaction d'avril 77. Il y avait entre autres questions:

- La question nationale est-elle, pour nous, centrale ou marginale?
- Quelles sortes de liaisons pouvons-nous envisager avec les syndicats et autres organismes sociaux ou démocratiques? Et dans quels buts?

Possibles - Cinq ans déjà...

- Quels seront les points forts de la revue : textes théoriques ? Documents ? Enquêtes ? Textes de création ? Et en vertu de quels critères ?
- À la lumière des réponses apportées aux questions précédentes, à quelles clientèles doit s'adresser la revue en priorité ?

Puis le 27 août 78 ce fut ma première réunion du comité de rédaction. C'était la « réunion annuelle » de la revue : une grosse réunion qui durerait toute la journée. Huit membres sur onze étaient présents. On parla tout d'abord du secrétariat et de la situation financière de la revue. Puis chacun fit le point sur sa participation au comité de rédaction :

- La revue n'a pas de ligne, pas de problématique.
- Ce manque fait que la revue n'est pas une priorité pour moi... Le comité de rédaction n'est pas un collectif... On n'y discute pas.
- J'envisage de me retirer...
- Quelle est la place des écrivains ?
- On se sent peu impliqué.
- La revue n'a pas encore défini son public. On pourrait mettre sur pied des comités de travail...

Personnellement je remis sur la table le document de travail de 1977 de Gilles Hénault, et je demandai quels étaient les objectifs à moyen terme de la revue.

Il était 12 h 30, nous sommes revenus du dîner à 14 h 30. On fixa les sujets des numéros de l'année qui s'amorçait. Le numéro 1 : La ville. La décision avait été prise au printemps. Tout allait bien, c'est-à-dire que les articles commandés entraient. Après un peu de discussion on décida que le numéro 2 porterait sur

la Culture et le numéro 3/4 sur l'Éducation. À 16 h 00 c'était fini.

Cette première réunion m'étonna. Le matin, la majorité des membres présents se dit peu ou pas intéressée à l'avenir de la revue. L'après-midi, on oublie tout ça et on détermine les sujets des numéros pour l'année. Mes questions, celles posées par Gilles Hénault il y avait plus d'un an, et celles soulevées par d'autres membres étaient demeurées sans réponse. Plus, aucune volonté de travailler à répondre à ces questions n'avait été manifestée. Aujourd'hui ces questions sont toujours sans réponse.

La réunion du comité de rédaction qui suivit cette « première » (pour moi) fut tout aussi surprenante. Il y manquait encore du monde. J'appris que les poètes, quoique toujours disponibles pour nous aider, venaient rarement aux réunions. Je déposai un procès-verbal de la réunion précédente, avec mes commentaires et des questions sur les objectifs et les politiques de la revue. On ne tenta même pas d'amorcer une réponse à mes questions. J'ai compris alors que le comité de rédaction ne *voulait* pas répondre à ces questions. Ces questions pouvaient être soulevées mais mon insistance à vouloir que le *groupe* y réponde transgressait une de ses normes. Depuis trois ans, lorsque je suis avec des membres de la revue, la question d'avoir des objectifs est mon « running gag ».

Le comité se pencha sur le numéro en cours de production. Ceux qui le pilotaient nous dirent où ils en étaient. À chaque numéro la revue avait publié des textes qui n'avaient rien à voir avec le sujet principal du numéro. Robert Laplante soumit pour publication dans le numéro en production un texte intitulé « Penser ses possibles ». Le texte commençait ainsi :

« Outre la médiocrité, qu'y a-t-il donc de si frustrant dans la ré-écriture plate et québécoise d'un marxisme toujours en retard de deux ans sur la dernière mode parisienne ? »

Certains membres du comité de rédaction s'opposèrent à la publication de ce texte. Ils étaient majoritaires. Robert cria à la censure et claqua la porte. On l'accusa de vouloir imposer ses idées, d'avoir des tendances facistes... Suite à des tractations le texte de Robert fut publié dans le numéro suivant (volume 3, numéro 2). D'après la tradition orale de Possibles ce fut là une crise qui aurait pu faire tomber la revue.

Je déduisis de cette réunion qu'en publiant ce texte plusieurs membres du comité de rédaction craignaient de perdre leur diplôme d'intellectuel de gauche, ou encore de renier quelque chose. Et les m-l, à l'époque, semblaient en mener plus large qu'aujourd'hui dans les milieux universitaires.

Le reste de l'année se déroula dans la ouate. Seulement des réunions mensuelles, où durant une soirée nous faisons du travail de secrétariat — mise à jour du fichier des abonnés, facturation, expédition... — et où ceux qui pilotaient un numéro nous disaient où ils en étaient. Le pilotage d'un numéro semblait demander pas mal de travail : surtout de nombreuses conversations téléphoniques. Muriel était responsable du secrétariat et Robert de la production matérielle de la revue.

En mai 79 les quatre numéros du volume 3 avaient été produits. On tint sans tarder la « réunion annuelle » de la prochaine année (volume 4, 79-80). Le climat de cette rencontre était meilleur que celui de la réunion de septembre 78, mais les mêmes questions

et la même décision, somme toute, de ne pas travailler pour y répondre revinrent. On décida des sujets des numéros du volume 4 : « Les femmes » piloté par Muriel et Lise ; un numéro spécial pour le référendum, piloté par Rioux, Robert et Gaston ; et un numéro double sur l'autogestion, avec possibilité d'un colloque sur le sujet, le tout piloté par Gabriel. En septembre, décision importante, nous avons décidé de tenir nos réunions aux 15 jours plutôt qu'une fois par mois. Au début de 1980 Andrée Fortin s'est jointe au comité de rédaction.

En mai 80 ce fut une autre « réunion annuelle ». Deux semaines avant la rencontre Andrée Fortin, Robert Laplante et moi-même avons distribué aux membres de la revue un texte de dix pages que nous avons préparé pour l'occasion : « Pour en finir avec le bricolage ». Le texte se voulait un document de travail « visant à amorcer un premier mouvement de travail concerté en vue de doter la revue d'un fonctionnement plus rigoureux ». Il suggérait « une réunion par semaine en prenant bien soin de fixer auparavant un programme de travail assurant le fonctionnement par thèmes. » Une fois de plus la question des objectifs, des politiques, et du fonctionnement interne de la revue était posée.

Lors de la réunion nous avons officiellement pris connaissance du départ du comité de rédaction de Muriel Garon-Audy et de Marc Renaud. La raison de ces départs : un manque de disponibilité. Il fut décidé de consacrer le tiers des pages de la revue au domaine culturel : poèmes, gravures, critiques... On fixa aussi les sujets des numéros pour le volume 5. Le texte qu'Andrée, Robert et moi avons distribué fut discuté mais sans qu'on en fasse une étude systématique. La proposition de nous réunir à toutes les semaines fut acceptée.

En octobre 80 ce fut le colloque sur l'autogestion, organisé conjointement par Possibles et la Faculté d'éducation permanente de l'Université de Montréal. Gabriel a été le grand responsable de cette manifestation. Ce fut un succès. Durant le même mois Jean-Pierre Dupuis s'est joint au comité de rédaction de la revue, et plus tard, au printemps 81, ce fut au tour d'Élise Lavoie.

Durant l'année qui s'est terminée le 31 août 81, sauf pour la période des vacances, nous nous sommes réunis à toutes les semaines, tel que nous l'avions décidé en mai 80. Cependant ces réunions se sont faites sans que nous nous fixions un programme de travail, et même sans que nous tentions de nous en donner un durant toute cette année. C'est un exploit, inutile de vous le dire, qui n'a pas été le fruit du hasard.

Cette année notre «réunion annuelle» a eu lieu le 19 septembre. Une fois de plus la question de la définition de nos objectifs et du fonctionnement de la revue était à l'ordre du jour: «À qui s'adresse la revue? — Quel travail intellectuel se fait-il à la revue? — Une revue c'est plus qu'un produit, c'est aussi et surtout un projet... — etc.» Cependant le climat de la réunion était bien différent de celui d'il y a trois ans: l'effet sans doute des réunions plus fréquentes. Cela a permis au chat de sortir du sac: si certains s'opposaient à ce que nous nous mettions à la tâche de nous donner des objectifs, c'est qu'ils craignaient que le débat qui en résulterait fasse éclater et tomber la revue.

Vous dire que le 19 septembre dernier le comité de rédaction a décidé de travailler à se donner des objectifs me semblerait exagéré. Il a été décidé de faire un numéro sur la question pour souligner le

cinquième anniversaire de la revue. Avec des articles qui devaient être remis pour le 9 octobre, il y a eu peu de place pour un travail d'équipe. On peut donc dire qu'avec ce numéro le travail est amorcé et en même temps qu'une fois de plus il a été remis à plus tard.

Bien sûr le bilan des cinq ans de la revue n'a pas qu'un passif, si tel était le cas Possibles ne serait plus là. Nous avons publicisé certaines expériences, certains faits, aider à comprendre certaines choses. Nous accordons autant d'importance aux régions qu'à la grande ville. Nous avons publié des textes dignes d'intérêt et même peut-être importants pour l'histoire de la pensée au Québec, comme par exemple les réponses d'une vingtaine de poètes à la question: «Quels sont les possibles de la poésie dans le Québec d'aujourd'hui?» (Possibles, vol. 3, n° 2). Enfin la formule qui consiste à solliciter des collaborations extérieures nous immunise, nous l'espérons, contre la «chapellisation». Cependant je crois que cette ouverture devrait aller plus loin et dépasser la simple commande de texte: je pense ici à des ateliers de travail sur des sujets donnés.

Nous avons fait parfois des bons coups. Et là encore l'importance d'avoir des objectifs, et non seulement des buts apparaît. Par exemple le colloque sur l'autogestion, tenu en octobre 80, a fait ressortir de nombreux thèmes sur lesquels il convenait de travailler: le financement, le fonctionnement interne des groupes; démocratie directe et indirecte, les rapports bénévoles-permanents, structures, formation, participation; les rôles des syndicats; l'utilisation des profits... Il y avait là matière à nous donner un programme de travail pour plusieurs années et commencer ainsi à fournir des outils à ceux, nous inclus, qui sont confrontés à certains problèmes.

Faute d'un plan de travail, d'un effort soutenu, le colloque n'a pas donné les fruits qu'il pouvait donner. Pour la revue ce fut un bon coup mais ce ne fut que cela.

Il en a été de même du côté « culturel ». De par leur diversité, les réponses des poètes à la question « Quels sont les possibles de la poésie dans le Québec d'aujourd'hui ? » constituaient un témoignage éloquent non seulement sur la situation de la poésie au Québec, mais sur la situation du Québec tout court. Il n'y a eu après la publication de ces textes aucune analyse, débat, ou quoi que ce soit de notre part, autant dans la revue qu'au comité de rédaction. C'était pourtant un bon coup. Avoir des objectifs nous permettrait de mettre deux bons coups en ligne.

Si nos options fondamentales sont l'indépendance et l'autogestion, nous avons assez peu souvent parlé de la question nationale. Et nous avons encore moins contribué à enrichir le débat. Pourtant ce n'est pas parce que tout a été dit sur le sujet, au contraire. Robert, bien sûr, en traite parfois dans ses textes apocalyptiques, mais à mon avis il faut aller plus loin.

Par exemple, la thèse du « génocide en douce », ou génocide culturel, mérite d'être reprise dans toute son ampleur, et aussi d'être appliquée à des cas particuliers, à des secteurs d'activité: le fonctionnement de l'industrie cinématographique, la télévision, l'agriculture, les « lois » du marché... On se rendrait compte que cette thèse est plus que de la « littérature ». Elle jette sur la réalité une lumière tout aussi éclairante et utile que la thèse de la lutte des classes. Et le phénomène est tout aussi « universel », pensons aux colonies américaines mais aussi aux colonies russes: Ukraine, Lettonie, Géorgie, Tchécoslovaquie, Pologne...

Pour certains à la revue ce thème n'est pas important : après tout cela fait 221 ans que nous survivons. Pour moi c'est aussi une partie du problème : je suis fatigué de survivre et de me demander quelle vie de survivants auront nos enfants. Je sais qu'un peuple ne disparaît pas comme des immigrants dans un melting pot. Un génocide culturel ça traîne longtemps : nous avons les Amérindiens sous les yeux.

Et il y a plus. Les sociétés et les empires ont changé depuis le siècle dernier. Les managers n'administrent plus seulement des territoires, des ministères ou des entreprises. Certains gèrent des mentalités, une civilisation. La CIA finance des études sociologiques et la publication de certains livres ; David Rockefeller, fondateur de la Commission Trilatérale, nous dit à la télévision que son organisme conseille les gouvernements sur des questions importantes auxquelles ils n'ont pas le temps de réfléchir ; des universitaires américains travaillent sur un projet à long terme intitulé « Monitoring the Future » ; et pareils phénomènes seraient de peu de conséquences pour le Québec et les individus qui l'habitent ? Nous sommes à l'âge du management des cultures. Ce sera l'autogestion, dans le sens que lui donne Rosanvallon (le mouvement d'autoproduction consciente d'une identité collective), ou alors les cultures seront produites par des ministères et des Trilatérales, et elles nous seront « vendues » par des mercenaires de la publicité sociétale. C'est sur cette toile de fond que se pose pour moi, et d'autres aussi, la question de l'indépendance du Québec. Il y a donc beaucoup de travail à faire afin d'infirmer ou de confirmer ces intuitions, et cela est le travail d'une revue comme Possibles.

Ceci nous amène à notre autre option fondamentale : l'autogestion. S'il se donne des objectifs,

j'espère que le comité de rédaction considérera prioritaires les deux points suivants. Il y a tout d'abord la question des surplus. Après les objectifs de la revue c'est ma marotte préférée au comité de rédaction. Certains articles que nous avons publiés en parlent un peu. Je tiens à souligner ici que la question des surplus est fondamentale quand on parle d'autogestion, qu'il s'agisse d'analyser une entreprise, le comportement d'un individu, ou un projet de société. La question soulève non seulement des problèmes dits techniques (systèmes comptables, échelles de salaires, qu'est-ce que des profits?) mais aussi et surtout des questions morales. Par l'allocation de nos surplus nous définissons une partie du présent et une très grande partie du monde de demain. Nous sommes donc au cœur de l'autogestion.

Une autre question, à mon avis, à laquelle le comité de rédaction devrait accorder une place importante, c'est tout ce qui a trait au fonctionnement des collectifs: hiérarchie, leadership, volonté égalitaire, structures, règlements, formation, participation, processus de décision... Ce sont des problèmes pour toutes les expériences autogestionnaires que j'ai pu voir ou dont j'ai entendu parler. Compte tenu du fonctionnement du comité de rédaction de la revue depuis cinq ans — un beau cas, mais j'ai vu pire — nous serions sans doute parmi les premiers bénéficiaires d'un effort dans ce secteur.

En résumé donc, les priorités que j'entends soumettre au comité de rédaction pour l'année qui débute sont les suivantes: un fonctionnement plus rigoureux du comité (au moins avoir des procès-verbaux); un travail plus systématique sur certains sujets: indépendance du Québec, surplus, fonctionnement des collectifs. Et persévérer.

## Suis-je la nouvelle droite ?

Déjà deux bières et ce n'est que le début de l'après-midi. Heureusement, j'ai un bon prétexte : ce sont mes vacances. Pourtant j'ai l'impression que la journée est mal partie. Enfin.

Récapitulons. Je bois. Et ce, à l'atelier petit-bourgeois que nous nous sommes loués une gang de chums désabusés — Ridicule, Gros-Monstre, le Danseur de Ballet, le Macho et quelques autres — dans la rue Masson. Une déduction socio-géographique s'impose : cet atelier est situé dans un quartier de travailleurs. La cause première en est que nous sommes des petits intellectuels radicalisés. Et la cause seconde qu'il y a au moins quelques-uns d'entre nous qui ont l'excuse sublime d'y avoir grandi. Morale consolatrice : nous ne sommes pas comme ces nouveaux diplômés universitaires — un peu drop-out et sympathiques — originaires de ville St-Laurent ou de Laval-sur-le-lac qui viennent habiter parmi la populace ; nous sommes organiques, nous sommes écologiques quoi ! Entamons le chant granolarien.

Nous ne sommes que deux à l'atelier aujourd'hui. Nous ne sommes jamais nombreux. Toute une

réussite. Ridicule peinture et moi je fais dur. Qu'est-ce que je fous ici? Et surtout qu'est-ce que je fous dans cette revue? Dernier arrivant, atterrissage forcé. Serais-je le cinquième ou sixième sociologue, de réserve, frappeur d'urgence comme au baseball — jeu phallique par-dessus tout: les hommes tiennent leur pénis dans leurs mains et tentent de frapper dans le trou pour surprendre la défensive —, pour porter secours, au cas où, au discours autogestionnaire en péril. Je pourrais toujours essayer de concurrencer. Envoie la compétition: articles dans *Le Devoir*, signatures de pétitions dénonçant l'incurie de nos fabrioliques dirigeants, écrire LE livre... préfacé par Michel Foucault. Marde, je m'en contre-crisse.

\* \* \*

Trois bières. Ça écœure un peu toute cette bière: est-ce que ça m'en prend vraiment pour écrire? Il semble que oui, comme ça prend à d'autres la TV pour vivre. D'ailleurs la TV et toute la technologie audio-visuelle permettent la soi-disant solitude urbaine, la fausse émancipation des individus québécois de la grande tribu dont parle VLB. La solitude urbaine n'est pas une émancipation mais un état schizophrène. La belle vie de célibataire en appartement est un mythe. Il n'y vit pas seul: il baise avec la page centrale de la revue *Playboy* ou avec la TV à l'heure des films cochons; il regarde les séries télévisées pour combler son besoin d'amour ou pour pleurer seul dans son coin — les hommes ne pleurent jamais, c'est bien connu, sauf seuls devant leur TV; il écoute le dernier disque de Ginette pour avoir un peu de romantisme; il va dans les «crouzing» bars anonymes où il a beaucoup d'amis; et dans ces moments les plus euphoriques où il vit joyeusement son célibat, il prend une petite bouteille de vin, met

un bon disque swignant et danse avec une chaise ou une moppe dépendant s'il aime les petites grosses ou les grandes minces.

C'est le bonheur de l'atome et le désastre de l'homme communautaire.

\* \* \*

Quatre bières. Que faire devant ce désastre monumental d'une société vouée à l'apocalypse? Qu'est-ce que chacun de nous peut faire? Fort simple: si la vie t'intéresse enrôle-toi dans une minorité opprimée. C'est pas le choix qui manque. Il y en a des petites, des grosses, des locales, régionales, nationales et même des internationales. Sans oublier les sexuelles, les visuelles, les porteuses d'appareils, les sans-orteils et j'en passe.

Seulement il y a un problème. Tu es un homme blanc, en santé, avec tous ses morceaux, avec une bonne job, et tu n'aimes faire l'amour qu'avec les femmes (du moins le crois-tu). Tu es peut-être de plus un de ceux qui supporte malgré lui métro-boulot-dodo, femme-enfants-petit pitou, journaux-radio-TV, matin-midi-soir. Tu es la sainte trinité quoi! Tu sais aussi que ça peut prendre encore quelques années avant que les hommes comme toi deviennent une minorité. Toute cette situation ne te réjouit pas: tu es pressé, stressé, la crise cardiaque te guette, tu veux refaire ta vie maintenant. Alors pourquoi ne pas choisir une minorité toute organisée. Comment faire? C'est assez facile. Par exemple: tu es un homme mais tu te sens des affinités avec les femmes; tu as le goût d'exprimer ta tendresse, de brailler tranquille. Si c'est ton cas, je te conseille la grande opération. Pourquoi? Parce que tu feras d'une pierre deux coups. Aux yeux des femmes tu

seras une femme et à ceux des hommes un travesti ou une maudite tapette. Tu seras donc dans deux minorités à la fois. Tout un bargain.

Si c'est trop dur pour toi, tu peux te contenter du mouvement masculiniste et frapper fort ton maudit pénis lorsqu'il bandera. Et si jamais tu veux te risquer quand même à pénétrer un vagin sacré avec ton odieux outil de domination, veille à ne pas éjaculer. Si jamais cela devait arriver malgré tout — l'éjaculation impérialiste — qu'une solution: mets ton pénis contre le plancher du lieu dudit acte capitaliste et demande à ta partenaire, victime d'exploitation sexuelle, de sauter à pieds joints sur le pénis coupable. Et vaut mieux deux fois qu'une.

Ou tu es plutôt un révolutionnaire dans l'âme mais tu as le malheur de vivre au Québec. Cependant tu es un bon catholique et ne détestes pas parler anglais à l'occasion. Alors je te suggère un voyage en Irlande du Nord. Les agences de voyage offrent deux types de séjour: court et prolongé. Le court dure environ deux semaines. Si tu choisissais celui-là je te suggère la pose de bombes à Belfast. Cela est idéal pour un court voyage. D'autant plus que tu n'auras pas vraiment le temps de bien apprendre le métier, risquant ainsi de sauter avec une de tes bombes. Quelle chance alors. Tu pourrais revenir au Québec en chaise roulante et te retrouver dans une minorité promise à un bel avenir. Le séjour prolongé d'une soixantaine de jours est par contre idéal pour une petite grève de la faim. Il est recommandé surtout aux gros patapoufs et athlètes de la bedaine, quantité non négligeable au Québec. Et c'est plus efficace que les Weight Watchers. De plus, si jamais tu survis, tu seras sûrement paralysé ou aveugle. En tous les cas, de quoi revendiquer toute une vie.

Cependant si tu n'aimes pas les voyages et la violence mais que tu as toujours eu un faible pour les chaises roulantes, je te suggère d'aller au chemin de fer le plus proche de chez toi. Tu t'étendras alors sur la voie ferrée de façon à ce que le train, lorsqu'il passera, te coupe les deux jambes. Fais bien attention à la façon dont tu placeras tes jambes, c'est très important. Choisis une longueur pratique. À cet effet, vaut mieux consulter un spécialiste. Je te conseille également d'apporter un lunch avec toi, les trains sont souvent en retard, surtout en hiver.

Ou peut-être encore que ton éducation axée sur les films western à la TV te prédispose à choisir la minorité autochtone. Alors je t'avertis tout de suite : ne va pas te promener à cheval sur la rue Sainte-Catherine, maquillé de rouge et de mauve, habillé de peaux et de plumes. Tu passerais complètement inaperçu. Va plutôt te terrer dans un petit village situé près d'une rivière à saumons et là, en saison, tu pêcheras avec un beau grand filet le plus de saumons possibles. Un tuyau en passant : tu pourras écouler sans problème le produit de ta pêche chez Waldman's à Montréal. Il prendra tes saumons même s'ils sont un peu maganés ; tu risques en effet de t'en servir pour te protéger des matraques. De toute façon, si jamais tu es pris sur le fait, accusé puis condamné, il y a en prison une autre minorité qui te tend les bras. Alors tu ne peux y perdre au change.

Je cesse ces descriptions. Comme tu le vois, il est possible d'adhérer assez rapidement à une minorité. Il suffit de faire preuve d'imagination.

\* \* \*

Sept bières. Que faire une fois dans une minorité ? Rien de spécial. Et c'est ça qui est formidable. Tout y

est bien organisé. Certains groupes comme les MListes souffre-douleur sont presque centenaires dans les méthodes de revendication, de mobilisation et d'action. Ils ont même un grand livre. Si tu choisis, par contre, les groupes masculinistes, c'est plus compliqué. Il n'y a pas de grand livre mais plusieurs petits livres, qui viennent juste de sortir sur le marché d'ailleurs. Dans ce cas, tu seras obligé de faire preuve d'un peu d'imagination. Cependant, et de manière générale, tous les groupes minoritaires ont des trucs organisés, des réponses à tout, voire même des chansons à répondre. C'est facile. De plus, qu'importe la minorité que tu choisis, tu ne peux pas te tromper, ce sont toutes de bonnes causes. Et c'est ça qui est le fun.

\* \* \*

Une petite caisse de douze. Ça y est, je suis minoritaire : je suis alcoolique. Je m'organise et fonde avec soulagement mon groupe opprimé. Nous, alcooliques, voulons des jobs. Il y a de la discrimination partout dans le maudit système. Nous sommes quand même 00% de la population, nous avons droit à notre place.

Nous ne faisons que commencer mais j'ai déjà trouvé notre chant de ralliement (c'est très important un tel chant pour stimuler la gang) : « Y as-tu de la bière icitte, s'y a pas de bière icitte, on sacre notre camp d'icitte » (sur l'air de l'internationale-socialiste cependant).

Précisons nos actions. D'abord faire l'inventaire de tous les alcooliques du Québec et voir quels emplois ils occupent, leur âge, leur revenu, leur distribution géographique, etc. Le but de l'opération est de s'assurer que notre groupe est bien représenté dans

toutes les régions du Québec, dans toutes les catégories sociales, chez tous les groupes d'âge, etc. Nous veillerons à ce que toutes les couches sociales, groupes, sous-groupes et petites gangs aient leur 00% d'alcooliques. Ce n'est que simple justice sociale. Ce ne sera pas toujours facile : il y a, par exemple, les enfants de 0-4 ans et les mormons québécois qui sont littéralement défavorisés de ce côté. Leur pourcentage d'alcooliques frôle le zéro, c'est de la véritable discrimination. Ainsi, au début du moins, nous serons peut-être obligés d'utiliser la force pour faire respecter nos droits. Il ne faudrait donc pas se surprendre à ce que quelques jeunes enfants et mormons soient kidnappés et reçoivent de force une formation d'alcoolique. Ils pourront d'ailleurs profiter de l'occasion pour faire l'autocritique de leur propre groupe.

Par la suite lorsque le gouvernement aura satisfait à nos revendications — établir une politique claire visant à répandre l'alcoolisme également dans toutes les régions du Québec, dans toutes les couches sociales, etc., et qu'il aura mis de l'avant un programme et des mécanismes de contrôle (l'ivressomètre peut-être ?) allant dans le sens de cette politique — nous nous contenterons d'être le chien de garde de ce programme. Pour l'instant, nous avons cependant quelques consolations. Nous savons, par exemple, qu'au gouvernement fédéral il y a déjà eu des ministres alcooliques et que d'autres sont en voie de formation. Il y a aussi les milieux défavorisés qui sont pour une fois très favorisés ici. Nous ne partons donc pas les mains vides.

\* \* \*

Une grosse caisse de vingt-quatre. Grande nouvelle : les groupes minoritaires ont réussi. Nous avons la

société idéale. En effet, chaque région, chaque catégorie sociale, chaque entreprise, chaque ministère, chaque famille, etc. a le même pourcentage d'hommes et de femmes et le pourcentage voulu de personnes handicapées, d'alcooliques, d'indiens, de noirs, etc. que compte la société québécoise. Quel mirale! Comment a-t-on réussi ce coup de force? Le ministère de la Répartition non discriminatoire des individus est fier de dire que c'est grâce à son système informatique centralisé « Minor » qu'il y est arrivé. Le ministère souligne qu'il est maintenant impossible qu'une forme quelconque de discrimination entre les individus existe. Tous les Québécois sont fichés sur « Minor », avec toutes les caractéristiques physiques, intellectuelles et socio-économiques de chacun, si bien que le ministère peut ainsi s'assurer que l'équilibre soit toujours maintenu.

C'est le Nirvana binaire et le paradis bureaucratique.

\* \* \*

Quarante-neuf bières. Toute une brosse cosmique dans l'éther molsonnien. Pourtant cette brosse ne m'empêche pas d'être obsédé par ces questions: comment continuer ces luttes — toutes sont de bonnes causes et c'est peut-être là le problème — sans tomber dans le piège bureaucratique? comment éviter le paradis technocratique? et suis-je la nouvelle droite?

Pour le moment je ne puis répondre qu'à la dernière question et, encore là, que partiellement. Je suis peut-être bien la nouvelle droite, je n'en sais trop rien. Il me semble cependant que l'on mette dans cette nouvelle droite tout ce qui n'est pas un discours traditionnel de gauche. Alors.

En tous les cas, je suis sûr d'une chose, la droite, nouvelle ou pas, ne peut que faire progresser la revue et l'autogestion, à preuve: autogestion, en avant marche, gauche-droite, gauche-droite, ...

\* \* \*

Faint header text at the top of the page, possibly a title or page number.

Main body of faint text, appearing to be several paragraphs of a document or letter.

A line of text, possibly a signature or a specific section header.

Another block of faint text, continuing the document's content.

Final block of faint text at the bottom of the page.

Marcel Fournier

---

## Impressions californiennes

Au cours des dernières années, nombreux sont les voyageurs qui, envoûtés par la Californie, ont voulu, par la rédaction de récits de voyage, communiquer leurs sentiments et faire partager leurs réflexions. Pensons au *Journal de Californie* d'Edgar Morin... Chaque magazine, chaque revue, chaque collection a maintenant publié son article, son numéro spécial ou son ouvrage sur cette région du sud-ouest américain. Le plus souvent, ce sont des descriptions — documentaires — de l'une ou l'autre facette de la vie en Californie. Dans certains cas, il s'agit de « récits de conversion » : celui qui, lors d'un séjour plus ou moins prolongé en Californie, a connu son « chemin de Damas » et a délaissé fortune, carrière et famille pour écouter les « voix de l'intérieur » raconte comment il en est arrivé à vivre en harmonie avec la nature, avec les autres et avec lui-même... Lorsqu'un lecteur aborde un texte consacré à la Californie, il se pose spontanément les questions : « Quel cheminement a suivi son auteur ? Quelles voix a-t-il écoutées ? Quel message apporte-t-il ? »

N'ayez aucune crainte ! Je ne veux ni vous vendre une nouvelle thérapie ni vous faire connaître le dernier gourou à la mode. En fait, le retour est plus important que le voyage lui-même : la Californie lointaine n'est qu'un prétexte pour réfléchir sur le « ici et maintenant ».

### La Californie mythique

En raison à la fois de sa localisation géographique, de son développement démographique et économique (concentration de laboratoires de recherche et d'industries de pointe, etc.) et de diverses expériences individuelles et collectives qui s'y déroulent, la Californie, cet « Orient » occidental, a acquis une dimension largement mythique. Cette région apparaît d'abord comme une sorte d'El Dorado ; elle est associée à la recherche de l'or, à la constitution rapide de grandes fortunes... Symbole de la richesse et du plaisir, la Californie se présente comme la terre de la jeunesse éternelle, du soleil et de la vie facile. Une vie de vedette d'Hollywood, quoi ? La Californie se caractérise par la concentration de nombreuses « industries du rêve » et aussi par la présence d'industries et de groupes qui veulent y réaliser leurs rêves. Et « en grand ». Ici, « Big is Beautiful ». Tout se veut, en effet, plus grand qu'ailleurs : outre les plus grandes fortunes, le plus « grand » nombre de piscines et de voitures de luxe per capita, les plus grandes collections privées d'art, etc., mis aussi les plus grands parcs d'attractions, les plus grands studios de cinéma, les plus grands laboratoires de recherche, etc. Pour une part, celui qui s'établit ou séjourne en Californie cherche à participer, d'une manière ou d'une autre, à cette « grandeur » : les retraités veulent y vivre une « retraite dorée », les « nouveaux parvenus » y trouvent,

dans la consommation ostentatoire et l'établissement de relations (mondaines), la confirmation de leur nouveau statut, etc.

Associé au déplacement vers l'Ouest, à la conquête d'un Nouveau Monde, la Californie apparaît, de façon complémentaire, comme une terre de « progrès », d'un progrès qui est le produit ou la rencontre du grand capitalisme monopoliste et de la haute technologie (et de la grande science). La seule concentration, par exemple dans la « Vallée du Silicium » au sud de San Francisco, de quelque mille entreprises de haute technologie fascine... On trouve en Californie proportionnellement plus de prix Nobel, plus de Ph.D., plus d'ingénieurs-chercheurs, etc. que dans tout autre État américain. On y révolutionne l'électronique, l'informatique, la biologie génétique; on y met au point de nouvelles technologies qui bouleverseront à la fois le mode de production en industrie et l'ensemble de la vie quotidienne. La seule réunion de ces industries de recherche et d'un aussi grand nombre d'ingénieurs et de scientifiques, donne à la Californie une configuration sociale particulière; plus que tout autre région des États-Unis et du continent nord-américain, cet État apparaît déjà comme une « société post-industrielle », où la connaissance serait devenue une force productrice...

Enfin, la contestation étudiante sur les campus universitaires, le développement du mouvement contre-culturel et plus récemment l'action militante et innovatrice de divers groupements (féministes, homosexuels, etc.) contribuent à donner de la Californie une autre image, celle de la liberté, de la tolérance et de l'ouverture d'esprit. Non seulement on y formule des critiques de l'ordre établi et de l'idéologie bourgeoise, mais aussi on y élabore et organise de nouveaux modes de vie, de nouvelles

formes d'interaction (entre individus, entre sexes, etc.) et de nouveaux modes de pensée. Actuellement, la Californie réunit un nombre considérable d'organisations et de groupements divers — seulement à San Francisco, l'on dénombre plus de quatre cents sectes religieuses différentes — et constitue l'un des plus grands marchés (mondiaux) d'alternatives, de thérapies et de gourous. Par le biais de journaux, de revues spécialisées et de conférences ou séminaires, il est possible d'avoir accès à tout un ensemble de nouveaux savoirs et de nouvelles pratiques: acupuncture, Holistic Health, Méditation transcendentale, Rolfing, le Samadhi Thank, le Cristal Consciousness, Radix (Neo-Reichian Education), le Taoïsme, l'Awareapy, etc. Il y en a pour tous les goûts et tous les problèmes: méditation, découverte de soi, créativité, réduction du stress, autant d'objectifs et d'idéaux auxquels tous et chacun sont conviés. Jeunes et vieux, hommes et femmes, etc., tous « réapprennent » à vivre: l'éducation permanente y devient un mode de vie. Les universités elles-mêmes enboîtent le pas: parallèlement aux savoirs conventionnels, elles diffusent en effet des critiques de ces savoirs, des « contre-savoirs ». L'utilisation des résultats de recherches complexes réalisées au moyen d'une technologie sophistiquée voisine avec le recours aux usages traditionnels les plus simples... Et alors que les uns préparent la « révolution technologique », les autres s'évertuent à gérer et à pallier aux conséquences de l'industrialisation elle-même: contre le gaspillage de l'énergie et la destruction de l'environnement, le recours à l'énergie solaire et à l'agriculture biologique; contre l'aliénation socio-culturelle, la mise au point de processus (et de procédures) de conscientisation et d'actualisation, etc. D'un côté, la société d'abondance et de luxe (et du gaspillage), de l'autre, celle de la simplicité volontaire.

## Du monde des grands conflits à l'univers des conversations intimes

Au plan des styles de vie, du progrès scientifique et technique et des modes de pensée, la Californie constitue un vaste laboratoire : on y prépare, selon le titre même de la revue *Autrement* consacrée à cette région de « rêve et de cauchemar », ce que seront les vingt prochaines années<sup>1</sup>. La Californie d'aujourd'hui c'est le Québec ou la France de l'An 2000. Aussi ne faut-il pas s'étonner que cette partie la plus « orientale » du continent nord-américain soit devenue un lieu important de pèlerinage ou de ressourcement. Ces pèlerinages sont d'autant plus agréables qu'ils s'effectuent sous un climat méditerranéen et à proximité de l'Océan pacifique. Apprendre des « choses » tout en se sentant en vacances, quel rêve !

Mais la réalité du travail, les longues heures passées derrière un bureau ou une machine, la fatigue physique, etc. existent-ils en Californie ? Dans un pays où les habitants passent leur temps sur des plages magnifiques et où le surf, le skateboard et le jogging sont rois, qu'en est-il de l'exploitation économique et des conflits sociaux ? À l'exception des problèmes d'approvisionnement d'eau (pour le Sud de la Californie) et des tremblements de terre (et de la menace du Big One), il ne semble à première vue, pas qu'il y ait de problèmes sociaux. Il y a bien des problèmes de délinquance, d'alcoolisme ou de toxicomanie, mais ce sont des problèmes d'ordre individuel, psychologique, pour lesquels existent diverses solutions ou thérapies. Il y a bien des « tensions » ethniques — la Californie est déjà en voie de devenir un « État bilingue » — mais elles s'expliquent par la

---

1. « Californie », *Autrement*, n° 31, avril 1981, 260 p.

relation d'attachement que des groupes d'individus (Chicanos) entretiennent avec leur communauté d'origine. Il y a aussi les revendications salariales des ouvriers agricoles, mais parce que formulées par des non-Américains, elles ne sont guère légitimes. Dans leur ensemble, les problèmes sociaux, les tensions ethniques et les conflits ouvriers n'obtiennent pas une grande visibilité : c'est l'envers du décor.

Même les militants et les groupements politiques ont perdu leur force numérique et exercent une action très faible sur la vie politique et sociale locale. S'agit-il d'une démobilitation des forces de gauche (des années 1960) ? L'itinéraire (et la mort) de la militante radicale, Fay Sender, qui prit la défense de George Jackson et des frères Soledad, est significatif : avocate des pauvres et des opprimés, cette femme, qui est la fille d'un ingénieur-chimiste, devient à la fin des années 1960 « the most dangerous woman in California » et est appelée « the Dragon Lady ». En moins d'une dizaine d'années, en conséquence à la fois de la pénétration d'agents et de nombreuses dissensions internes, les mouvements de défense des prisonniers (noirs) et les divers mouvements de gauche s'effritent ou perdent leur audience. Des militants se radicalisent et se marginalisent : ils parlent d'urgence, de violence révolutionnaire, de stratégie de lutte armée, de zones libérées, etc. « It was a time of terminal crisis for the left, of paranoia and despair, when the violence rhetorically aimed at the larger society turned inward. »<sup>2</sup> Les débats politiques se transforment en drames personnels et en conversations psychanalytiques ; les engagements

---

2. COLLIER, P. et D. HOROWITZ, « Requiem for a Radical », *New West*, March 1981, p.

sociaux se traduisent en « bags » personnels, en fuite (drogues fortes, etc.) ou en suicide.

Témoins et critiques de leur société, les sciences sociales sont tout aussi bousculées par la « turbulence » des années 1960 : dans un premier temps, celles-ci se radicalisent. Dans les Départements de sociologie, on introduit des enseignements de l'économie politique et on traduit les classiques du marxisme ; des professeurs et des étudiants participent aux mouvements de gauche, organisent des manifestations, publient des revues et des journaux, etc. Un indice, parmi d'autres, de ce dynamisme est la création en 1970 de la revue *Socialist Revolution* (qui deviendra *Socialist Review*) : identifiée au mouvement de la nouvelle gauche, cette revue développe la conception d'une société qualitativement différente, d'un socialisme qui tire profit des possibilités du capitalisme avancé. Les revendications que cette revue formule dans une perspective radicale concernent tout aussi bien les aspects économiques (salaires, taxes, inflation, etc.) que les aspects sociaux et culturels (racisme, nationalisme, autoritarisme, etc.) de la société américaine. Mais loin de fournir la base d'un mouvement socialiste organisé, la « nouvelle gauche » se désintègre rapidement et aucun mouvement organisé de masse ne se constitue pour le remplacer. La revue *Socialist Review* se trouve alors dans la situation inconfortable de devoir représenter ce qui apparaît comme un « mouvement invisible » et réunit, dans son équipe, diverses tendances : certains insistent sur les aspects sociaux et culturels des mouvements de contestation et tentent d'établir des liaisons avec d'autres mouvements sociaux (féminisme, etc.) ; d'autres conservant une perspective plus traditionnelle et songeant à la création d'un Nouveau Parti Socialiste et se mettent à la tâche

d'élaborer un véritable programme politique socialiste d'envergure nationale; d'autres enfin privilégient une orientation théorique et, profitant de l'intérêt pour le marxisme dans les universités, tentent de transformer la revue en une « revue théorique du marxisme américain »<sup>3</sup>. Au tournant des années 1980, la revue réunit toujours ces diverses tendances et cherchant à élargir sa faible audience, tend à insister moins sur la critique sociale (de l'autoritarisme bureaucratique, de l'étatisme, du bien-être technocratique, etc.) que sur l'élaboration d'une « alternative socialiste démocratique », qui puisse trouver appui et inspiration non seulement dans la tradition (ou la théorie) socialiste mais aussi dans les nouvelles formes de résistance et de lutte. L'attention se porte tout aussi bien sur les grandes questions politiques ou sur les problèmes du monde ouvrier que sur les changements qui touchent les relations entre groupes sociaux (ethniques, etc.) et entre individus (par exemple au sein de la famille, entre les hommes et les femmes, etc.). En d'autres termes, l'objet d'analyse n'est plus uniquement d'ordre économique, l'exploitation de l'homme par l'homme par le biais du travail (et aussi la domination politique); l'interrogation porte aussi sur les diverses formes d'aliénation sociale et culturelle, dont les manifestations sont présentes non seulement au niveau des institutions et des structures, mais aussi au niveau des pratiques quotidiennes, dans les interactions et les conversations de tous les jours. Le mouvement socialiste rejoint... le mouvement contre-culturel. D'ailleurs, celui-ci qui manifeste une préoccupation et une inquiétude de plus en plus vives devant la détério-

---

3. Au sujet de ces diverses tendances, voir « Introduction », *Socialist Review*, n<sup>os</sup> 50-51 (Vol. 10, n<sup>os</sup> 2-3), March-June 1980, pp. 5-19.

ration de l'environnement et les dangers du « nucléaire », acquiert alors une dimension et une portée proprement politiques...

Dans les Départements de sciences humaines et sociales des universités de la Côte-Ouest, l'une des tendances caractéristiques des dix-quinze dernières années est la critique et l'abandon des techniques conventionnelles de collecte et d'analyse (statistique) des données. Et, du macrosociologique, le regard s'est déplacé graduellement vers le micro-sociologique, l'étude des conflits ethniques et sociaux faisant place à celle des interactions entre individus, l'étude des idéologies et des systèmes de valeur faisant place à celle des conversations et des modes de connaissance, etc. Le développement de l'ethnométhodologie autour de Garfinkle et de Cicourel<sup>4</sup> illustre bien cette transformation, ce glissement de problématique : son objet spécifique est le « raisonnement pratique quotidien en tant que fondement de toute activité humaine ». Ancien élève de Talcott Parsons, dont l'œuvre est identifiée à une théorie macrosociologique (structuro-fonctionnalisme), H. Garfinkle se pose aussi le problème de l'ordre social mais il délaisse le niveau des structures sociales et des institutions pour analyser les pratiques sociales quotidiennes, les diverses interactions et conversations qui unissent les membres d'une collectivité.

Vie quotidienne, pratiques sociales, mode de pensée, autant d'objets que construit la « nouvelle » sociologie, en faisant éclater ses propres frontières : celle-ci recourt en effet de plus en plus fréquemment à des disciplines voisines, en particulier à l'anthropologie,

---

4. GARFINKLE, H., *Studies in Ethnomethodology*, Prentice-Hall, 1967 ; A.V. CICOUREL, *La sociologie cognitive*, (1972) Paris, P.U.F., 1979.

la psychologie et la linguistique. Dans l'ensemble des sciences humaines et sociales, l'œuvre d'un chercheur fascine et irrite tout à la fois, il s'agit de celle de Carlos Castaneda qui accomplit le rêve (et la crainte) de tout observateur : acquérir le savoir, le statut et l'identité de l'observé (Don Juan). Le développement d'une telle orientation n'est cependant pas le seul reflet de la vie sociale californienne elle-même. Évidemment, en Californie, tout est « représentation », en ce sens que la vie sociale (à la plage, dans les activités sportives, dans les salons, etc.) est largement « mondaine » et théâtrale, à tout moment, l'on se donne en représentation. La préoccupation actuelle pour le corps en est une autre illustration : le corps est un outil indispensable dans la réalisation du « spectacle social » quotidien, il faut le développer, le rendre beau, souple et fort<sup>5</sup>, etc. Évidemment, dans une société où l'univers des activités de loisir est tout aussi important que celui du travail et que l'identité sociale est dépendante tout autant de l'intégration à des divers réseaux sociaux que de l'appartenance à un milieu social ou classe sociale, les interactions et les conversations acquièrent une toute autre importance : celles-ci résument toute la vie sociale. Plus que toute autre discipline, la sociologie est sensible à ces diverses transformations, elle y participe étroitement et contribue elle-même à la production d'un nouveau rapport à la vie sociale, d'une nouvelle culture.

---

5. Voir les photographies de H. NEWTON, « The Strong Women. The Super Athlete as the New Ideal of Grace and Beauty », *New West*, March 1981, pp. 88-95.

### **Le Québec... vu de loin : une minorité pas comme les autres**

Face au poids démographique (plus de vingt millions) et économique de la Californie, le Québec constitue une région éloignée, petite et (relativement) de faible importance. Les Californiens sont, faut-il le préciser, très régionalistes, localistes. Hors de leurs frontières, point de salut ! Évidemment, le Québec intéresse par son exotisme — on y parle un « drôle de français »<sup>6</sup> — mais en même temps, il s'agit là d'une sorte d'aberration sociale et politique qui n'est pas sans soulever quelques inquiétudes. Constituée de groupes ethniques différents et aussi d'individus qui ont émigré d'une région à une autre, la Californie projette l'image d'une grande diversité et pourrait, avec l'expansion de la communauté de Chicanos s'orienter vers une sorte d'État bilingue et de biculturel... Cependant, même s'ils sont fascinés par le modèle « canadien », les Californiens d'origine américaine préfèrent celui du « melting pot » et de l'assimilation à la nation américaine. Pour ceux qui ont quitté une famille, une région ou un pays, l'identité (sociale) n'est nullement une question d'appartenance à une communauté d'origine ; au contraire, l'accès à une position sociale a le plus souvent signifié l'abandon de caractéristiques ethniques et culturelles. Aussi ne faut-il pas s'étonner que l'on cherche à minimiser la question linguistique, à la rendre secondaire ; la langue est beaucoup plus un outil (que l'on utilise, change, etc.) qu'un milieu.

---

6. Peu après la réélection du Parti Québécois, le Québec sera l'objet dans le *Los Angeles Times* (April 22, 1981) d'un long article dont une partie est publiée en première page : cet article, rédigé par Stanley Meisler, porte sur le « Nouveau » *Dictionnaire de la langue québécoise* de Léandre Bergeron et a pour titre « Fractured French — à la Québec ».

« Pourquoi accorder de l'importance à la langue ? dira un étudiant américain d'origine suédoise. Que je parle l'anglais, le français ou le suédois, cela ne change rien à ce que je suis, à ce qui fait ma valeur en tant que personne ». D'ailleurs, l'on s'imagine mal, en Californie, que la langue officielle au Québec soit le français, qu'il y ait une Loi 101 (réglementant l'accès aux écoles anglophones, l'affichage, etc.), et qu'une partie importante de la population francophone n'ait qu'une faible maîtrise de la langue anglaise. De loin, le bilinguisme canadien signifie que les francophones sont, à l'image de leur Premier Ministre, parfaitement bilingues... La maîtrise de la langue anglaise et l'accès à la culture anglo-saxonne apparaissent moins comme des manifestations d'une aliénation culturelle (collective) que comme un enrichissement personnel.

Pour un Américain qui traduit les tensions entre Canadiens français et Canadiens anglais en termes de « relations ethniques » (accommodation, assimilation, etc.) et non en termes de domination politique, la réalité québécoise est donc incompréhensible : tout l'amène à croire que l'arrivée au pouvoir d'un « parti séparatiste » équivaut à la construction, au Nord, d'un autre Cuba ! Vu de loin, le Québec apparaît toujours comme une minorité ethnique..., mais une minorité linguistique qui est fortement concentrée sur un même territoire (avec des richesses naturelles énormes) et qui utilise son État (provincial) comme un véritable instrument de « développement national ». Une telle orientation n'est pas sans inquiéter divers milieux américains (et californiens) qui y voient un modèle que pourraient bien emprunter d'autres groupes ethniques nord-américains, en particulier les Chicanos de Californie. Aux États-Unis, les structures politiques — et la conception de la démocratie — ont habituellement permis d'atténuer les différences

ethniques, d'éviter que celles-ci structurent le champ politique : s'il est légitime de défendre, par le biais de l'action politique, des intérêts économiques et de faire valoir diverses valeurs, il ne l'est pas de vouloir assurer la survie d'une collectivité (ethnique). Le salut d'individus (au point de vue économique et moral) a toujours plus de poids que celui d'une collectivité (ethnique, etc.)!

Les Québécois apparaissent un peu fous puisqu'ils semblent prêts à échanger une sécurité et un bien-être économique contre une (illusoire) autonomie politique. Du strict point de vue économique, tout cela relève de l'irrationnalité. Les Américains et aussi les Anglo-Canadiens ont toujours, faut-il préciser, perçu les francophones du Québec comme « arriérés », « retardés »... Dans les années 1930 et 1940, les sociologues et les anthropologues nous ont définis comme une « folk société », comme des gens traditionnels repliés sur la paroisse et la famille et peu aptes à la gestion des affaires. Une sorte d'atavisme. Dans les années 1950, des psychosociologues ont mesuré notre taux d'achievement et l'ont comparé à celui des Mexicains et des Noirs américains. Depuis, nous tentons péniblement d'effectuer le rattrapage. Mais, serions-nous toujours en retard d'une décennie, voire d'un demi-siècle ?

### **La société de demain : automatisation + temps libre ?**

Les publicistes qui scrutent (et manipulent) les divers aspects de notre mode de vie ont souvent constaté un décalage (temporel) entre les habitudes de consommation des Québécois et celles d'autres collectivités américaines : une mode californienne deviendrait, avec un retard de deux, de cinq ou de dix

ans selon le cas, une mode québécoise. Il en est ainsi de certaines thérapies, de certaines préoccupations intellectuelles... Mais dans son ensemble, le Québec est déjà, au plan à la fois de la production (techniques, etc.) et de la consommation, une partie intégrante, une région du continent nord-américain: il y a effectivement une profonde acculturation de la population québécoise à la vie américaine; dans son alimentation, ses loisirs, etc., celle-ci participe à la « société de consommation de masse ». Et son modèle culturel est aussi celui de la « belle vie »: gagner de l'argent et le dépenser (achat d'une maison en banlieue et d'une résidence secondaire à la campagne, vacances sur les plages des États-Unis ou, pendant l'hiver, dans les Antilles, achat d'équipements ménagers électriques, etc.). Enfin, après avoir résisté pendant quelque temps à la « modernité », l'on semble s'être réconcilié avec la science et la haute technologie. Le pourcentage d'étudiants qui s'orientent vers une carrière scientifique est peut-être encore relativement faible, mais l'on reconnaît habituellement que la science saura résoudre les problèmes du développement et qu'elle sera le « moteur » du progrès. Que ce soit dans la gestion des ressources humaines, l'organisation du travail ou la production, le Québec s'est mis, un peu par mimétisme et sous la forme de la dépendance (importation d'appareils, etc.), à l'heure de la haute technologie: l'informatique envahit les bureaux, des robots sont introduits dans les industries, de nombreux systèmes de communication (télématique, etc.) sont mis au point. Et ici comme dans le sud-ouest américain, l'on mesurera bientôt le degré de la « pauvreté culturelle » d'une population non plus par le pourcentage d'analphabètes mais par le pourcentage de gens qui n'ont aucune maîtrise de l'informatique. Bref, pour assurer le développement économique (ou sortir de la crise), l'on ne compte plus

seulement sur l'esprit d'entrepreneurship: il faut aussi... un peu, beaucoup de haute technologie.

Par ailleurs cette orientation vers la « modernisation continue » et aussi l'idéologie du progrès qui lui est associée est elle-même remise en question : divers groupements et mouvements ont en effet rompu avec l'univers de la grande industrie et de la haute technologie ; désenchantés par les résultats du progrès des trente dernières années, ceux-ci critiquent les postulats de la grande science, mettent au point de nouvelles technologies (« douces ») et optant pour le « Small is beautiful », proposent un retour à la simplicité. L'intérêt grandissant pour l'énergie solaire est une manifestation de l'impact de ces groupes et mouvements ; une autre est l'organisation de grandes actions collectives contre la détérioration de l'environnement et la construction d'usines nucléaires. Au niveau même des modes de vie et des relations sociales, les idées conventionnelles et les habitudes « anciennes » sont bousculées : il y a recherche de vérité, d'authenticité, de transparence, etc. Il ne faut cependant pas exagérer l'ampleur de ce mouvement : même dans la Californie de la grande tolérance (répressive, a dit Marcuse), la majorité est toujours silencieuse et des plus conventionnelles. Et en période de crise économique, le conformisme tend à se renforcer et à gagner de larges couches de la population. Pour les jeunes en particulier, il n'y a souvent d'autre choix que de « s'agripper », de « s'intégrer au système » s'ils veulent accéder à un poste sur le marché du travail et maintenir une position sociale équivalente à celle de leurs parents. D'ailleurs, l'angoisse que ces jeunes vivent est souvent celle de la « mobilité sociale descendante » : l'inflation, la hausse continue des prix, etc. risquent en effet de les empêcher d'accéder à la propriété (maison, etc.) et

d'obtenir les conditions de vie qu'ils ont connues durant leur jeunesse. Une vingtaine d'années auparavant, pendant une période d'abondance, le « décrochage » (drop-out) fut porteur de changements culturels et suscita diverses initiatives sociales ; il tend maintenant à se traduire en délinquance et en marginalisation. Les hippies d'hier deviennent des clochards... Et avec le coût toujours plus élevé des terres, le « retour à la campagne » est un luxe que les jeunes ne peuvent plus se payer. Les utopies ne disparaissent pas pour autant mais celles-ci se vivent moins sur le mode collectif que sur le mode individuel : la consommation de la drogue, pour ne prendre qu'un exemple, n'est plus associée à un mouvement social contre-culturel, n'est plus le symbole du rejet critique de la société ; il s'agit d'une habitude sociale qui, propre à des milieux sociaux et à des groupes d'âge, correspond, lorsqu'elle devient excessive, moins à une action contre la société « bourgeoise » qu'à une sorte de fuite. Il en est de même des diverses thérapies ou philosophies (mystiques, etc.) : la recherche d'une signification (à la vie, etc.) et la quête d'une identité perdent leur dimension collective et, à la suite de la commercialisation dont ces démarches sont l'objet, se transforment en activités de loisirs.

Quel est le modèle de société que semble porter en germe Californie ? De façon caricaturale, ce modèle peut se définir par l'équation suivante : *automatisation + temps libre*. En d'autres termes, il s'agit de la société post-industrielle qu'ont prophétisée Daniel Bell aux États-Unis et Alain Touraine en Europe : développement de la haute technologie et marginalisation progressive de l'« ancienne » classe ouvrière, multiplication des techniciens et des ingénieurs et primat de la connaissance scientifique dans l'organisation

sociale, etc. Pour certains, cette nouvelle société se caractérise par l'augmentation de la productivité et la disparition du travail aliénant ; pour d'autres, celle-ci correspond à une « société de loisirs », du temps libre permettant à chaque individu d'atteindre l'épanouissement personnel. D'un côté, la maximisation du profit, de l'autre la maximisation du plaisir.

### **Travail et interaction. Les nouvelles solidarités**

Dans l'analyse (marxiste) des sociétés, l'accent est habituellement mis sur la réalité du travail et de façon plus spécifique, sur le phénomène de l'*exploitation économique*. Mais, à la suite de divers changements sociaux et du développement de nouvelles « sensibilités », s'est effectué un glissement de problématique conduisant à accorder plus d'importance à l'étude des mécanismes d'interaction et de communication et à la critique des diverses formes d'*aliénation sociale et culturelle*. Cette modification de perspective est bien représentée par l'œuvre du philosophe allemand J. Habermas, qui connaît dans les milieux intellectuels américains une grande popularité : toute sa réflexion se fonde sur la distinction entre deux dimensions ou axes d'analyse, celui du travail et celui de l'interaction (et de l'activité communicationnelle)<sup>7</sup>. Dans une certaine mesure, cette distinction correspond à celle de deux dialectiques, celle de l'objet-sujet et celle du sujet-sujet, et permet de dégager deux principes fondamentaux de la vie sociale : celui de l'*intérêt objectif*

---

7. HABERMAS, J., *La technique et la science comme idéologie*, Paris, Gallimard, 1973.

(lié au travail) et celui de l'identité (lié aux relations avec les autres)<sup>8</sup>.

Tout le problème réside, au niveau de la réflexion théorique et de l'action politique, dans la difficile articulation de ces deux dimensions de la vie sociale. De façon plus pragmatique, les questions que pose cette articulation concernent la relation entre partis politiques et mouvements sociaux, entre planification (État) et décentralisation, entre vie publique et vie privée, etc. Et selon la conjoncture sociale, l'on tend à privilégier l'une ou l'autre dimension : tantôt s'en remettre à l'État, aux organisations politiques, tantôt reprendre en main son destin et se replier sur soi (ses petits amis, les associations locales, etc.). Nous serions actuellement au pôle « interaction » du balancier : critique de la centralisation et défense de l'initiative locale, valorisation de la spontanéité, etc. Nous y étions aussi pendant les années 1930 (crise) et nous avons concentré beaucoup d'énergies dans le développement du mouvement coopératif. Aux États-Unis, une préoccupation similaire avait alors conduit, en réaction au double mouvement de la socialisation du travail et de l'individualisation de la vie sociale, à la multiplication des associations volontaires : Chevaliers de Colomb, Club Lions, le mouvement du scoutisme, les diverses associations de bienfaisance, les Amis de ceci ou de cela (du Musée, etc.). Ces multiples associations quadrillent l'ensemble de la « société civile » et sont souvent la base de la solidarité entre les groupes d'individus : l'identité sociale est souvent plus fonction de l'appartenance à une telle association

---

8. Au sujet des dialectiques objet-sujet, sujet-sujet, voir Herbert GINTIS, « Communication and Politics: Marxism and the Problem of Liberal Democracy », *Socialist Review*, n<sup>os</sup> 50-51; March-June 1980, pp. 189-232.

qu'à la détention d'un poste dans une entreprise. Et dans des conjonctures particulières, ces associations peuvent se transformer en groupes de pression et exercer, soit par le lobbying, soit les campagnes publiques, une action politique.

Les divers mouvements sociaux qui se sont constitués au cours des dix dernières années et qui n'ont pas été intégrés dans des organisations politiques ne sont-ils pas en voie de se transformer en associations du même genre ? Les divers organismes et mouvements qui ont contribué à sensibiliser la population au sujet de la détérioration de la qualité de vie (environnement, alimentation, etc.) ne deviennent-ils pas des regroupements d'individus — des cercles — qui, préoccupés par un même problème, échangent informations et services et qui à l'occasion entreprennent des actions publiques ? Souvent, la modification d'un mode de vie personnel et la constitution d'un système de relations priment sur des transformations plus globales. Un peu à la manière des cercles littéraires qui dotaient leurs membres d'une belle « culture » sans se soucier de l'installation de bibliothèques publiques... Aussi heureuses que soient ces diverses initiatives (coopératives d'aliments naturels, groupes culturels parallèles, etc.), celles-ci risquent de s'insérer dans la « logique de la distinction », c'est-à-dire de fournir à leurs membres des signes qui les différencient socialement d'autres couches de la population (dans l'habitat, l'alimentation, l'habillement, etc.) et leur confèrent le sentiment de « ne pas être comme les autres ».

Sans dénigrer ces divers regroupements ou mouvements, il convient toutefois d'en souligner les limites : leur action n'est en fait socialement significative qu'en autant qu'elle contribue à modifier les

relations de pouvoir (domination politique) et les relations de travail (et les formes d'exploitation économique), qu'en autant qu'ils permettent de constituer, par une lutte pour la démocratie et le socialisme, de nouvelles solidarités. La tentation est évidemment grande de récuser à la fois la voie proprement publique (État) et celle de l'épanouissement personnel (individu) et de s'orienter vers une « troisième voie », celle de « l'associationisme » et du corporatisme. Le défi est en fait de parvenir à relier ces deux formes d'action à l'organisation de nouvelles solidarités, en particulier en milieux de travail. À cet égard, la Californie n'offre guère, à l'exception de quelques regroupements dans des quartiers de San Francisco, un modèle très prometteur. Peut-être faut-il aller voir du côté de l'Europe (France, etc.) et... en revenir !

Andrée Fortin

---

## L'autogestion quotidienne

« Elle fait apparaître la nature paradoxale de l'art, l'impossible comme possible. »

T. ADORNO,  
*Théorie esthétique.*

Trop souvent, on fait de l'autogestion un slogan, on en parle de façon très lyrique et très théorique — et cela m'arrive aussi — alors que s'il y a quelque chose qui engage et qui transforme jusqu'aux détails de la vie quotidienne, c'est bien l'autogestion. L'autogestion c'est un mode de vie. On ne peut pas parler d'autogestion du travail et vivre des relations de couple, des relations familiales autoritaires. On l'a dit souvent : « l'autogestion, c'est plus que l'autogestion ». C'est le bon vieux lien théorie-pratique dont les marxistes nous ont tant rabattu les oreilles qui a été repris par les autogestionnaires ; ces derniers l'ont souvent assez pris au sérieux pour ne plus prendre au sérieux, justement, les marxistes, encore pognés dans le sexisme, l'autoritarisme et l'ouvriérisme le plus étroit et le plus pénible.

Cet engagement des autogestionnaires pour la création d'un nouveau mode de vie, on l'a bien senti lors du colloque « *Faire l'autogestion* » de l'automne

dernier. S'il y a eu des tensions entre « théoriciens » et « praticiens », ce n'est pas que les « praticiens » nient l'importance ou la nécessité d'une réflexion théorique sur l'autogestion. C'est seulement qu'en toute logique, si on vise par l'autogestion à se réapproprier le pouvoir sur son travail, sur sa région, sur sa vie en général, on n'a pas envie de se faire organiser par des « experts » qui nous diraient quoi faire et quoi penser : l'autogestion, c'est aussi une réappropriation des savoirs et une remise en question du rôle de l'expert. Vivre l'autogestion, c'est loin d'être facile, il ne faut pas se le cacher, et tous ceux qui tentent de le faire sont forcés de réfléchir sur leur vécu, de s'en faire les théoriciens. L'autogestion, quand on se met à y croire, force à transformer la vie quotidienne. Aussi il semble insupportable à ceux qui vivent cette transformation d'entendre parler de tout cela par des gens qui n'ont pas vécu la même transformation personnelle. Parler d'autogestion quand on habite une tour du centre-ville, quand on a lu tous les livres mais qu'il n'est plus resté de temps pour rencontrer les gens et inventer avec eux de nouvelles relations de travail, d'amour ou d'amitié, c'est pas mal difficile, pour ne pas dire impossible. Cette équation entre la théorie et le vécu, on l'a sentie aussi dans le « Groupe de Travail sur l'autogestion » formé à la suite du colloque. Ce groupe composé au départ de 4 personnes, ou plutôt de représentants de 4 collectifs, s'est élargi au fil des rencontres jusqu'à 25 personnes en mai ; les nouveaux arrivants se joignaient au groupe dont ils avaient entendu parler entre les branches ou entre les feuilles de la revue, en parlant d'eux, de leur groupe, de leur vécu autogestionnaire : c'était la formalité d'admission : un topo de 10-15 minutes sur soi-même. À l'assemblée générale de la Balance de mars dernier (coopérative de distribution d'aliments naturels dont sont membres près d'une centaine de groupes d'achat

et de coopératives de détail, comme tout le monde le sait) chaque délégué s'est présenté non seulement en disant son nom, le nom du groupe ou de la coop qu'il représentait, mais la plupart ont ajouté quelques mots sur eux : leur occupation, leur démarche personnelle ; plusieurs ont parlé de leurs enfants, de l'importance des enfants dans leur vie.

Parce que, il faut bien le dire, réinventer la vie quotidienne, recréer un environnement familial, des relations de voisinage, une vie de couple, où on essaie de se débarrasser des vieux stéréotypes, tout ça demande au moins autant d'énergie que de partir une entreprise autogérée, et il n'est pas sûr qu'il soit plus facile de se démêler dans ses relations interpersonnelles que dans le dédale administratif, légal et technique...

En effet, alors que créer des entreprises autogérées et/ou des coops s'inscrit plus ou moins dans la ligne « progressiste », dans la logique du projet social véhiculé à la fois par les marxistes, les syndicats, les chrétiens de gauche, etc., travailler au niveau des relations personnelles, cela va à l'encontre de toute l'éducation que nous avons reçue, où les rôles sexuels, parentaux, sociaux, politiques, etc. étaient clairs et bien définis ; et c'est bien plus difficile souvent et beaucoup moins valorisé que de mettre sur pied un collectif, obtenir une charte... ou une subvention. Je le vois bien dans la face des gens quand je leur dis qu'après une période où j'étais très impliquée dans le mouvement étudiant, et avant la période actuelle où je m'éparpille dans le mouvement autogestionnaire et dans la « presse parallèle » j'ai passé quelques années repliée sur moi-même (?) ou plutôt à mettre de l'énergie sur mon environnement quotidien, à cultiver un réseau d'amitiés, à réinventer

une famille élargie dans laquelle on se sent bien, que ce soit pour jaser de politique ou garder les enfants ou les chats les uns des autres, où on s'épaule dans les moments difficiles et où on fait des projets un peu fous, mais qui vont peut-être bien finir par se réaliser, de maison écologique... Si on veut mener une « lutte », une démarche autogestionnaire dans le monde du travail ou dans le monde de la politique, ce n'est peut-être pas une condition nécessaire, mais ça aide certainement beaucoup de vivre dans un environnement humain à sa mesure, de vivre l'autogestion des tâches à la maison, des relations interpersonnelles non autoritaires, non sexistes.

Dans ce domaine, il n'existe pas de modèle, chacun doit construire sa vie et sa maison à son image. Je ne prêcherais jamais quelque solution que ce soit, mais j'avoue que ça m'amuse parfois de voir la tête du voisin du premier quand il voit les gens entrer par la porte du 2<sup>e</sup> pour ressortir par celle du 3<sup>e</sup> (il y a un escalier intérieur qui permet le trafic sans sortir...) ou la tête du proprio quand il voit les noms sur les bails des deux étages, qui restent toujours à peu près les mêmes, sauf qu'ils changent d'étage. Il y a aussi une voiture grise qui est la bête noire du voisinage : à qui est-elle au juste, à ceux du 2<sup>e</sup> ou à ceux du 3<sup>e</sup>? Ça devient soit très drôle, soit très épuisant, au choix, de toujours tout expliquer. Non ce n'est pas une commune ; oui mon ancien amoureux est devenu un grand ami de mon nouvel amoureux ; ma voisine d'en bas, c'est la fille qui me gardait quand j'étais jeune et maintenant, c'est moi qui garde sa fille. Il faut toujours se justifier, rationaliser, alors que tout est très simple en réalité, que c'est arrivé comme cela sans qu'on l'ait voulu ou théorisé à l'avance. Même si nous ne prêchons aucun modèle, même si on n'arrête pas de répéter que ce que nous vivons en ce moment

ne convient qu'à nous et en ce moment, plus tard on verra, les gens se sentent menacés. Si nous vivions en commune, que tout le monde couchait avec tout le monde, ça les questionnerait moins, ils sauraient où nous caser. Mais comme ça n'est pas le cas, comme nous ne nous référons à aucun modèle et que nous inventons le nôtre à notre mesure et à mesure, ça dérange, ça soulève des interrogations. Qu'on ne vienne pas me dire que d'inventer de nouveaux rapports quotidiens cela va de soi, qu'il est facile de vivre de nouveaux rapports interpersonnels. Combien se sont brûlés à prêcher l'amour libre en réaction à la vie qu'avaient menée leurs parents, pour revenir finalement, brisés, à une petite vie de couple bien traditionnelle. Les solutions toutes faites sont souvent des pièges, d'un côté ou de l'autre; tant que le pendule oscille d'un extrême à l'autre sans trouver son équilibre, on n'est pas plus avancés, on n'avance que pour reculer.

Et pourquoi est-ce que je ressens le besoin de parler de moi ainsi? Peut-être pour briser l'image de théoricienne que certains ont pu avoir à la lecture de mon article «Une nouvelle façon de concevoir le monde» (dans *Possibles*, vol. 4, n° 3/4), mais aussi pour illustrer que ce que je disais plus haut sur le lien entre la théorie et la pratique autogestionnaire n'est pas que théorique justement: à *Possibles*, nous ne nous voulons pas (pas trop en tout cas) des théoriciens de l'autogestion, mais des gens qui essaient de la vivre et d'y réfléchir: tout le vécu des gens qui font cette revue (avec les hauts et les bas inévitables que comporte cette entreprise) ne peut faire autrement que de transparaître dans la revue. À lire la revue, on peut deviner qu'elle est faite d'une aile plus littéraire et culturelle et d'une autre plus sociologique et politique; et comme chacun met la main à la pâte, les

numéros ont parfois l'air de se suivre et de ne pas se ressembler ; quand on scrute les tables des matières on trouve souvent parmi les collaborateurs les amis, ou les anciens élèves, des uns et des autres. Ce n'est pas un hasard non plus, si dans le numéro sur « Les nouvelles stratégies culturelles » (vol. 5, n° 3/4) deux articles portaient sur les revues québécoises et un autre sur l'édition, si nous avons eu et continuerons à avoir des numéros, des articles sur les régions : à *Possibles*, nous sommes tous branchés sur des régions, déracinés en ville et qui rêvent tous plus ou moins de la quitter enfin ; l'exception qui confirme la règle, c'est Roger Lenoir, un gars de St-Henri, qui passe beaucoup de temps à St-Jérôme avec ses chums de Tricofil, il faut dire. Dans une revue autogestionnaire comme la nôtre (et aussi dans d'autres comme *Focus*, *Intervention*, *Dérives*, *le Temps Fou...*) il se produit un curieux aller-retour entre la théorie et la pratique, entre la revue et notre vécu : notre vécu transparait toujours, d'une façon ou d'une autre, dans la revue, et la revue interfère dans notre vie, grugeant beaucoup de temps et d'énergie. Notre vie est dans la revue et la revue est dans notre vie. Si c'était une revue traditionnelle avec un boss et une organisation hiérarchique, ça ne pourrait pas être comme ça ; mais appartenir au collectif qui se veut autogéré, d'une revue qui parle d'autogestion ça change la vie quotidienne de plusieurs façons... et si vous voyez des coquilles dans la revue ne vous surprenez pas trop, on fait tout ce qu'on peut, mais parfois il faut corriger les épreuves à la dernière minute, après une longue journée de travail, où à la maison, quand on n'a pas trouvé de gardienne et que les enfants sont spécialement tannants. (Histoires vraies.)

Tout ce qui précède n'était que pour illustrer l'interaction entre l'autogestion comme mot d'ordre

et la vie quotidienne, que, comme dirait Marcel Rioux, «l'autogestion, c'est plus que l'autogestion». C'est aussi ce que les «têtes de pioche» ont essayé d'enfoncer dans nos têtes de bois quand elles proclamaient bien fort que «La vie privée est politique». Car changer la vie, la société cela ne peut pas se faire par étages ou par compartiments. Il faut changer le travail, la façon de consommer logement ou nourriture, notre façon d'habiter la maison, la ville, le territoire, il faut apprendre à se parler à deux si on veut pouvoir se parler à 6 millions.

C'est pourquoi aussi une revue comme la nôtre (et comme les autres déjà mentionnées) au risque de paraître éclatée, publie des numéros si différents, qui contiennent chacun des analyses et des poèmes, des dessins et des nouvelles de l'autogestion au Québec. Si on veut faire éclater les catégories politiques, économiques, sociales et culturelles pour faire le pont entre l'autogestion du travail, du pays et celle de la vie quotidienne, il faut aussi dépasser les coupures art/politique, art/société. Pour changer la société, il faut aussi changer l'imaginaire, l'idée que se fait la société d'elle-même et de ce qu'elle voudrait être. Il faut briser la dichotomie changement social/changement culturel et artistique. La société ne changera pas si l'art et/ou la vie quotidienne ne changent pas et vice versa. Mais pas plus que la recette n'est simple pour les changements sociaux, elle n'est ni simple, ni unique en art. Comment décider de publier tel ou tel dessin, poème ou nouvelle? Certains aiment et d'autres pas; parfois cela nous semble en résonance avec le thème du numéro, parfois on connaît et on aime bien l'auteur. Lè croiriez-vous, nous avons rarement eu des discussions sur la politique ou l'autogestion à *Possibles*. Tout n'est pas toujours clair, il y a beaucoup de non-dit, mais il y a aussi un certain

consensus. Les discussions les plus chaudes et les plus intéressantes, les fois où un texte n'a pas passé ou a failli ne pas passer, c'était toujours un texte littéraire; nous n'avons jamais discuté d'autogestion comme d'esthétique. — Il y a des choses qu'il faut bien dire après cinq ans de la vie d'une revue.

Et puis, une chose que nous n'avons pas assez dite à *Possibles*, c'est qu'à cause de cette interférence de l'autogestion sur la vie quotidienne, l'autogestion, c'est loin d'être facile. Bien sûr, nous prônons toujours l'autogestion dans ces pages, nous en faisons l'apologie et en décrivons la nécessité, mais nous passons bien vite sur ses difficultés et ses contraintes. Il va pourtant bien falloir se mettre à parler de tout cela et prendre le taureau de l'autogestion par les cornes de la pratique (?!) sinon nous n'intéresserons bientôt plus personne; maintenant que nous avons expliqué et réfléchi au pourquoi de l'autogestion, il reste à se pencher sur le comment, sur le où. En effet, tous les autogestionnaires que j'ai rencontrés, que ce soit à travers la revue, au colloque sur l'autogestion, dans le groupe de travail, dans le Rézo, etc., sont unanimes: l'autogestion, c'est difficile à vivre quotidiennement; les relations interpersonnelles plus les relations avec le monde du travail en général, sans parler de celles avec l'État, c'est lourd à porter, c'est plein de germes de contradictions. D'ailleurs sous le même titre j'ai failli vous servir un compte rendu de l'entretien que j'ai eu récemment avec une waitresse du Café-Campus, café-bar autogéré (son chum est un ami de mon chum, c'est comme ça que nous nous sommes rencontrés et qu'on en est venues à parler «à cœur ouvert», spontanément et sans chercher à projeter de belle image autogestionnaire... Et voilà Richard, tu vois bien que je ne peux pas faire autrement que de parler un peu de toi dans

un article où je parle aussi de moi et de ma vie quotidienne ; quel effet ça te fait ?) Cette waitresse de ce café autogéré donc, était bien tannée des discours sur l'autogestion. Le vécu autogestionnaire ne lui semblait pas toujours rose, non plus que cette permanente de la Balance qui se plaignait des exigences du travail en collectif : ça demande tellement d'énergie personnelle que c'est presque une vocation ; le fonctionnement de groupe en particulier gruge tellement d'énergie que ça devient presque impossible d'avoir une vie amoureuse mouvementée ou de jeunes enfants qui demandent une grande disponibilité à leurs parents.

Comment se surprendre alors que les gens deviennent parfois très émotifs quand il s'agit d'autogestion (et d'indépendance, mais d'ailleurs, cela ne se rejoint-il pas ?). Moi, avant, je m'en défendais, et dans le fond j'avais un peu honte de ce côté trop « féminin » chez une intellectuelle qui a fait des études de mathématiques (et oui !) et qui donc, aurait dû discuter de façon beaucoup plus rationnelle. Mais maintenant, c'est fini ; j'en ai assez de me justifier de cette émotivité : si l'autogestion c'est un choix de vie, une option qui modifie jusqu'à notre quotidien, comment en parler en toute rationalité, en dehors de toute émotion ? Il y en a peut-être qui sont capables, je ne sais pas, mais si le privé est politique, le politique est aussi le privé une fois qu'on a passé le pont entre autogestion politique et autogestion quotidienne. Et puis l'émotion, c'est aussi la passion. Si l'autogestion n'est pas seulement une théorie mais également un mode de vie, un engagement, comment en parler sereinement, neutrement ? C'est un engagement car puisque c'est difficile et dérangement, mais qu'on continue d'y croire et d'y travailler (avec les hauts et les bas inévitables déjà mentionnés que cela implique),

c'est qu'il s'agit d'un idéal, sans ça on lâcherait tout de suite. Voilà, les gros mots sont lâchés : idéal, engagement. L'autogestion n'est pas seulement la solution logique qui s'impose à la suite de l'analyse scientifique des problèmes sociaux. Le marxisme, d'ailleurs, ça n'était pas cela non plus ; on n'a qu'à lire le Capital, et surtout les passages où Marx cite des extraits de diverses commissions d'enquêtes britanniques sur les conditions de vie des ouvriers de cette époque, pour s'en convaincre. Le marxisme était aussi une révolte face à une situation sociale aberrante. Le changement est peut-être logique, mais s'il est seulement logiquement nécessaire, il ne sera pas ; ça prend des hommes et des femmes (surtout des femmes peut-être pour montrer aux hommes une autre façon de fonctionner...) qui « se battent » pour le changement, qui y croient et qui aient le goût d'inventer tous ensemble une nouvelle société.

À tout vouloir rationaliser, on a oublié la passion, la joie de vivre. Comment se surprendre que des jeunes ayant grandi dans des polyvalentes sans fenêtres regroupant quelques milliers de leurs semblables soient blasés et ne sachent plus à quel saint se vouer. Ça prend un sens à la vie, si on ne le trouve pas dans sa vie quotidienne, il faudra bien aller le chercher ailleurs ; on assiste actuellement chez les jeunes à une remontée des vocations (oui, oui !), des vocations catholiques, et à la multiplication des sectes religieuses (la montée des groupuscules de gauche tenait aussi probablement du même phénomène en ce sens que beaucoup ont adhéré au marxisme de façon très peu critique, y trouvant une vérité, un idéal à suivre, absent du reste de la société...).

Si on veut que la société change, il faut être contagieux et avoir la révolution joyeuse, il faut avoir

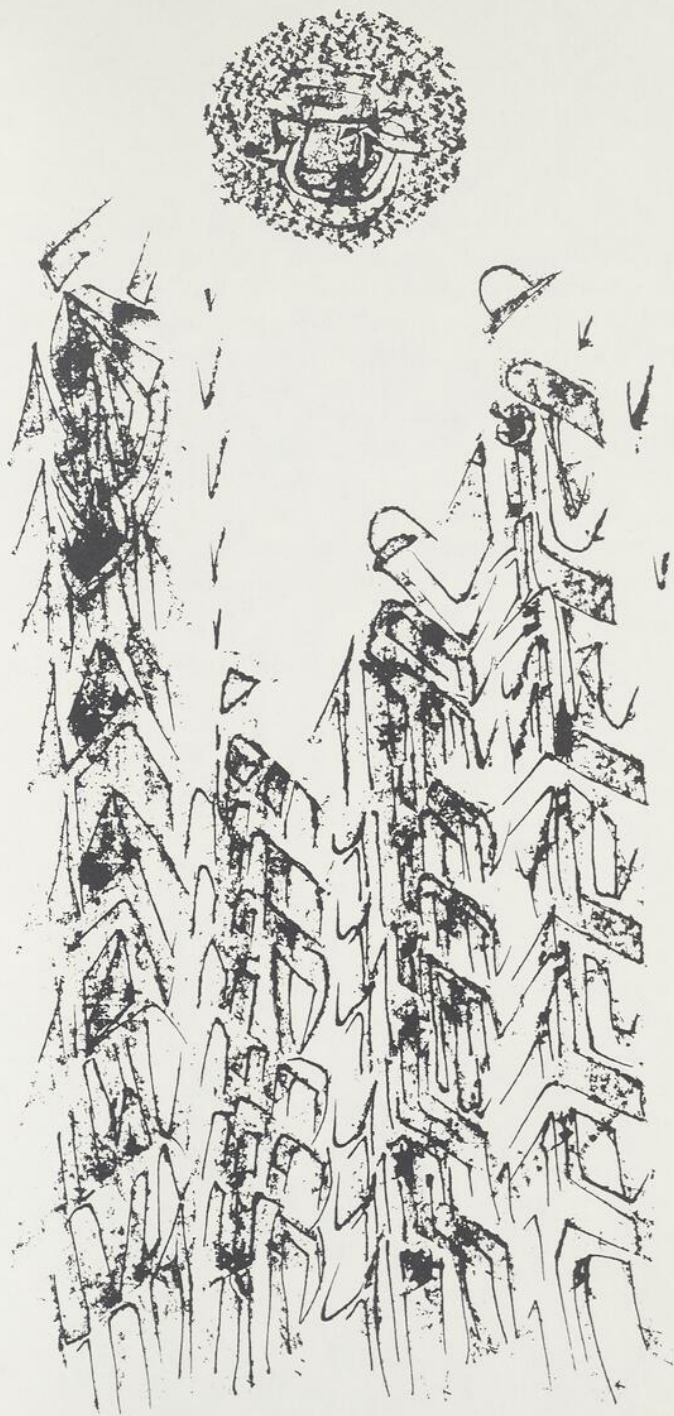
un idéal à partager ; pas nécessairement un kit tout prêt de solutions bonnes à appliquer « n'importe-you n'importe quand », mais plutôt le goût d'inventer quelque chose en gang, à notre mesure.

Les deux principaux défis du mouvement autogestionnaire et alternatif pour les prochaines années sont probablement là : trouver l'équilibre entre le privé et le public, entre l'autogestion politique et l'autogestion quotidienne d'une part, et transmettre aux jeunes cet idéal à contre-courant de tout ce qu'ils entendent à l'école et à la télévision. Nous, nous avons eu la « chance » d'avoir à nous révolter contre une éducation répressive, contre les sœurs et les curés (ils n'étaient pas tous si fous d'ailleurs...), nous avons dû nous battre pour acquérir une plus grande liberté sexuelle, etc. Les jeunes d'aujourd'hui n'ont même plus à se battre pour cela. Pour quoi se battront-ils ? Avec le recul, on réalise qu'une fois tout cela acquis, on n'est pas nécessairement plus avancés sur la voie du changement social : la révolution sexuelle par exemple n'était pas la révolution tout-court, au contraire, elle a renforcé la société industrielle en augmentant la consommation de pilules, de stérilets, de capotes, mais aussi de sex shops, de revues pornos, etc. ; la révolution sexuelle a aussi contribué à renforcer l'individualisme en multipliant le nombre de gens vivant seuls, de familles nucléaires ou monoparentales — ce qui augmente aussi en passant la consommation d'appareils électroménagers...

Il reste du travail à faire. Il faut le faire en gang et essayer de lui donner une certaine continuité. Il faut absolument embarquer les jeunes, leur donner le goût d'un certain changement. En effet, chose certaine, si on n'accroche pas les gens quand ils sont

jeunes, c'est foutu. Si on n'a pas un idéal de changement à 15-16-18 ans, il serait surprenant que cet idéal apparaisse soudainement à 30 ans. Ce qui fait que les autogestionnaires, en plus de se préoccuper de leur travail, de leur quartier et/ou de leur région, de leur vie quotidienne, doivent aussi se mêler de l'éducation des enfants; pourquoi pas d'élections scolaires, d'écoles parallèles? Non, l'autogestion c'est pas facile, «c'est pas de la tarte». C'est une alternative globale, dans le cadre de laquelle ça n'a plus de sens de parler encore de théorie et de pratique comme si c'étaient deux moments distincts du vécu autogestionnaire.

À la prochaine et excusez-la.



à l'entrée de la forêt

R Siguère 81

1880



Faint, illegible text, possibly a letter or document header.



Faint text at the bottom of the page, possibly a signature or date.

Marie Uguay

---

## Poèmes

\* \* \*

les jours suivaient les contrastes dessinés sur le mur  
dès la matinée l'espoir des longs arbres se délassant  
dans la fraîche distance du bleu et de l'ocre  
le monde nous était fermé  
et nous étions séparés dans le même sommeil

midi froissait la fenêtre et les toits  
il tombait de simples fardeaux de mémoires et  
chacun avait les coudes posés sur la table [d'appels  
le monde nous était fermé

jusqu'au soir  
quand la pâleur engendre l'ample lointain des surfaces  
et sa dure densité de méconnaissance mutuelle  
le monde nous était fermé

il faisait nuit pour deux

\* \* \*

\* \* \*

le cri d'une mouette crée la profondeur de l'air  
divise les rues en espaces incertains  
le vent est gris et sans effusion  
et nous sommes assis à la table  
où l'on a déposé des tasses de café des fruits  
nous ne parlons plus  
attirés par la fraîcheur de l'herbe et des nuages  
et tout ce qui passe  
projette ses ombres sur nos regards  
la pièce sent le bois coupé et l'eau  
dehors nous savons que tout se prépare  
lentement à paraître

\* \* \*

\* \* \*

il fallait bien parfois  
que le soleil monte un peu de rougeur aux vitres  
pour que nous nous sentions moins seuls  
il y venait alors quelque souvenir factice de la beauté  
[des choses  
et puis tout s'installait dans la blancheur crue du réel  
qui nous astreignait à baisser les paupières  
pourtant nous étions aux aguets sous notre éblouis-  
[sement  
espérant une nuit humble et légère et sans limite  
où nous nous enfoncerions dans le rêve éveillé de  
[nos corps

\* \* \*

\* \* \*

la chaleur fera cercle autour de nous  
installés au fond d'une chambre  
sous le treillis d'un feuillage pauvre  
ou d'une encoignure frais peinte  
il y aura ton visage découpé sur le bleu vacant de  
[l'aube  
avec les objets quotidiens dans leur signification de  
[tendresse

le miel que l'on tire de son bol ocre  
le lait qui s'épanouit dans le noir du café  
le rideau qui se soulève et n'achève pas sa retombée  
toute lente contraction aura abandonné tes pensées  
[et tes muscles  
je serai couchée au milieu de la lisse métamorphose  
glissée sous la palme froide d'un ciel de pierre  
vide pour percevoir la traversée de tes paroles  
et le monde serait un gong initial  
dont on percevrait encore les longs anneaux de  
[vibration  
dans nos murs de sable

\* \* \*

\* \* \*

maintenant nous sommes assis à la grande terrasse  
où paraît le soir et les voix parlent un langage  
[inconnu  
de plus en plus s'efface la limite entre le ciel et la terre  
et surgissent du miroir de vigoureuses étoiles  
calmes et filantes

plus loin un long mur blanc  
et sa corolle de fenêtres noires

ton visage a la douceur de qui pense à autre chose  
ton front se pose sur mon front  
des portes claquent des pas surgissent dans l'écho  
un sable léger court sur l'asphalte  
comme une légère fontaine suffocante

en cette heure tardive et gisante  
les banlieues sont des braises d'orange

tu ne finis pas tes phrases  
comme s'il fallait comprendre de l'œil  
la solitude du verbe  
tu es assis au bord du lit  
et parfois un grand éclair de chaleur  
découvre les toits et ton corps

\* \* \*

*Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour ce prochain numéro  
de Possibles. J'espère que ces poèmes vous plairont.*

Marie UGUAY



*hors la cage l'oiseau flambe*

*R. Guignère 8*



Very faint, illegible text or a signature at the bottom of the page, possibly written in pencil.

Jacques Lanctôt

---

## Pris/prise/prison

« Tout vous donne la nausée quand on pense  
que sur cette terre chient ces gens-là. »

Pier PAOLO PASOLINI

Je lis *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France*, de Pierre Goldman, comme chercheur de traces vives, de marquantes expériences. J'ai aussi rêvé de combattre en une guérilla latino-américaine, de me donner totalement en un affrontement authentique, et l'idée d'une mort violente n'amoindrissait pas mon désir d'être au côté de camarades vulnérables comme moi. L'aventure est un mot vert et j'aime son inédit rapport à la vie.

F. ne veut plus entendre parler de *ligue du vieux poêle*. On est là à piaffer dans nos mémoires, à se balancer d'une époque à l'autre. Une grande lassitude pour l'histoire et un goût acide pour le moderne, le culturel où j'installe mon écriture, mes intérêts, mes émotions.

Le temps se vide de toute improvisation. Je veux sortir d'ici vivant, quelques rages en sus. Un détenu semble perdu, fait les cent pas, un autre répare sa radio. La prison familière se vit en rangs épars. J'imagine la rue, le dehors, les dessous de Carole

comme une peau neuve. « Son sexe de femme m'interpelle. » Des vagues chagrines m'assaillent.

L'hystérie c'est de penser aux portes ouvertes, le privé me hante. Certains soirs de radio, un peu de frissons, une chanson, font trembler les dépouilles. Chargex, la Dounne, le Pic, Spiderman jouent aux cartes. Quelques pinottes ajoutées au café, ça déambule dans l'idéal, des histoires grosses comme le bras. Et nos protestations, sur les tablettes. La machine à aliéner se porte bien.

Des visites deux fois par semaine. Je renoue avec les mots qui changent. Des tendresses qui ruissellent, mon impatience mal cachée. Un livre, des fruits frais, des caresses mimées, du courage pour l'aller-retour. Un rien m'enivre. Tout est si rare, si loin. Je ne veux pas m'endurcir. Je rêve beaucoup, j'écoute la radio, je lis les journaux.

La sirène du vieux pen : personne ne manque au compte ! Des anti-héros s'approchent, se sentent, s'éloignent. Aucune vie sexuelle n'est possible. Un peintre de prison comme d'un peintre du dimanche. La morsure, l'engourdissement, le dégoût du soleil. Je plonge dans mes livres, me bouche les oreilles. Je hais les échéanciers, les épées de Damoclès, les petits crosseurs.

Je veux rester au plus près d'elle, j'écris des lettres d'amour à la journée longue, maladivement. Au lit, je me fais de petites rétrospectives qui travestissent la misère des lieux. Qu'est-ce que c'est être pur ? Un jour ou l'autre, il faudra bien qu'on me relâche. Je suis incapable de mettre à profit ces pénibles instants où le désir se fait phantasme. Je devine les reproches, les conseils.

Le cercle a le don de me mettre à l'écart, de me situer dans un impossible rapport physique au monde. Je me fais piquer mon moral. La fiction a la forme d'un mirador, c'est tout dire. La patrouille veille aux façades, passe au peigne fin la ligne d'horizon. La mer sur une carte postale envoyée par ma sœur. Un cœur sur une lettre dessiné avec un feutre rose. Des petits riens qui disent, signifient l'extérieur.

Je cherche des dénominateurs communs. Chacun sa petite histoire banale, flagrante de misère, qui finit toujours mal. Je dors dans une agitation à défaut de dormir dans ses bras. Je me réveille la nuit, surpris de me retrouver sous cette petite lumière bleue, obscène quel que soit l'angle. Au réveil, j'ai des preuves de mes inquiétudes. Le travail de l'insomnie.

Ici, je ne peux rien faire à deux, je m'alimente de moi-même. La machine devient féodale. Pensées vs murs de pierre. Des murs où s'inscrivent des initiales, des dates, des histoires blessées. «Détenu/résidant numéro 6079, pourquoi ce sourire, cet espoir derrière le regard, cet air un peu supérieur ?» Certains ont des rapports œdipiens avec leurs geôliers. Tous ces manques qui me traversent.

J'organise le monde dans ma tête. Quand c'est samedi, dimanche, c'est d'abord cérébral, à grand risque d'involution. Qu'est-ce que c'est réussir dans la vie ? Me dégoûtent la veulerie, la petitesse de dirigeants. Je demeure un intellectuel dépourvu de diplômes, qui pense, qui tourne pour lui-même comme une sereine, une normale activité, comme le plombier s'affaire au-dessus d'un tour. Mais en fait je suis dans l'étrangeté totale et je me rappelle telle discussion autour d'une bière, telle parole d'amour

prononcée en d'autres circonstances, telle décision prise dans le désert de l'exil de rejeter à jamais le dogmatisme.

Je côtoie des criminels de toutes sortes, des hold-uppeurs, des homicides dont certains reliés à la mafia et d'autres pour motifs passionnels, des trafiquants de drogue, des fraudeurs professionnels toujours souriants, des jeunes et des vieux, des repentants, des endurcis, et leur simple présence souvent me fascine. Ces gens qui ont vécu la mort de près, qui ont vécu dans le défi des lois. Mais en même temps ils ne m'inspirent aucune complicité, un fossé nous sépare ici comme de l'autre côté des murs. Toutefois, la fréquentation de prisonniers ayant purgé huit, dix années de prison et même davantage a quelque chose d'émouvant et de fragile. Je me sens bouleversé, je baisse les yeux.

Quand je regarde au loin, je vois des villes de sable aux airs d'absolu. Une manière de regarder par endedans avec mes yeux voilés de larmes. Je prends goût à la liberté à travers le désir d'une femme. Je ne veux pas oublier son corps dans le chemin de ronde de l'univers pénitentiaire. Je me touche aussi loin que l'amère solitude au coin de ma gorge, quand la nuit épaisse et insensible s'abat comme une porte qui claque dans nos cellules glaciales, tandis que dans les contrôles vitrés on rit, rassasiés de justice. Je m'habitue au silence (quelque chose de monstrueux et totalitaire), le temps n'est plus qu'un lent décompte, je guette le courrier. Le temps mort me prive de vraie dimension : l'abominable phantasme de vieillir sans que personne ne me voie, l'insupportable inutilité. Pâtir de l'injustifiable. J'ai la mort facile dans mon uniforme.



usson ardent

R. J. Guere 91

1870

Dear Mother  
I received your letter of the 10th and was  
glad to hear from you. I am well and  
hope these few lines will find you the same.  
I have not much news to write at present.  
The weather here is very warm now.  
I have been thinking of writing you for  
some time but have been so busy that I  
could not find time. I hope to write  
you more often in the future.

I have not much news to write at present.  
The weather here is very warm now.  
I have been thinking of writing you for  
some time but have been so busy that I  
could not find time. I hope to write  
you more often in the future.

I have not much news to write at present.  
The weather here is very warm now.  
I have been thinking of writing you for  
some time but have been so busy that I  
could not find time. I hope to write  
you more often in the future.

André FORTIN

---

Le groupe de travail  
sur l'autogestion

## *Sur les chemins de l'autogestion*

Sur les chemins  
de l'antiquité

Andrée Fortin

---

## Le groupe de travail sur l'autogestion

Le groupe de travail sur l'autogestion existe depuis un an déjà. Créé à l'issue du colloque sur l'autogestion de l'automne '80 son mandat était le suivant :

« Il est proposé qu'une personne déléguée des 4 organismes suivants : Théâtre Parminou, Entrepôt coopératif la Balance, la revue Synthèse et la revue Possibles, ainsi que les volontaires qui voudront se joindre à ce comité, soient chargés de mettre en branle le premier réseau visant à coordonner et soutenir les forces de l'autogestion. Plus précisément, le mandat de ce comité sera :

- 1) faire l'inventaire des groupes, coopératives, associations et collectifs de travail autogérés ;
- 2) faire l'envoi aux groupes autogérés d'une lettre consultative pour identifier et inventorier les intérêts et les sujets de discussion pour une rencontre ultérieure, ainsi que la forme que prendrait une telle rencontre ;
- 3) en fonction du feed-back de cette consultation, organiser une rencontre des praticiens de l'autogestion qui seraient *délégués* par les organismes concernés et/ou individus susceptibles d'apporter une contribution valable, d'après des critères à être déterminés par le comité ad hoc. La rencontre devrait se tenir la fin de semaine. »

Après un an, il s'impose de faire le point sur le groupe de travail, ses activités et la façon dont il a réalisé ce mandat qui lui avait été confié l'automne dernier lors de la plénière d'un colloque qui ne se voulait pas une assemblée générale des groupes autogestionnaires, mais une simple rencontre de personnes intéressées par l'autogestion.

Le groupe s'est réuni une dizaine de fois au cours de l'année. Aux quatre personnes du départ, se sont bientôt ajoutées plusieurs autres; une vingtaine en tout ont gravité autour du groupe, sans assister nécessairement à toutes les réunions, mais en gardant le contact, en s'inquiétant de la progression des travaux.

Il faut d'abord insister sur deux problèmes auxquels le groupe s'est très vite confronté. La première difficulté était celle de la définition de l'autogestion. On voulait regrouper des collectifs autogérés, mais comment les reconnaître à travers le foisonnement des structures juridiques et tous les beaux discours sur la participation dans l'entreprise et sur « l'autogestion » des horaires de travail... Après de longues discussions on en est arrivé à définir comme autogérée « toute organisation démocratique (quel que soit son statut juridique) dont les travailleuses et travailleurs (salarieuses ou bénévoles) participent aux orientations et prennent les décisions exécutives pour leur mieux-être et celui de leur collectivité. » Dans cette définition, il est important de remarquer qu'on ne parle pas de la propriété. Les permanents d'une coopérative, travaillant de concert avec le conseil d'administration pourraient donc être considérés comme un collectif autogéré.

La deuxième difficulté qu'a rencontré le groupe est celle des ressources techniques. Le groupe fonctionne

sur une base volontaire uniquement ; il n'a donc ni budget, ni local, ni permanent, ni adresse, ni numéro de téléphone. En un sens cela a été très intéressant, cela nous a permis de nous visiter les uns les autres et ainsi de mieux nous connaître. Des réunions se sont tenues au CRI, à la Balance, au Café Campus, à la coopérative Les Nuages, à composition Solidaire, etc. Mais ce flottement a sa contrepartie. Quelle adresse de retour mettre sur la correspondance, quel numéro de téléphone laisser pour des informations, qui paie les timbres, le papier, la photocopie, et surtout, qui se charge de superviser les opérations pour que tout s'accomplisse à temps alors que c'est une personne qui compose le texte, une autre qui le dactylographie, une troisième le photocopie, le timbrage et l'adressage incombant à d'autres encore, travaillant tous dans des endroits différents... C'est un défi que de réaliser toutes ces opérations et de les réaliser à temps !

Ceci dit, le groupe a quand même accompli pas mal de travail. Un questionnaire a été envoyé à 800 groupes. On a reçu un peu plus de 70 réponses ; leur analyse indique que les besoins principaux des groupes répondants sont la formation, l'information, et le financement. Il a été décidé d'inviter les 70 répondants à la réunion suivante du groupe, c'est ainsi que 25 personnes se sont retrouvées en mai et ont convenu de la tenue en novembre '81 d'une rencontre où on discuterait d'un éventuel regroupement des collectifs autogérés, dans le cadre de trois ateliers : financement, formation/information et autogestion en tant que projet social. Début septembre, près de 500 invitations étaient lancées ; cependant en octobre, l'intérêt manifesté pour la rencontre était plutôt faible : une dizaine d'inscriptions officielles, une dizaine de personnes ayant manifesté le désir de s'inscrire, plus les organisateurs, cela faisait bien peu.

Il est apparu très difficile d'autogérer la préparation d'un colloque, sans local, sans argent, sans la présence d'une personne qui passe deux ou trois jours par semaine à relancer les groupes, contacter les média communautaires et faire un peu de « publicité ». Chacun étant très pris par les activités de son propre groupe, personne n'avait le temps ou l'énergie pour se consacrer même à temps partiel à de la publicité et à des contacts. Aussi la rencontre est-elle contremandée.

Mais.

Mais après toutes les réunions de l'année dernière, à force de se rencontrer, les gens qui ont participé aux travaux du groupe en sont venus à se connaître un peu mieux et à avoir le goût de travailler ensemble. De plus, le groupe s'est élargi peu à peu au gré des contacts personnels et de l'invitation qui avait été lancée aux 70 répondants. Il en est rapidement arrivé à ne rechercher sa légitimité qu'en lui-même et en ses participants, le colloque dont il est né n'étant ni décisionnel ni représentatif de l'ensemble des groupes autogérés.

Aussi plutôt que de tenir trois ateliers pendant un colloque, on a décidé de former deux sous-groupes, qui se réuniront chacun à leur rythme, et qui travailleront à des dossiers spécifiques. Tous ceux qui ont répondu à l'invitation au colloque sont bien sûr invités à se joindre au noyau de départ, ainsi que tous ceux que cela intéresse en général. Le premier groupe travaillera sur le financement. Le projet sur la table est celui d'une SODEQ (Société de développement de l'Entreprise québécoise) visant essentiellement à soutenir la fondation et le fonctionnement d'entreprises autogérées. Assurément dans ce dossier le travail ne manquera pas mais déjà l'enthousiasme est

grand ; si vous désirez vous joindre à ce groupe vous pouvez communiquer avec Michel Dionne du CRI (445 St-François-Xavier, Mtl, H2Y 2T1, 284-3256) ou Serge Martel du Temps Fou (4073 St-Hubert, Mtl, H2L 4A7, 526-2516). L'autre groupe travaillera sur la formation/information et l'autogestion en tant que projet global de société. Ici aussi les idées et les projets sont nombreux. Pour en savoir plus, on peut communiquer avec moi-même à la revue ou avec Jocelyn Bonneville du Café Campus (735-1259).

Voilà où nous en sommes. Comme on dit dans ces cas-là : Ce n'est qu'un début, continuons le combat !

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

Jean-Jacques Simard

---

## À cœur vaillant, rien n'est possible ?

À CŒUR VAILLANT, RIEN N'EST POSSIBLE ?  
(Suite du feuilleton mettant en vedette E. Minville, J.-J. Simard, M. Fournier et A. Gestion).  
L'océan se transforme en limonade et Esdras devient technocrate. Marcel explique le retard du Québec et avoue être rongé par un cancer. Les intellectuels n'ont rien à dire et Sartre capote. La nostalgie prend des proportions épidémiques car rien n'est plus vrai sauf la chasse aux castors bricoleurs. Mais il y a de l'espoir dans l'orthographe.)

En introduction au numéro de *Possibles* sur l'auto-gestion, Gabriel Gagnon souhaite que la revue « serve de point de ralliement ». Ce vœu, comme on sait, a commencé à se réaliser. Pour faire quelques pas de plus en ce sens, il ne nuirait pas que, sans s'aller perdre dans l'arbitrage des lignes justes, *Possibles* s'engage plus souvent qu'autrement dans un arc quelconque de la rosace idéologique au lieu de galoper nerveusement dans toutes les directions à la fois, comme le jeune Lord de Stephen Leacock qui venait d'apprendre une affreuse nouvelle. Car un ralliement se fait autour d'un point, situé quelque part. À s'en fier à ce seul numéro, pourtant, le consensus minimal reste encore à parfaire et il va falloir crever quelques abcès.

J'en voudrais pour prétexte l'article où Marcel Fournier livre une critique des œuvres de Minville et de mon livre, *La longue marche des technocrates*<sup>1</sup>. Il y soulève plusieurs thèmes très importants pour qui-conque cherche à comprendre le changement socio-historique et à y participer. Il est possible que j'attribue ici à Fournier des pensées qui ne sont pas les siennes, et je m'en excuse par avance. Après tout, je ne ferai que suivre son exemple: puisque sa critique de mon ouvrage me met en bouche des énormités que je n'ai jamais dites tout en négligeant d'expliquer et de critiquer ce que j'ai effectivement écrit, il me pardonnera sans doute de l'imiter et d'utiliser son article pour clarifier deux ou trois choses que je pensais déjà avant même de l'avoir lu.

### Les socialismes, tels qu'en eux-mêmes

Fournier reconnaît la grande tradition du socialisme romantique dans les «projets coopératifs et autogestionnaires qu'élaborent Esdras Minville et Jean-Jacques Simard.»<sup>2</sup> J'imagine que le livre qu'il a lu sur le sujet considère «romantique» ce qu'Engels appelait

---

1. Dans un autre texte écrit avec Gilles HOULE pour *Sociologie et Sociétés*, Marcel m'associe plutôt, cette fois et si j'ai bien compris, à Jean-Marc Piotte, Rioux, et aux sociologues de l'U. de M. qui publient *Possibles*. Tenir comme ça Minville et Piotte vous étire singulièrement les bras. D'autant qu'à la hauteur du nombril, je me connecterai, avec mon concept de société «cybernétique», à Grand'maison et à Dumont.

2. En raison de l'autonomie relativement grande que Marcel concède aux intellectuels dans l'élaboration des projets sociaux, nous n'essaierons pas de distinguer ici ce qui s'est passé dans la tête de Minville d'une part, et dans la société québécoise d'autre part. De même, aucune différence ne sera postulée entre mon projet autogestionnaire et celui des comités de citoyens du type Opération-Dignité ou J.A.L. que j'ai étudiés.

« utopique » dans l'*Anti-Durhing*. Les modèles originaux en seraient donc St-Simon, Fourier ou Robert Owen.

Or, ce qui frappe lorsqu'on s'approche des « projets » de ces messieurs, c'est, pour parler charitablement, la profonde incrustation de leur pensée dans les tourments sauvages et les névroses de leur époque. Owen a passé sa vie à prêcher contre l'usage maléfique des charrues et pour les vertus champêtres de la bêche. St-Simon se croyait mandaté par son ancêtre Charlemagne pour refaire la philosophie, spéculait solennellement sur la possibilité que le castor déloge l'homme au sommet de la création, et enrobait ses disciples dans des habits indéboutonnables pour qu'ils pratiquent entre eux l'entraide et la solidarité qu'ils prêchaient aux masses. Fourier, en plus de vouloir instaurer sur la planète 2, 985 984 phanlanstères très précisément, situait sa société socialiste dans le contexte biophysique que voici : entre 40 millénaires d'ascension et 40 millénaires de chute, l'histoire de la Terre accommoderait huit mille ans d'apogée du bonheur ; à cette occasion, une douce rosée formerait une couronne au-dessus du pôle Nord, la mer se transubstantierait en limonade, et sous l'éclairage de six lunes naîtraient des anti-insectes et des anti-rats ; assurés d'une espérance de vie rigide de 144 ans, les hommes en réserveraient 120 à la poursuite effrénée de l'amour sexuel<sup>3</sup>.

---

3. On croira que je blague. Pas du tout : voir Frank MANUEL, *The Prophets of Paris*, Harvard Y. Press, 1962 ; et R.L. HEILBRONNER, *The Worldly Philosophers*, New York, Simon & Shuster, 1979. Que le socialisme ait trouvé ses prophètes chez des nobles à moitié fous, des industriels toqués ou des voyageurs de commerce ratés et exaltés n'a rien de honteux. On n'est pas visionnaire de neuf-à-cinq et l'espérance, même « scientifique », est toujours une espèce de folie ; le reste est affaire de degrés.

Le socialisme « scientifique », avec son totalitarisme rationaliste, est bien aussi irréalisable que son ancêtre, ainsi que tristement l'enseigne la suite de l'histoire réalisée. Mais comme le premier laissait en héritage la démocratie ouvrière et la socialisation de la propriété, le second nous a légué une grande idéologie révolutionnaire et une sociologie auxquelles la pensée de gauche se référera durant le siècle suivant. Ce qu'il faut bien entendre, c'est que l'existence même du marxisme *étouffe* à jamais le socialisme utopique de Fourier ou d'Owen. Finis la limonade et les phalanstères : ils deviennent, après Marx et l'institutionnalisation des mouvements ouvriers, irrémédiablement *datés* — on ne pourra plus croire des choses pareilles. J'insiste sur ce point : Fourier, St-Simon n'étaient pas seulement « romantiques » par les phalanstères et les autres communes de travail mais *aussi* par la rosée polaire ou les disciples en barboteuse ; de plus, *tout* ce romantisme avait quelque chose de névrotique, ce qui ne l'a pas empêché, en temps et lieu, d'exercer un rôle créateur dans l'histoire. Marx, après tout, a fréquenté St-Simon par l'entremise de Prosper Enfantin.

Mais qui croirait aujourd'hui aux phantasmes de ces illuminés ? Personne. Pourtant, on trouve moins bêtes les communes de travail que les anti-rats. C'est que l'expérience historique nous fait opérer sur la totalité de la pensée utopique une perception sélective. Nous trions et réinterprétons, à partir de *notre* point de vue, *certain*s éléments idéologiques qui nous conviennent. Mais ces éléments tirent alors leur sens non plus de leur complexe idéologique originel mais du *nôtre*. On dit : intuitivement, les socialistes utopiques avaient déjà compris que... Mais c'est inexact. Ce qu'ils avaient « compris », c'est que, pour tirer un autre exemple chez Fourier, la libre émulation entre

les travailleurs, une fois abolie la propriété privée, engendrerait de joyeuses et planétaires compétitions entre les fabricants d'omelettes.

Je veux dire, finalement, qu'il est absurde d'extirper quelques idées de leur historicité et du lexique où elles trouvaient leur signification pour les propulser dans l'histoire des idées et de là, dans l'éther académique ou siège l'Idée d'Histoire en jugement de toutes les autres. Mieux vaut restituer chacune au contexte socio-historique et au lacies symbolique auxquels elle appartient et comprendre une fois pour toutes qu'on n'arrache pas, au mépris du réel, le socialisme d'un Fourier à son océan de limonade pour venir accabler Minville ou le J.A.L. d'un péché éternellement originel. En réalité, le sens des mots possède une détermination historique; « commune » ne veut pas dire la même chose au moyen-âge et en 1848; « coopérative » n'a pas le même sens dans le contexte pratique où se trouvent les Pionniers de Rochdale, dans le Québec des années trente, et dans celui d'aujourd'hui, où il désigne aussi bien le Mouvement Desjardins que le J.A.L. — deux choses qui, admettons-le, diffèrent passablement.

Mal averti du rapport entre les mots et les situations pratiques qui en font des *idées*, on risque de s'égarer encore plus lorsque c'est un *système* de mots, un « isme », que l'on prétend ballader d'une époque ou d'un milieu à l'autre. Prenez nos proto-socialistes. Ils croyaient aussi que la révolution profiterait à *toutes* les classes, qu'on pouvait rebâtir le monde volontairement et expérimentalement en marge (et au sein) de l'ordre social existant, et que par l'exemple et la propagande les couches moyennes pouvaient être enrôlées dans une croisade massive pour sauver ceux d'en bas. Marcel, friand de typologies, y voit d'ailleurs

les indices principaux du socialisme romantique, je crois. Mais tout ceci n'appartient nullement en propre au socialisme primaire. Relisez : vous verrez, en ajustant un peu les termes, que les *chrétiens* de Rome s'appuyaient bien avant sur le même genre de stratégie ; et le moins qu'on puisse dire de cet utopisme c'est qu'il a, en son temps et à sa manière, au moins autant changé le monde que le socialisme « scientifique », dialectique ou automatique.

Minville, comme on s'en doute, était chrétien. Comme Léon Treize et Pie Neuf. Aussi ai-je le pressentiment qu'avec la grille de Marcel on finirait par trouver que « la doctrine sociale » de l'Église catholique était une forme de socialisme romantique. Puisque déjà les douze Apôtres étaient des socialistes romantiques, il n'étonne plus de voir les militants des comités de citoyens, dans les paroisses marginales de 1975, porter le même chapeau.

Le problème, évidemment, c'est qu'à force de chercher des parentés sommaires on finit par en trouver, par tout confondre, et par tout comprendre sans rien savoir ni voir. Au regard de notre concept transcendant, la pensée d'Esdras Minville tend la main à Fourier pour s'emboutir dans l'utopie contemporaine de l'autogestion communautaire. Voyons.

Esdras à la barre des témoins, encore une fois ! Associationniste, ruraliste, socialiste romantique, passéiste tant qu'on voudra, il demeure, selon Marcel, « sérieux et réaliste ». Tu parles ! Il ne se contente en effet pas, de « toucher au thème de la planification », il « touche » aussi aux thèmes suivants : Conseil provincial d'Orientation économique ; concertation délibérée des stratégies publiques et privées d'investissement ; soutien étatique de la P.M.E. et aide à la reconversion

des secteurs « mous » ; rationalisation intersectorielle de la production et pour ce faire, création de compagnies gouvernementales si nécessaire ; grandes enquêtes empiriques à caractère socio-économique ; valorisation de la fonction publique ; nécessité de changer les mentalités en vue du développement ; organisation systématique de la participation. De cette variété de romantisme, on fait des révolutions tranquilles et on écrit des *Bâtir le Québec*. Par quel mystère dialectique l'utopie autogestionnaire arrive-t-elle à se placer dans la rigoureuse continuité d'un projet aussi évidemment technocratique ? Seuls le savent ceux qui ont le « socialisme romantique » hospitalier au suprême degré.

Quand le « socialisme romantique » est désarrimé de sa situation concrète d'origine pour entrer, décharné, dans le discours savant universel et fournir un moule-à-patates-frites à plaquer sur le monde, ce concept sert surtout, sous le mode binaire, à démêler le faux du vrai. Et le vrai, c'est le socialisme *scientifique*. Celui-ci, contrairement à l'autre, possède l'avantage de pouvoir *s'enseigner* comme une vérité universelle. Raisonnant comme les évolutionnistes Comte et Engels, on comprendra que le premier constitue une étape inférieure du progrès de l'humanité tandis que le second, libéré de la métaphysique, représente une espèce d'achèvement, un horizon universel indépassable. L'un, par rapport à l'autre, retarde.

### Une nation égarée

Telle une pomme mûre, une seconde question scientifique (désormais, toutes nos questions seront scientifiques) nous tombe sur la tête. Comment expliquer que le socialisme romantique ait trouvé tant d'écho chez les intellectuels d'ici autrement que

par le fameux *retard du Québec* ? Et quelles sont les causes de ce retard ? La génération d'intellectuels de la Révolution tranquille (1945-1980) n'en finit plus de s'interroger à ce sujet.

D'abord positiviste, en rupture avec « l'étape » métaphysique précédente, elle a accusé le catholicisme traditionnel et « l'emprise du clergé ». Fonctionnaliste ensuite, donc économiciste, elle a découvert que l'ascendant clérical avait pour dernière instance la non-participation des Canadiens français à l'activité économique, sauf en subalternes. Historiciste, elle ne s'est pas entendue sur la cause ultime de cette exclusion : défaut de bourgeoisie en Nouvelle-France, Conquête et marginalisation subséquente, trahison des clercs ou de la petite bourgeoisie traditionnelle ? De toutes manières il y a quelque chose de national dans le problème. Progressiste, enfin, elle a lié le déblocage à l'ascension des « nouvelles classes moyennes », aux luttes syndicales, à l'expansion de l'État de Bien-Être et à l'Éducation.

Cette génération possède une branche « de pointe », marxiste, plus positiviste, plus économiciste, plus historiciste, plus progressiste, mais qui n'a à peu près rien ajouté à cette problématique sauf à en changer le vocabulaire et à décréter le *primat* de la lutte des classes sur le *primat* de la nation (selon la jolie formule de Gilles Gagné<sup>4</sup>) — encore que Fernand Ouellet ou Jean Hamelin l'avaient déjà fait à moitié. Le clergé et les élites traditionnelles s'appellent « petite-bourgeoisie-cléricalo-capitaliste » (avec variantes), les nouvelles classes moyennes deviennent « nouvelle petite bourgeoisie » (avec couches), les syndicats sont rebaptisés

---

4. « Avoir une cause ou faire comme si », dans *Recherches Sociographiques*, janvier-août 1980, vol. XXI, n° 1-2.

« mouvement ouvrier » et le Welfare State « capitalisme monopoliste d'État » dont l'éducation est un « appareil idéologique d'État ». Tout le reste s'appelle « l'oppression nationale ».

L'article de Marcel apporte ici une contribution inédite, à deux volets. Il assimile au « socialisme romantique » les aspects chrétiens du corporatisme prêché par « les intellectuels organiques de la petite-bourgeoisie cléricalo-professionnelle » pour y emboutir l'utopie autogestionnaire naissante chez « les intellectuels organiques de la nouvelle petite-bourgeoisie », la continuité étant fondée dans l'articulation de « l'oppression nationale » aux « intérêts hégémoniques des petites-bourgeoisies » qui n'arrivent pas à faire avancer le débat constitutionnel, i.e. « modifier la structure politique ». Boudeuse comme tout, à chaque fois que vire mal la conjoncture des relations fédérales-provinciales cette petite-classe se replie sur la société civile afin de ne pas perdre son « hégémonie sur la classe ouvrière et les milieux populaires québécois », lesquels, on suppose, risquent de se révolter quand le dossier constitutionnel se bloque.

Sous cet éclairage neuf, le développement des coopératives au cours des années trente et quarante devient une échappatoire devant l'insuccès des efforts autonomistes de Duplessis. Il est vrai que de 1930 à 1949 les libéraux ont été au pouvoir neuf ans, mais, voyez-vous, cela n'y change rien.

Car « tout se passe comme si » cela se passait comme suit. Quand les Rouges sont au pouvoir, ils couchent avec Ottawa et « la structure politique » se bloque. Quand les Bleus reprennent le flambeau, ils n'arrivent pas à contrecarrer la centralisation fédérale et la structure politique se bloque encore plus. Voici la Révolution tranquille et les choses débloquent ;

certes, les mouvements de « base », (coopératifs et syndicaux) connaissent alors un développement fulgurant, mais pour d'autres raisons que « l'impuissance du discours nationaliste ». Sous le régime Bourassa survient à nouveau « une impossibilité à la fois objective et subjective de modification de la structure politique ». Prévoyant le coup, les comités de citoyens et les « groupes de base » s'étaient formés depuis le milieu des années soixante, *aucazou*, ce qui fait qu'au sommet du blocage — la Crise d'Octobre — la petite bourgeoisie du F.R.A.P. peut naturellement suggérer un repli sur les conseils de quartier associationnistes. Au cours de la décennie passée, le PQ monte, prend le pouvoir, et le discours nationaliste se guérit de son impuissance ; curieusement, c'est au même moment que les J.A.L., les Cabano ou les Tricofil poussent ici et là mais, dans ce cas, il ne s'agit pas d'une stratégie de repli ! Et puis c'est le Non, l'écroulement, le re-blocage, la ré-impuissance. La petite bourgeoisie cherche un trou où se replier : heureusement, les expériences autogestionnaires sont là, tous bras ouverts dans les secteurs mous, les terres « rochues » et les savanes, prêtes à se laisser idéologiser par des intellectuels désorganisés en déroute devant les moissonneuses-batteuses du fédéral dans le « champ » politique <sup>5</sup>.

Ce que nous apprend Marcel, c'est qu'il n'y a qu'ici que les intellectuels se rangent aux côtés des ouvriers pour servir l'hégémonie petite bourgeoise, tandis qu'ailleurs ils font la même chose en tant qu'intelligentsia organique du prolétariat. Il n'y a qu'au Québec que les « milieux populaires » (ne dites pas : le

---

5. On mesurera, sous cette lumière, toute la qualité prophétique de *La longue marche des technocrates*, car ce livre fut écrit en 1973, sept ans avant l'échec du référendum.

peuple — cela fait romantique) pratiquent une religion qui n'a rien à voir avec leur identité et ne constitue qu'un appât idéologique tendu par une petite-bourgeoisie arriérée et hégémonique à-mort. Ici, au Québec, quand des intellectuels catholiques fondent des syndicats catholiques avec des ouvriers catholiques, il y a quelque chose de profondément erratique au regard de l'Histoire, car cela ne fait pas partie de la *vraie* lutte entre les classes hégémoniques et les classes populaires. Ici, c'est à cause du *blocage de la question nationale* (quand on ne sait plus trop comment la poser), que nous nous rabattons sur la société civile, les coopératives ou les comités de citoyens. Tandis qu'ailleurs, les mêmes effets engendrent d'autres causes. Prenez l'« Affaire Lip », en France : ce n'est pas du tout comme Cabano ou Tricofil ; là-bas, il s'agit d'un prolétariat en lutte pour son émancipation de l'exploitation capitaliste *en même temps* que des appareils — ici, c'est encore un repli et une déviation petite bourgeoise.

### Le Pepsi des intellectuels

L'effort émancipatoire est malaisé aux intellectuels québécois de notre génération ex-cours classique (35-45 ans ?). Nous sommes passés un peu vite du *ton* J.E.C. à celui des colloques académiques, et cette bousculade a rendu difficile la recomposition d'un nouveau masque aux traits bien intégrés. Parvenus et gênés dans le cercle universel des « savants » nous décrochons encore nos bottines en sentant sur notre nuque les gros yeux des livres-papa ou des maîtres-à-penser (français et américains, surtout) qu'il a bien fallu nous donner une fois jugés irrecevables les enseignements reçus de nos pères d'origine, clérico-traditionnels-canadiens-français-catholiques presque américains.

Quand nous tenons à faire la grande personne, la Madâme, le Meùssieur, nous restons écartelés entre les deux modèles d'un sur-moi académique sans racines dans nos traditions culturelles et d'un sur-moi culturel sans pertinence dans les institutions contemporaines du savoir distingué. Heureusement, nos camarades des métiers-de-la-langue, militants, permanents, journalistes et fonctionnaires partagent largement des angoisses du même type : nous échappons donc à l'isolement.

Au même moment, le grand processus de rationalisation où sont depuis longtemps engagées les sociétés capitalistes sépare les uns des autres les divers milieux de travail et de consommation. Nous vivons souvent dans des univers parallèles de communication sociale formant des orbites closes, sphériques, fermées sur elles-mêmes, caisses de résonance isolées du reste de la société, où se réverbèrent jusqu'à la démesure les bruits du milieu immédiat. Ce que certains appellent la « communauté » universitaire constitue un de ces isolats.

La tendance aux communications centripètes ne contredit certainement pas le nationalisme narcissique mais n'a rien de proprement québécois. Par ailleurs, elle pèse peut-être plus lourdement sur les intellectuels de gauche, car l'heure occidentale (avec ses *Moral Majority* et ses charismatiques, ses Reagan et ses Ryan, ses « nouveaux philosophes » et ses *Ordo Nuevo*) n'est plus à l'innovation, à la compassion, à la critique et au dépassement. La gauche intellectuelle perd ses commissions d'enquête royales, ses auditoires, ses membres et ses élections pour se retrouver sur les tablettes. Exclue à moitié des pauvres débats de la place publique elle prend les siens pour seul horizon. Mais les intellectuels ne *peuvent pas* vivre dans

des tours d'ivoire : ils se tarissent et finissent par ne plus avoir rien à dire aux hommes de leur temps. L'appareil où ils se juchent et gagnent leur pitance leur tient alors lieu d'univers-substitut. Ce n'est pas le paradis. Mais c'est comme le Pepsi : la bouteille est grosse<sup>6</sup> et tout le monde le préfère.

Le « virage à droite » de l'opinion, l'aliénation des intellectuels, l'insignifiance croissante du discours de gauche : tout cela se tient et ne dépend pas seulement d'une conjoncture défavorable. Parmi les facteurs du « virage à droite » il y a l'essoufflement d'une rhétorique de gauche qui ne promet rien de plus aux êtres humains que l'élargissement de l'emprise des appareils sur la pratique sociale et la substitution de la Rationalité scientifique à toute autre valeur capable d'inventer le sens de la vie. Quand les intellectuels ne sont pas plus transcendants que les sinistres bureaucrates de l'entreprise, de l'État ou du Parti, ils se dissolvent comme intellectuels et une fois nus, ne se distinguent plus des *organizationmen* et des *apparatchiki*, bref, de l'intendance de la domination. Ce qui est arrivé aux curés est en train de nous arriver — rires et réjouissances (jaunes).

À la veille de mourir et presque aveugle, Sartre a trouvé le tour de lancer un dernier pavé dans la mare aux idées reçues. C'était au cours d'une entrevue avec son secrétaire, publiée dans *Le Nouvel Observateur*. On le voit, avec sa belle tête laide de Colombo philosophe, dire doucement et « évidemment » que la liberté consiste pour l'homme, à choisir ses contraintes, que ces choix sont d'ordre moral et s'inspirent

---

6. Il y a, au Québec, huit milles professeurs d'université. Ça commence à faire du monde, mais surtout, ça finit par faire un monde.

d'une certaine conception de ce qui, dans la vie et le monde, transcende l'être réalisé. Sartre, la morale, la transcendance ! Il devait être déjà viré sur le *top*. On peut aussi penser que si tant de gens qui cherchent le sens du monde ne trouvent ouverts que les placards de droite, c'est qu'il y a belle lurette que la gauche n'a plus produit ce qui s'appelle des *valeurs*, ce qui s'appelle une *morale*, ce qui s'appelle une *transcendance*. La gauche, en effet n'a de préoccupations que scientifiques ; elle a abandonné à la droite le marché du sens. Pour tout dire, convaincue que les idéaux ne mènent pas le monde, elle a pris les moyens de n'en pas avoir et n'offre plus que du « data », des « lectures », des « modèles », des « grilles », et des « systèmes ».

C'est sa manière à elle de participer au pouvoir. Car les anciennes légitimités morales ont perdu tout écho. C'est au nom de la science objective, de l'Histoire, des méthodes et techniques, du poids des faits eux-mêmes qu'on appelle de nos jours les esprits à la résignation. En plaçant toute la transcendance dans la science, les intellectuels professionnels ont pris le monopole des idées qui ordonnent et dirigent le monde ; ils ont voué aux gémonies cette intuition qu'on appelait « valeurs », car il s'agissait d'abord pour eux de ne pas être jugés au nom d'une vérité supérieure à celle qu'ils détenaient. En même temps, ils ont éliminé le jugement critique du discours acceptable et s'étonnent aujourd'hui de voir le peuple les prendre au mot et, enfin converti à l'inéluctabilité des « réalités objectives », investir sa participation au monde dans l'argent, la vie privée « confortable », les modes et les objets offerts sur le marché.

On voudrait bien que ce peuple fasse un pas de plus. Qu'il passe de la réalité aux *principes* de réalité, c'est-à-dire aux grilles et aux modèles qui, quand

Dieu est mort, se portent garants de ce que la surface des choses respecte les règles « objectives » de l'existence. Il s'agirait d'arriver à ce que ceux qui « s'aliènent » dans les valeurs adoptent la conscience de ceux dont le crâne contient la réalité « objective » sous la forme d'un savoir.

En ce sens, il n'est pas sûr que les intellectuels-professionnels de droite ou de gauche, les *noocrates*, ne forment pas une classe en émergence. Et qu'un jour il n'arrivera pas que la légitimité ultime du savoir prenne le pas sur ses concurrentes : le droit des propriétaires et la souveraineté déléguée des politiques de l'ère bourgeoise ; les anciennes valeurs morales retenues de l'ère pré-capitaliste.

### **Les ambiguïtés des seuls mouvements qu'on ait**

Une pensée trop habituée aux caisses de résonance des milieux universitaires et des modes du langage savant entend mal les discours venus d'ailleurs ou bien y voit des tas d'ambiguïtés.

Ainsi abordera-t-on sur la pointe des pieds (et sans fermer derrière soi la porte du refuge académique), les comités de citoyens des régions périphériques qui critiquent leur situation sociale et la société en général à partir de critères puisés dans leur propre mémoire. On dirait qu'ils opposent à l'ordre des choses actuel une société homogène et communautariste, donc fondée sur des valeurs partagées et sans exploitation de classe. Mais c'est le village champêtre, s'étonne-t-on, c'est de la nostalgie passéiste !

Il n'y a là « ambiguïté » que pour qui croit que tout progrès est pure rupture et que, pour s'y inscrire, les

collectivités concrètes doivent s'exiler de leur propre historicité pour entrer dans l'Histoire. Cela n'est « ambigu » que si on refuse magistralement aux gens de chair et d'os d'aller chercher ailleurs que dans les théories abstraites de la science sociale les modèles d'un monde plus vivable et les critères pour critiquer celui-ci. Si on tient à ce que tout engagement, toute lutte et toute critique sociale répondent à des critères universels il y a deux solutions : la religion et son universalité fondée théologiquement, ou bien les révélations à fondement scientifique. Toutefois ce prône-là en est un de curés oints par la main de Qui-vous-savez.

Mais supposons seulement que les engagements sociaux des humains d'un temps et d'un milieu<sup>7</sup> ne répondent pas à des critères universels. Alors les projets d'émancipation qu'imaginent les gens s'énoncent dans la rencontre de deux démarches. 1) Une analyse « objective » de la situation et des intérêts en lice, d'une part ; pour y arriver, si la réflexion et l'étude scientifiques ne nuisent pas, rien ne vaut la chicane et les conflits, les essais et les expérimentations. 2) D'autre part, une projection « subjective » de la continuité du groupe, une redéfinition du Nous-autres qui ne peut être que l'investissement d'une mémoire commune dans l'action et dans la situation historique.

Autrement dit, les projets sociaux émanent toujours d'une collectivité donnée qui s'y définit elle-même par rapport à son monde et y reconstitue sa continuité : on y trouvera, imbriqué aux intentions de dépassement et de re-création, un courant de conservation. Il n'y a donc rien d'ambigu à ce que les descendants de

---

7. À mon avis, il n'en est pas d'autre sorte.

ruraux qui essaient de rebâtir des communautés auto-déterminées ne soient pas seulement mus par l'intérêt calculé (« rationnel ») mais aussi par un désir créateur de continuité. Ils affrontent la dépendance technocratique et la loi aveugle de la mobilité du capital au nom d'une nostalgie du vrai, du bien, de l'autonomie et de la solidarité qui puise dans la mémoire collective de quoi imaginer ce que cela peut vouloir dire. Quand Robert Laplante (*Possibles*, vol. 5, n° 2) crie son acharnement à flairer les odeurs de campagne rue Boyer, en plein cœur de Montréal, c'est dans la ville et pour la ville qu'il chante la suite d'un peuple ; il renverse complètement l'agriculturalisme champêtre d'il y a cinquante ans. Perrault citait l'autre jour, à la radio, une phrase de Sartre exprimant la même idée : « Un homme peut toujours faire quelque chose de ce qu'on a fait de lui ; c'est la définition que je donnerais aujourd'hui de la liberté ».

Un peu comme les sciences sociales (parfois complices de l'ordre et parfois libératrices), la nostalgie peut nourrir le repli et la réaction politique comme elle sait être source de critique, de création et d'émancipation. C'est dire qu'elle doit elle-même faire l'objet d'une critique ; mais celle-ci ne sera qu'un réflexe conditionné à moins de reconnaître le potentiel innovateur de la nostalgie. Prenez le mouvement écologique : il flirte avec l'artisanat, la Terre-mère, le quartier, la communauté — ce qui ne l'empêche pas d'affronter à coups de poings les spéculateurs urbains, la planification technocratique et les industriels affamés de nucléaire. Sans avaler tout rond son « *small is beautiful* », il serait bête de l'assimiler à celui que défendent MM. Samson et Ryan, nostalgiques de la petite entreprise libre. La nostalgie hante le nationalisme d'un Miron, d'un Perrault — de Dumont aussi, je crois ; j'en ai moins peur que de celui

du PQ<sup>8</sup> qui n'est pas nostalgique mais aliéné dans l'État et les grandeurs de la P.M.E. de chez nous, et qui prend si bien la mesure des *Vrais Québécois* qu'il traite de métèques ceux que sa flamme ne consume point et refuse aux Amérindiens ce qu'il réclame pour Nous-Autres.

Mis à part la nostalgie, d'autres ambiguïtés entachent l'utopie autogestionnaire (ou autodéterministe), et, sous ce rapport encore une fois, elle rejoint l'utopie écologiste. Ces deux discours planent dans les généralités et les valeurs fondamentales tandis que les expériences qui s'en réclament font du rase-mottes pragmatique et ponctuel. Tant en régions qu'en métropole, ils laissent traîner à l'abandon les fils intellectuels qui les brancheraient sur les organisations syndicales, les nationalistes et — à un degré moindre — les féministes. Hormis un réseau informel et ténu (que Possibles a voulu renforcer), leurs unités de base et leurs fronts divers, fugaces, n'arrivent pas à engendrer une organisation solide et militante. Ils n'élaborent pas de schémas, de modèles, de programmes susceptibles de s'instituer en assignant aux multiples éléments du « système » social une place arrêtée dans la mécanique d'un Ordre-à-établir. On attend qu'ils débouchent sur un « projet global de société »; ils déçoivent : voilà encore une ambiguïté!

Celle-ci découle d'une empreinte laissée dans les esprits par les sciences sociales. Depuis Auguste Comte jusqu'à Parsons en passant par oh! combien de marxistes-léninistes, les sciences sociales ont tenu le langage des ingénieurs sociaux pressés de calculer le rendement des luttes et des innovations pour les

---

8. Soyons honnêtes : d'un « certain » nationalisme bien représenté au sein du PQ.

fouerrer dans les arbres de pertinence de l'Histoire et les matrices du Progrès. Ce taylorisme politique ne s'intéresse à ce qu'il peut y avoir d'inédit dans les explorations collectives que pour en tirer la matière première abstraite des devis rationnels et totalisants que les ingénieurs du bonheur eux-mêmes s'empresseront de breveter pour se garder le rôle de chefs de chantier. Il faut se méfier de qui cherche « the one best way »<sup>9</sup>.

Précisément par leur caractère expérimental et bricoleur, les nouveaux mouvements sociaux entrent mal dans les catégories analytiques que nous ont léguées les sciences sociales du siècle qui s'achève. Aussi les intellectuels de gauche manquent-ils de mots justes et de théories lumineuses pour bien traduire les tâtonnements de l'innovation et la praxis de bricolage. La plus belle preuve, c'est qu'on les traite, paradoxalement, de verbeux et de théoriciens dans les colloques où se rassemblent ceux qui « explorent les voies de l'autogestion — les amis de *Possibles* l'ont observé il y a quelques mois. Cela signifie, me semble-t-il, qu'une certaine manière de parler du monde est devenue incapable de le rejoindre, de le prendre à bras-le-corps. Les mots ne disent plus rien et, comme le Manitoba et Jo et Zette, la théorie ne répond plus.

## Révolution et bricolage

Derrière l'idée de Progrès (partagée aussi bien à droite qu'à gauche) réside la conviction que le passé porte absolument l'anticipation de l'avenir. De tous

---

9. Je ne vise pas spécifiquement Marcel, ici, mais un bagage conceptuel dont nous avons tous hérité.

les hommes, a écrit Marshall Sahlins, ceux qu'a façonnés la société bourgeoise ont été les premiers à ne pas se dire descendants des dieux, mais des Sauvages d'abord et puis, des singes : l'évolution est le *mythe d'origine* de la culture moderne, et la révolution son *mythe eschatologique*. La Révolution allait résulter « naturellement » de l'Évolution. On croit l'idée Marxiste ? Vous la retrouverez aussi bien chez John Stuart Mill, théoricien-prophète du libéralisme, dont les *Principles of Political Economy* ont été publiés la même année que le *Manifeste communiste*.

Téléologie de la croissance, téléologie de l'Histoire qu'importe : il devenait possible de découvrir les lois de l'évolution, de connaître la direction *réelle* de l'historicité (ou de la destinée) humaine ; dépouillé par là de toute fausse conscience, l'homme allait enfin se réconcilier avec le monde et par son action éclairée, mettre fin à l'aliénation, cette séparation infranchissable qui rendait les hommes étrangers les uns aux autres en même temps qu'étrangers à leur propre univers.

Une telle vision assigne une ligne au Progrès et considère non seulement que le Possible est *donné* mais que la science sociale a pour tâche de découvrir *La* ligne et d'en déduire *Le* possible. La fameuse idée de *récupération* ne se comprend pas, il me semble, en dehors de ces prérequis-là.

De deux choses l'une, en effet. Ou bien l'Histoire se déploie selon des lois déterminées sur une ligne où le passé anticipe d'un futur inéluctable. Ou bien ce n'est pas ainsi que cela se déroule. Dans le premier cas une innovation sociale ou une lutte qui s'engagent sur la ligne appartiennent du même coup à l'Ordre-à-venir. Elles ne peuvent donc être « récupérées » par l'Ordre-établi-actuellement et s'y perdre. Si cela se

produit, c'est qu'elles n'étaient pas sur la ligne ou en ont dévié. Souvent on ne l'apprend qu'*après* ; mais une solide connaissance scientifique du sens de l'Histoire permet d'en juger *durant*.

Admettons que le Possible ne soit pas donné, et qu'on tienne quand même au concept de récupération : comment les changements échappent-ils à la récupération ? Une innovation apparaît et *ne modifie en rien* l'Ordre établi — car s'il se modifie pour la recevoir et s'en accommoder, c'est qu'elle s'y est intégrée et a été récupérée<sup>10</sup>. Donc, elle se développe toute seule dans son coin sans toucher à l'environnement social ; d'autres luttes, d'autres innovations viennent l'y rejoindre. Tandis que des portions croissantes de la réalité échappent de la sorte totalement à l'emprise du reste de la société. L'Avenir bouffe pied à pied l'espace social d'un Présent qui regarde ailleurs et ne se doute de rien en demeurant absolument le même pendant des années puisqu'il ne trouve jamais rien à « récupérer » pour se transformer. Ouais.

Une position dialectique qui refuse la Ligne juste considère que le processus de « récupération » peut fort bien engendrer son contraire (autant se passer du concept, alors). Nos mères avertissaient qu'à force de manger des bananes on risquait de se transformer en bananes : en gros, nos mères étaient dialecticiennes. Se pourrait-il, par exemple, qu'en « récupérant » le développement du commerce et du pillage d'import-export, la monarchie aristo-féodale ait conçu dans son propre ventre l'ordre bourgeois ? Ou qu'à force de « récupérer » des innovations une société risque de se transformer jusqu'à devenir autre ? Avec de

---

10. Une autre hypothèse concevrait une innovation si puissamment radicale qu'elle transformerait toute la société d'un coup sec. Une sorte de théorie du Big Bang sociologique.

pareils raisonnements on aboutit à l'hypothèse que voici : d'une société capitaliste avancée comme la nôtre, dont Marcuse a montré l'infinie puissance de « récupération » des luttes et des innovations, pourrait-on dire qu'elle est celle où *la révolution est institutionnalisée et permanente* ?

Les contradictions sociales, continuerait-on, ne sont pas mortes, elles se portent bien et se déroulent à peu près partout sur la Planète, prenant en temps et lieux des formes structurelles et pratiques très diverses. Elles transforment sans cesse les sociétés, nourrissent et se nourrissent des sciences sociales ; elles n'auront pas de fin car leur fin est de produire le social dans l'histoire. La Révolution — celle de Marx, pas celle de Robespierre — n'a pas eu lieu, elle n'aura pas lieu, nous sommes *dedans*. Car la Révolution n'est pas un événement empirique, historiographique, mais une des grandes représentations symboliques de l'expérience collective des hommes de notre temps.

Notre ère est celle des Argonautes : Selon le mythe grec, les marins de l'Argos durent remplacer successivement *sans accoster* tous les morceaux usés de leur navire jusqu'à ce qu'ils se retrouvent dans une nef complètement différente. (La cale de l'Argos devait abriter une succursale du Castor Bricoleur. Notre Castor Bricoleur à nous se nomme conscience critique et imaginaire). La construction de l'Histoire, pour les marins de la nef Terre, est un bricolage argonautique.

Il n'y a pas de ligne, pas de déviation, pas de récupération, pas d'Histoire qui commande et dont l'œil courroucé arbitre des erreurs, donc pas de socialisme scientifique. Le socialisme n'est rien d'autre que l'utopie du capitalisme et non, Aragon, à son retour du pays de Staline, n'avait pas vu l'Avenir car

L'Avenir n'existe pas, *il se crée* à partir des matériaux socio-historiques disponibles dans le présent, ici, maintenant.

Parmi ces matériaux, il y a les mémoires et les manières d'imaginer localisées, comme on sait, à l'intérieur des crânes osseux de gens de chair, enregistrées aussi dans les paysages et les objets, les luttes et les amours, les institutions et les projets marqués des signatures de leur identité, de leur façon unique de prendre part au travail créateur qu'exerce sur elle-même la commune humanité en mouvance. Tout cela est médiatisé par la socialité, génitrice de hiérarchies différentielles et mode de rassemblement comme de séparation des expériences vécues — dont, c'est l'évidence même, on peut cesser de le crier, l'expérience de classe.

### **Les Guides et les Scouts : toujours prêts !**

Dans la conjoncture québécoise actuelle, deux polarités opposées sollicitent l'engagement de ceux et celles qui cherchent en même temps le troisième souffle du nationalisme et la relève de la chanson des lendemains : les intellectuels de gauche.

Il y a l'option des Guides. On se recueille quelques instants en conclave puis on en sort pour proposer aux masses (massifiées dans leur ignorance) la fondation d'un parti prolétarien, lequel, au terme de ses combats, fera des intellectuels les maîtres de l'État plutôt que les serviteurs malheureux des propriétaires et des politiciens libéraux qui en détiennent actuellement les rênes. La connaissance du socialisme scientifique s'avérera ici fort utile et pourra même monopoliser son propre marché.

Et puis il y a l'option des Scouts. Qu'apparaisse une pratique collective d'innovation échappant le moins, par la marge ou par la dissidence interne, au confort des appareils technocapitalistes (privés ou étatiques, syndicaux ou corporatifs, sans but lucratif ou coopératifs, publicitaires ou éducatifs), et on se jettera dessus de tout cœur pour y creuser le sens de ce qui naît, de ce qui meurt et de ce qui continue. Et là-dedans, dans les galeries où la praxis se donne direction et signification, on essaiera de se faire mineurs de transcendance. Un peu de nostalgie du petit vicaire en colère ne nuira pas à cette forme de scoutisme intellectuel.

Pour le moment, nos lendemains sont plutôt ceux de la veille. Mais qui sait ? Une bataille d'orthographe pourrait bien s'engager : y a-t-il, oui ou non, un S de trop à *Possibles* ? Car devant Le Possible au singulier, tout est donné, rien n'est possible.



bouquet de ronces

R. J. J. J. 81



## **Un homme averti**

Monsieur Loignon s'adonnait dans ses loisirs à des lectures sérieuses. Il ne trouva donc pas invraisemblable, en émergeant du sommeil un matin, de sentir chez lui comme une métamorphose. Il entrouvrit les yeux, un peu inquiet malgré tout. Ses deux pieds maigres et blancs dépassaient au bout du lit comme d'habitude. Sortant de sous l'édredon une paire de bras poilus, mais normaux quant au reste, il repoussa les couvertures pour apercevoir son thorax plat, osseux et pâle. Il n'y avait donc pas de raison de s'affoler.

Pourtant, à contempler la mouche qui se baladait au plafond ou le réveil qui d'après la grande aiguille sonnerait bientôt, sa perception des choses était différente de la veille. Il distinguait de plus fins détails aux objets familiers, en même temps qu'il lui semblait embrasser du regard un plus ample champ. Observant les mouvements dans la chambre : le balancement du rideau devant la fenêtre, levée de quelques doigts en ce début d'avril, au cadran la révolution tranquille de la trotteuse, il pouvait en suivre toutes les phases avec une conscience aiguë, à chaque infinitésimal instant, sans qu'ils parussent toutefois ralentis.

Un éclair, il craignit d'avoir acquis durant la nuit, monstrueux polyèdres aux milliers de facettes, les organes visuels exorbités d'un quelconque orthoptère. D'un saut à la salle de bains, il fut face au miroir, qui le rassura : l'œil se montrait encore terne et la paupière lourde ; mais paupières il y avait, sur des globes bien conformés dans les cavités placées exprès.

Il se mit à sa toilette, fit et prit son petit déjeuner, partit pour le travail, l'attaché-case noir en similicuir à la main.

Loignon, de son prénom Narcisse, quadragénaire, célibataire et fonctionnaire, retrouvait son état de marche usuel.

Comme chaque jour, il arriva juste à l'heure au ministère. C'était un bureaucrate exemplaire sinon typique, toujours à temps, jamais absent, et compétent. Ses confrères l'asticotaient à l'occasion : « Loignon, plaisaient-ils finement, une vraie montre, comme son nom l'indique ». Il n'en entretenait pas moins avec eux d'excellents rapports de camaraderie. Assidu, ponctuel, diligent mais sans excès, prenant ses pauses-café comme les autres, cordial avec tous bien que secret sur lui-même, il savait rire, blaguer ou discuter de sujets divers, qu'il s'agît de sport, de politique et parfois des arcanes de leur spécialité commune.

Ces messieurs sévissaient dans le domaine des revenus et de la fiscalité. Loignon avait réussi le tour de force d'y gagner l'admiration de ses collègues sans susciter l'envie. Les changements causés par l'informatique une décennie plus tôt, il les avait traversés sans problème, aidant volontiers ses compagnons à s'y retrouver. On avait dû s'initier au traitement des données extraites des formulaires d'impôt, s'habituer

à décider quels rapports entraient d'emblée dans la filière de l'ordinateur, et lesquels feraient l'objet d'un examen plus attentif. La perspicacité de Loignon était devenue légendaire. Nul n'avait son pareil pour repérer le contribuable qui voulait frauder le fisc.

Les premières journées après sa métamorphose invisible, monsieur Loignon ne s'inquiéta pourtant pas de ce qui avait pu lui arriver. Plutôt casanier en dehors du travail, il sortait peu, lisait beaucoup et n'allumait que sporadiquement la télévision. Le fil régulier de sa vie lui fournissait donc peu de repères pour évaluer ce qu'il y avait de changé. À l'instar d'un promeneur au bord de l'eau, il ne pouvait mesurer son progrès dans le temps, à observer le cours d'un lent fleuve uni comme un miroir.

Chaque jour, en s'éveillant, il retrouvait la sensation du premier matin : une vision à la fois télescopique et microscopique, une espèce de dilatation de la réalité ambiante. Elle le rendait sensible à tel nœud bizarrement convoluté, jusque-là inaperçu dans la boiserie de la fenêtre, lui faisait admirer au travers de la vitre, au bout d'une branche dénudée sous la pluie, le gonflement graduel, l'allongement hésitant, l'oscillation précaire, puis la chute soudaine d'une goutte d'eau. À ces moments-là, monsieur Loignon avait l'impression de se fondre en la matière, de participer vitalemment à ses processus. Il goûtait frais et dispos ce délicat degré d'ivresse, au-delà de l'exubérance et en deçà de l'hébétude, qui donne une perspective simultanément reculée/rapprochée sur les êtres et leurs agissements, tout en conférant une lucidité impitoyable et sereine à leur égard.

Dans le métro, ses préoccupations se tournaient vers le labeur qui l'attendait au bureau. Les dossiers qu'il y compulsait d'heure en heure et jour après jour

se ressemblaient tous ; il continuait de les traiter avec la même efficacité que de coutume. L'ennui ne l'effleurait pas ; d'une certaine façon, il pouvait même reprofiter au travail de son degré de conscience accru, comme il s'en rendit bientôt compte.

Un simple crayon laqué de jaune luisant, fraîchement taillé, sur le formica blanc de son bureau, devenait la cible d'un regard objectif, analytique et gratifiant. En une fraction de seconde, il enregistrait : a) le bâtonnet allongé, à section hexagonale, reposant sur un de ses côtés : perfection du contact entre sa surface et la table, d'où, malgré la ténuité de l'objet sur le plan, l'impression d'une stabilité éternelle ; b) à la pointe, la mine comme un capuchon gris satiné, puis le bois nu d'un cône tronqué, jusqu'à l'intersection avec les six faces planes de la partie centrale (subtile géométrie de petits arcs quasi ogivaux dessinant six pétales à la base) ; c) à l'autre bout, enserrée dans une gaine de métal doré, la gomme à effacer comme un petit bonbon couleur de lait chocolaté.

Ainsi, monsieur Loignon, s'il n'était pas dérangé, éprouvait-il des élancements sublimes sans interrompre sa besogne, que d'aucuns auraient qualifiée de monotone mais dont l'uniformité lui permettait justement d'accéder à un plan supérieur d'existence, si aucune agitation ne le ramenait les pieds sur terre.

Son entourage au bureau lui donnait bien sûr d'occasionnelles distractions. Par exemple quand la secrétaire du chef de service allait accorte et opulente à la photocopieuse. En ce milieu de printemps, il se contentait de lever momentanément les yeux. Venait-elle déposer une brassée de documents sur la table, il notait le grain de la peau dans le corsage, sans

recourir à la vue perçante qu'il pouvait maintenant jeter sur la texture des choses et qui aurait dénaturé la perception esthétique de leur relief. À la cafétéria, où il mangeait à midi avec les collègues, l'agitation et les discussions, la mastication, la déglutition l'amaraient au quotidien, l'empêchaient d'appareiller, de voguer loin de la rive sur le fleuve du temps. Il restait avec les autres à fouler le sol.

Au cours du mois de mai, à mesure que les semaines s'écoulaient, certains échanges sur l'actualité firent toutefois prendre conscience à monsieur Loignon d'un aspect au début caché de son évolution intérieure. De plus en plus souvent, à la suite d'un commentaire sur le dernier exploit de l'équipe locale de baseball, d'une remarque sur la plus récente bourde d'un politicien, il lui venait une surprenante certitude, celle d'être au courant de ces faits depuis quelque temps ; ses voisins de table lui rafraîchissaient simplement la mémoire, pour ainsi dire.

C'est vers la fin de juin, en lisant un ouvrage de vulgarisation scientifique, que monsieur Loignon reçut la révélation du véritable effet de sa métamorphose. L'auteur tentait d'expliquer dans un chapitre sur la relativité la conception moderne de l'espace-temps : en particulier il fallait voir le temps comme une quatrième dimension dans laquelle tout objet, tout être, l'auteur comme le lecteur, se déplacent dans la même direction inexorablement. Il était question d'une vitesse  $c$  ; elle caractérise la lumière ; aucune autre ne l'excède. Cette vitesse, en découlait-il, découpe des régions dans le continuum spatio-temporel ; on parle de cônes de lumière. Ils pourraient se représenter comme deux entonnoirs mis bout à bout en sens opposé, l'un contenant le Futur, l'autre le Passé. En dehors, il y avait l'Ailleurs.

À ce dernier mot, monsieur Loignon faillit décrocher ; l'ésotérisme ne lui disait rien qui vaille. Le nom d'Einstein aidant, il fit toutefois confiance jusqu'à la page suivante, où un schéma vint l'aider à comprendre. Le lecteur, exposait-on, devait s'imaginer lui-même tel un vulnérable insecte sur une page blanche à la croisée d'un immense X. Ce point d'intersection correspondait au lieu précis et à l'instant même qu'il occupait. L'avenir se plaçait dans la région supérieure, entre les branches du signe alphabétique conventionnellement réservé à l'inconnu. Quant au passé, c'est-à-dire les événements vécus par le lecteur, comme ceux qu'il apprenait par les mass-media et les livres, il devait se les figurer en divers points dans le triangle inférieur, celui dont cette lettre dessinait le sommet par ses pattes. Ce qui toutefois émerveilla davantage monsieur Loignon, ce fut de lire qu'au fil des secondes, insignifiant cancrelat, lui-même rampait sur le papier en direction de l'avenir, traçant ainsi dans le cosmos éternel une trajectoire : sa vie. Bien plus, il traînait sans relâche avec soi sur son dos la croix de Saint-André, dont l'évasement supérieur engouffrait le futur et dont les pattes triangulaient un passé en irréversible expansion.

Le symbolisme du portement de la croix porta monsieur Loignon à sourire, il n'avait guère la fibre religieuse. La lecture lui suggéra cependant une nouvelle analogie, qu'il fignola et qui lui servit à s'expliquer son cas. (Car, faut-il d'abord annoncer, Narcisse Loignon avait surtout compris, dans une intuition subite, irréfutable quoique diffuse, le phénomène incroyable qui s'était produit. Depuis sa transfiguration nocturne, une petite partie de lui-même s'était séparée du reste ; elle avançait le gros de son moi dans le temps, elle lui communiquait maintenant des nouvelles du futur.) Il finit par se

représenter la chose à l'aide de cette allégorie, que la relativité vulgarisée avait soufflée à son imagination :

Un bateau descendait le cours d'un fleuve. Il en était capitaine. De la poupe du navire, il pouvait apercevoir écueils, débris flottants ou bouées uniquement dans le sillage du bâtiment. La surface à l'intérieur de ce vaste V figurait le passé; les objets discernés, les événements survenus plus ou moins loin dans l'espace et le temps. À mesure que le bateau progressait, de nouvelles balises, d'autres épaves entraient dans le sillage; elles devenaient visibles pour le maître à bord, et de ce fait anciennes. Or, une nuit, sans que le capitaine s'en rendît compte, son second avait mis une vedette rapide à l'eau, puis s'était élancé en tête. Depuis, l'embarcation précédait son unité d'attache sur le fleuve. Le second non plus ne pouvait rien voir d'autre que la surface enfermée dans son propre sillage, mais de son point de vue les choses y pénétraient avant d'atteindre celui du vaisseau principal. De la sorte, des événements du passé par rapport à la vedette demeuraient temporairement dans le futur pour le capitaine. Par radio, le second était en mesure de les lui signaler. Ainsi, le seul maître après Dieu en arrivait à connaître des éléments de l'avenir.

Par quelle audace un fragment du moi narcissique avait-il pu s'en détacher, pour foncer vers l'avant? Mystère! Fort plausiblement par contre, cela s'était passé durant le sommeil, la nuit de sa métamorphose. Le matin suivant, monsieur Loignon s'était senti devant un horizon élargi, porté par un milieu élastique et bercé par sa respiration profonde. Eût-il fait part à ses connaissances de ce qu'il croyait lui être arrivé, qu'on se serait sans doute moqué de lui. En fait, d'un naturel plutôt sceptique, monsieur Loignon aurait lui-même balayé de la main ces idées comme

divagations, s'il n'y avait eu ce patent cas d'une prophétie que, sans trop s'en apercevoir, il s'était indubitablement faite à lui-même quelque temps auparavant. Cas vérifiable et probant, parce que marquant un coup de barre dans le cours rectiligne et sans heurt de ses bureaucratiques occupations.

Cinq ou six semaines avant, au début de mai, il avait comme entrevu en son for intérieur le chef de service s'adressant aux employés. Il visait à leur faire comprendre en langage prudent (« Vu la conjoncture économique difficile et l'opportunité de ne pas accentuer le malaise social, ... ), administratif (... il conviendrait d'accélérer le règlement des dossiers et, sauf réclamation abusive, de ne pas en accumuler pour analyse plus poussée des pièces ».), qu'on souhaitait en haut lieu relâcher les contrôles serrés sur les déclarations et hâter le remboursement des trop-perçus ; en clair, expédier au plus vite les retours d'impôts.

Cette prémonition aida monsieur Loignon d'une double manière. Employé foncièrement soumis, il commença dès lors à suivre d'instinct cette directive encore inexprimée. En juin, quand elle fut de vive voix communiquée à tous par le supérieur, il avait ramené à deux ou trois les dossiers en attente sur sa table, lesquels chez ses confrères s'amoncelaient en piles. Ce qui lui mérita bientôt une notation excellente. Monsieur Loignon, la puce à l'oreille, se mit alors à l'affût de sa mémoire prospective. Dès juillet, il crut pouvoir prédire à ses camarades la date d'élections inattendues pour l'automne suivant. En septembre, elles furent annoncées. Cette prescience et sa note favorable firent soupçonner Loignon de jouir d'accointances dans les officines du pouvoir. Certains confrères entreprirent de le courtiser, quelques-uns de

l'ostraciser. L'affaire lui servit de pierre de touche vis-à-vis ses capacités prévisionnelles, et de leçon : il valait mieux garder le secret pour soi. Cette décision allait d'ailleurs dans le sens des réflexions auxquelles ses nouveaux pouvoirs le poussaient.

Depuis la révélation qu'il avait eue, monsieur Loignon s'était permis à diverses reprises durant l'été de tirer profit de sa prévoyance, plus par amusement que par cupidité. Il s'était essayé à parier avec des collègues sur les résultats des joutes clés de la saison de baseball. Il gagna. Ayant espacé ses apparents coups de chance pour ne pas être banni du jeu, il cessa de les provoquer dès qu'il saisit, après l'affaire des élections, les inconvénients qu'il y eût eu à se trahir.

Sans compter que ces gains négligeables requéraient un effort mental démesuré, une concentration soutenue, s'il voulait dans le présent remarquer tel ou tel genre de fait éventuel par le truchement du futur. Pour l'instant, son information sur l'avenir datant de six mois, monsieur Loignon se rendait compte en outre que de voir plus ou moins distinctement le futur comme un présent déphasé ne suffisait pas. Même en position de détecter un large échantillon d'événements à venir, il n'avait ni la capacité de mémoire pour retenir toutes ces données, ni le logiciel pour les stocker en ordre ou les récupérer sur demande. Une machine à explorer l'avenir ne se concevait qu'avec des radars temporels couplés à un gigantesque ordinateur : une fois saisie une foule de faits ultérieurs, il fallait en garder trace un temps suffisant pour étudier leurs innombrables rapports et dégager les facteurs cruciaux sur lesquels agir.

Ayant abandonné le jeu futile et trop voyant d'utiliser son pouvoir pour des avantages tangibles, monsieur Loignon se pencha dès lors sur un problème

capital. Celui de sa mort. Plus raisonneur que sentimental, il se posa la question de la manière suivante : quand se serait accru l'intervalle entre son moi du présent, charnel et sentant, et le moi du futur, fragmentaire et tout juste voyeur, quand il parviendrait à distinguer son propre décès, qu'arriverait-il précisément ?

Deux hypothèses surgissaient de prime abord. Suivant la première, une portion de son esprit, celle qui le précédait dans le temps, assisterait à son dernier souffle et, dépassant ce point censément final, continuerait de l'informer des événements consécutifs à sa disparition. Sorte de sursis, de neuf mois supposons. L'idée avait un côté plaisant : il saurait avant terme quel souvenir il laisserait. Mais à la regarder de plus près, cette conjecture recelait un piège pour la raison. Connaissant les circonstances de son moment ultime, ne voudrait-il pas tout mettre en œuvre pour éviter de se trouver au lieu fatal ? Il pourrait par exemple s'embarquer pour un autre pays, comme un prisonnier sous libération conditionnelle en profite pour fuir à l'étranger. Devant cette éventualité, la réflexion s'égarait. Ledit voyage, il se serait vu d'avance l'entreprendre, et relâcher à des escales différentes de ce qu'indiquait la prévision initiale. En vertu de quoi il devrait donc se trouver dorénavant à deux places à la fois. Ou trois, si la fuite elle-même comportant une fin prochaine, il modifiait de nouveau sa route. Mais pourquoi s'arrêter à trois ? Il n'y avait aucune borne au nombre d'endroits simultanément visités dans une tentative frénétique pour échapper au sort. C'était intenable : l'immortalité recherchée exigeait l'ubiquité la plus totale ! La deuxième hypothèse éliminait cette difficulté. Elle consistait en ce qu'il mourût de corps et d'esprit à l'instant même où, pèlerin du futur, son moi vision-

naire deviendrait témoin du décès anticipé. Or voilà, on se butait de nouveau à une incohérence. Si d'apercevoir un jour sa disparition provoquait celle-ci sur-le-champ, il décéderait en fait neuf mois avant la date prévue. Un autre neuf mois auparavant, il aurait donc dû voir d'avance son extinction ; ce qui lui aurait fait casser sa pipe du coup. Ce dont le spectacle encore neuf mois plus tôt l'aurait fait loucher, puis trébucher dans la tombe dès ce moment, ce qui... Ainsi de suite, le raisonnement pouvait se continuer jusqu'à ce que l'amovible laps de neuf mois écrase en reculant la durée actuelle, tuant Narcisse en train de ratiociner. Devait-il se croire déjà cadavre ? Après s'être tâté, il jugea fondé de nier une conclusion si absurde.

Monsieur Loignon avait donc démoli les hypothèses les plus immédiates sur le pronostic de sa mort. Restait cette redoutable théorie, pour la pensée triste bague, selon laquelle le monde qui nous emprisonne, de par son absolue nature et pas à cause de notre appréhension lente et embrouillée, échappe à la logique, et de même notre destin. Il faillit s'y résoudre, lorsque une autre possibilité lui vint à l'idée, un soir qu'il relisait un chef-d'œuvre du *nonsens*.

Un miroir plan, de dimension infinie, érigé à l'endroit où le temps prend fin dans son cas, fait face à Narcisse qui s'y dirige, sans le voir pour l'instant. Un jour, toute la perspective se modifiera : apercevant encore les événements futurs entre son présent d'alors et l'immense glace polie, il commencera surtout d'y revoir le déroulement de son passé, à mesure que sans rémission continuera de diminuer sa réserve d'avenir. Car, au dernier moment, il ne passera pas à travers le miroir. Quoi qu'il fasse, qu'il

tente d'infléchir d'un côté ou de l'autre son mouvement vers cette muraille réfléchissante, il finira par la percuter mortellement, tel un passereau leurré par la paroi de vitres métallisées d'un gratte-ciel futuriste. La trajectoire de sa vie aura croisé celle de son destin reflétée à la surface.

Aux yeux de monsieur Loignon, cette hypothèse s'avère enfin satisfaisante par sa rationalité. Comment acceptera-t-il le sort dans la réalité? Il faudrait discerner d'abord le miroir avertisseur.

Plus d'un an et demi s'est écoulé depuis sa métamorphose. Il poursuit sa vie régulière et rangée. Elle n'est pas dépourvue des plaisirs simples qu'il s'accorde depuis toujours, même s'il recourt peu à son pouvoir d'anticiper l'avenir. Seulement pour deviner d'un coup d'œil fugitif la couleur du temps à venir, jamais pour en tirer parti. Son choix de lectures s'est modifié. Il lisait beaucoup de nouveautés; depuis quelques saisons, il fréquente les classiques et les moralistes des siècles passés, dont les sentences, maximes ou réflexions préfigurent d'étonnante manière les interrogations contemporaines. À son instar, les écrivains d'antan paraissent avoir connu le futur et, mieux qu'il ne pourrait le faire, en avoir parlé à propos. Souvent il les cite à ses collègues. Eux qui le taquinaient sur sa régularité ironisent maintenant sur son traditionalisme.

Curieusement, les allers-retours furtifs de monsieur Loignon entre le présent et l'avenir le font passer pour passéiste.



petit monument à l'oubli

R. Siguère 81

1875

Received of the  
Hon. Secy of the  
Interior  
the sum of \$1000  
for the purchase of  
land in the  
State of California

for the purchase of  
land in the  
State of California

for the purchase of  
land in the  
State of California

for the purchase of  
land in the  
State of California

for the purchase of  
land in the  
State of California

for the purchase of  
land in the  
State of California

for the purchase of  
land in the  
State of California

for the purchase of  
land in the  
State of California

for the purchase of  
land in the  
State of California

## *Courtepointes et pointes sèches*

Contes  
et points de vue

## Y a-t-il de la grandeur à vivre petit ?

Nous sommes une famille de trois membres (un adulte, deux enfants). Nous habitons un petit logement, peu meublé. Notre budget est modeste et nous mangeons des aliments compacts (haute valeur nutritive dans peu de volume). Nos vêtements sont résistants et souvent faits-maison.

Nous choisissons des loisirs dont on peut tirer un profit culturel, social ou même physiologique (le sommeil est un de nos loisirs). Quant à notre implication sociale, elle se fait quotidiennement dans nos milieux de vies : notre comportement même a une valeur exemplaire pour la lutte contre le gaspillage et l'individualisme forcenés de notre société. Nous avons une conception intégrée du travail comme dynamique de (sur)vie.

Et quand parfois nous nous égarons dans une heure creuse, il nous est encore permis de rêver au « plus ou moins » : plus ou moins de biens, de temps, de lieux ou de gens à connaître et aimer avec une

bonne foi et un courage jamais démentis et toujours productifs. Nous essayons sincèrement d'être à la hauteur des plus belles aspirations de l'homme socialisant et/ou démocratisant.

Nous avons une vie bien organisée et nous tentons de cultiver l'art de penser. Le hic, c'est que nous avons la nostalgie de la gratuité. Parfois, devant un visage ou l'image d'une forêt, un morceau de tarte aux pommes ou une intuition de génie, on perd un instant le sentiment du geste conséquent et on n'a qu'une envie : jouir sans calcul et sans appréhension de la beauté et de la grandeur du monde.

C'est alors que nous croyons que, si personne ne nous le permet, nous allons entrer de plein droit dans la jouissance de vivre. Mais, serons-nous taxés de déviance ?

Élise LAVOIE

## Un manifeste de l'auto-édition

Cet été est apparu discrètement dans les librairies québécoises un petit livre au format inhabituel (13 cm × 21 cm, broché) c'est *le Manifeste des Éditions à maison* de Agathe Genois. Ce petit livre polycopié à 600 exemplaires nous raconte tour à tour une brève histoire de l'édition et les démarches qu'un auteur doit accomplir, les épreuves qu'il doit traverser avant que son livre soit publié. Il contient aussi des notes sur l'édition régionale, des témoignages d'auteurs qui

se sont publiés eux-mêmes, une liste d'adresse utiles et surtout, des conseils pratiques pour ceux qui voudraient se lancer dans l'auto-édition : choix du format, des méthodes d'impression et trucs de distribution. Saviez-vous qu'il existe un regroupement des auteurs-éditeurs autonomes (RAEA) dont l'adresse est : C.P. 157, succ. C, MTL, H2L 4K1 ; tél. : (514) 526-8066.

Ce manifeste tombe pile dans le contexte actuel. L'édition « officielle » en crise, ne publie que ce qui va bien se vendre : auteurs connus et livres de cuisine ; elle ignore ce qui se passe dans les régions et tous les discours marginaux comme ceux des femmes et des groupes alternatifs. L'auto-édition est la seule solution pour ceux qui ont quelque chose à dire mais qui ne trouvent pas de lieu pour le dire.

Auto-édition, autogestion, cela est plus ou moins en résonnance puisque de toute façon c'est seulement dans la « presse parallèle » que l'on entend parler d'autogestion. L'auto-édition c'est aussi en fait ce que font tous les groupes qui lancent des revues, qui éditent des feuilles de chou et des bulletins d'information, phénomène qui prend de plus en plus d'ampleur alors que l'époque des revues dans lesquelles tout le monde — ou presque — se reconnaissait, comme Parti Pris ou Mainmise, est bel et bien terminée.

Si vous voulez en savoir plus sur ce sujet passionnant, écrivez à Agathe Genois pour vous procurer son livre : Les Éditions à Maison, 1713 rue Panet, Mtl, H2L 2Z7, tél. : (514) 523-3211. Son livre ne coûte que 4,50 \$ pour plus de 120 pages. L'auto-édition, en plus, ça revient pas trop cher...

Andrée FORTIN

## Les anges gardiens du grand cirque extraordinaire

Ce cirque, c'est celui qui prit la piste l'été 81, à Montebello. Le grand chef des prédateurs capitalistes, M. Reagan, est venu signifier aux plus petits prédateurs que c'est lui le maître et que les autres doivent s'accommoder de ses politiques économiques. Point, à la ligne !

Le cirque terminé, je lus dans les journaux que les Canadiens avaient doté chaque participant d'un ange gardien qui devait l'accompagner et l'initier aux énigmes de la société canadienne et de sa colonie, le Québec, où se tenait le sommet capitaliste.

Une retraite fermée donc, chacun avec son ange gardien. Pas étonnant qu'aucun des participants ne perdit une seconde avant de retourner dans son pays. Je n'ai retenu qu'un nom, celui de M. Chrétien, à qui fut dévolu le soin de gardiennier le Président de la République française. Comme M. Trudeau pense énormément de bien de ce Chrétien et qu'il était président du sommet, on peut penser que c'est lui qui l'a délicatement assigné à veiller au bien-être matériel et spirituel de M. Mitterand. C'est une idée géniale ! Que seul M. Trudeau pouvait avoir !

Le pauvre M. Mitterand ne se sera pas trop bidonné pendant ce sommet ! Comme l'on dit qu'il ne parle pas anglais, ni ne le comprend, et que la langue du sommet était l'anglais, il était contré dès le départ. On peut supposer que M. Trudeau lui avait octroyé, dans sa munificence, un traducteur de la même farine que M. Chrétien, c'est-à-dire un interprète qui ne

parle ni anglais ni français mais un sabir qui tire sur le pidgin. Pauvre M. Mitterand, lui si féru de belle langue et de littérature, il aura trouvé son Waterloo au Canada et dans la province canadienne de Québec, dans l'ancien fief de Papineau, l'instigateur principal de la Rébellion de 1837 contre les Anglais. Et si c'était justement ce que M. Trudeau voulait !

On sait qu'il voit toujours grand et loin. Pourquoi ne pas faire sentir à M. Mitterand — un maudit Français que les Québécois courtisent par les temps qui courent — que le Québec ne vaut pas une messe ? On y parle anglais à Montebello ; toutes les armes et polices canadiennes y maintiennent l'ordre impérial et ceux que l'on dit parler français parlent plutôt pidgin. Le grand au Québec, ce n'est pas ce petit M. Lévesque, mais le grand M. Trudeau. Il fallait que le Président en fût informé pour que l'idée lui passât de se mêler du sort de ces indigènes. Qui oserait alors se battre pour le « lousy French » des Québécois ? M. Mitterand se serait montré, selon les journalistes, assez tiède envers les petits Québécois, venus le voir après le Sommet des Grands. Il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes !

Mais on peut légitimement se demander comment un ange gardien accomplit sa tâche dans un sommet. Mais comme tous les autres anges gardiens ! Nous savons par le petit Catéchisme qu'il est sans cesse près de vous mais qu'il est invisible. M. Mitterand, élevé catholiquement, sait tout cela. Il sait dès le départ que quelqu'un l'accompagne partout et qu'il va lui souffler discrètement à l'oreille ce qu'il faut faire et ne pas faire ! C'est rassurant ! Ça évite des gaffes ! Des faux pas ! La première fois qu'il vit M. Reagan, il aurait eu la vive impulsion de lui sauter à la crinière et d'en extirper toute la teinture. De le pousser en

gros plan pour faire voir du temps «l'irréparable outrage». C'est là que pour la première fois l'ange gardien intervint. «François», dit-il, lisant ce que M. Trudeau avait écrit à l'encre invisible, «un Florentin aussi matoi (sic) et rusé que toi, sait cacher ses sentiments et attendre le moment propice pour grafigner et frapper. Tiens bon et montre tes dents blanches à M. Reagan». Et c'est ainsi que tout a recommencé! M. Mitterand ne devait plus jamais retrouver son ton belligérant. Même quand il ne comprenait pas ce que son ange lui disait dans son sabir, il se disait que le ton agressif des borborygmes du Chrétien voulait indiquer qu'il ne lui fallait pas suivre ses impulsions.

C'était pendant les repas, moins quand il buvait que lorsqu'il mangeait, que François eût bien voulu se laisser aller et dire ce qu'il pensait vraiment de tous ces castors et crapauds, de tous ces mots français, mots de bonne chère et de bonne compagnie, que l'on assassinait à qui mieux mieux. Il aurait eu le goût de montrer à tous ces cuistots et marmitons que les crimes es-gastronomies leur mériteraient le feu éternel. On ne se moque pas impunément de la langue française, ni de la cuisine française. Ces deux mamelles du prestige national prenaient au sommet des allures de seins postiches. C'est encore là qu'intervenait le plus efficacement le Chrétien de Trudeau. Bien qu'invisible, parce qu'ange devenu, il ne pouvait, le pauvre, s'empêcher de chuintier et de postillonner. François sentait tout de suite que le cave se rebiffait. S'il disait tout ce qu'il avait sur le cœur et sur la langue, il ferait, parmi ces hommes et femmes à chevaux — eh! oui! Mme Thatcher était du nombre, comme une bonne Britannique — figure d'esthète et d'homme de lettres. C'est la malédiction suprême en cette belliqueuse compagnie! Chrétien lui dit: «François, tu aurais l'air — les anges gardiens

tutoient volontiers — tu aurais l'air d'une tapette». François ne comprit pas bien ce mot, peu utilisé dans sa province, mais au postillonnage abondant du Chrétien, il s'aperçut que ce ne devait pas être très catholique. Il avala de travers pour la quatrième fois depuis le début du repas, ajusta sa cravate, jeta un coup d'œil au Japonais, qui devait lui aussi le regarder à travers ses lunettes de soleil esquimaudes — il ne les avait pas achetées mais les possédait depuis sa naissance — et s'efforça d'avaler vite quelques morceaux de la truite au sucre d'érable qui nageaient dans une sauce suprême. Enfin, le repas se termina sans que François ouvrit la bouche — un peu plus quand même que Mme Thatcher qui mangeait comme elle parlait, sans qu'un muscle ne bouge dans son visage. En guise de consolation, le Chrétien lui dit qu'il lui fallait s'initier aux manières des Grands de ce monde. «Giscard, dit-il, était passé maître dans l'art d'ouvrir la bouche, et de ne rien dire ni ne rien manger!». On se demandera comment le Président en arriva à décoder tous ces messages que le Chrétien, invisible, lui lisait tant bien que mal. C'est le secret le mieux gardé des armées canadiennes. Comme il existe dans ce pays beaucoup d'anges gardiens — à commencer par la «Royal Canadian Mounted Police» — il faut trouver des techniques qui puissent, tout en passant inaperçues, influencer les comportements des suspects et des caves. C'est de la très haute technologie électronique: c'est un laser amélioré qui postillonne et grimace et qui fait passer les messages sans que les intéressés y voient goutte mais dont ils entendent «toutte». C'était la première fois à Montebello qu'elle était utilisée à l'échelon international. Réussite totale! Mitterand se comporta comme un mouton. Donc, moult pétages de bretelles au Q.G. de M. Trudeau! Qui aspire depuis à une carrière internationale!

Le Chrétien marqua sa dernière victoire à la toute fin du séjour de Mitterand. Vers dix-sept heures, le Président ne se sentait plus d'aise; il allait quitter le Canada de Trudeau et de Chrétien et coucherait, ce soir-là, à Paris. Il faisait ses bagages quand il voulut exprimer sa reconnaissance à la soubrette qui s'était occupée de lui pendant son séjour en Canada. Ses titres n'étaient pas minces: elle avait réussi, provençale qu'elle était, à se faire passer, auprès de tous les services de sécurité, comme une Britannique de la très canadienne province de la Colombie anglaise. Faut le faire! Les soirs de sommet elle avait bordé le Français en lui chantant des bourrées d'Auvergne et des Marseillaises qui lui rappelaient toutes son pays. Elle allait même, pour le dédommager du Chrétien de service — qui n'en pouvait mais, assis sur le bord du bol d'aisance, où on l'avait relégué — jusqu'à lui parler le patois de Latche. François s'en pouléchait les babines, au grand dam du Chrétien qui regardait si l'eau du bol était aussi bleue que les cieux qu'il servait.

Or donc, dans un grand geste de Président, François délia les cordons de sa bourse présidentielle et pensa offrir à Marinette — c'est ainsi qu'il la nommait en souvenir de Jules Renard — ô littérature — un pourboire qui ferait pâlir l'étoile du triste M. Reagan. Les gros riches, comme tout le monde le sait, ne sont plus ostentatoires, depuis Thorstein Vebeen.

Pour la dernière fois, l'ange Chrétien intervient. «François, tu sais qu'ici tout se sait très vite. On saura que tu as donné un pourboire fabuleux à cette femme. Ce sera assez pour déchaîner les langues et raviver ces clichés du Français léger et coureur de jupons. Ne ternis pas plus qu'il ne faut la réputation

de ton pays qui est déjà si entamée. De plus, certains penseront que, pendant le sommet, vous avez parlé français, entre vous. Une enquête sera ouverte contre la pauvre fille. Car il fallait parler anglais, ou, à la rigueur, pidgin.

C'est ainsi que le Président français quitta le Canada, complètement frustré et se répétant les mots et les expressions de sabir du Chrétien. Il se prit à penser à la revanche qu'il prendrait l'an prochain en France, lors du huitième sommet: il obligerait le Chrétien à parler français. C'est là-dessus qu'il s'endormit dans l'avion, un petit rictus au coin des lèvres.

Marcel RIOUX

Le 10 Mars 1910. Monsieur le Ministre, J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport que vous m'avez demandé par votre lettre du 27 Février dernier. Ce rapport est le fruit de la mission que vous m'avez confiée à ce sujet.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

Le Ministre de l'Intérieur, M. de ...

Le Directeur de l'Administration, M. de ...

Le Directeur de l'Enseignement, M. de ...

Le Directeur de l'Hygiène, M. de ...

Le  
TACS  
Te  
sonne  
Scrie  
  
Je des  
M. ou  
Adres  
Vic  
  
- La  
m  
- So  
d  
- La  
Qu  
- Tra  
  
Les ch  
p  
Adre  
1026  
P

## Publications de l'ACSALF

Depuis quelques années, l'ACSALF pratique une politique de publication des actes de ses colloques, afin de favoriser les échanges et les débats entre sociologues et anthropologues. Trois « Actes » sont déjà en circulation :

- La souveraineté du Québec : aspects économique, politique et culturel
- La transformation du pouvoir au Québec. Les citoyens et les appareils
- Travailler au Québec

Une brochure concernant la politique des sondages, préparée conjointement par l'ACSALF et la Société canadienne de science politique, est également disponible.

Tous ceux et celles qui désirent se procurer ces ouvrages, pour leur usage personnel ou comme texte de référence pour des cours, peuvent en faire la demande au Secrétariat de l'ACSALF, en utilisant le bon de commande.

---

### Bon de commande pour les publications

Je désire recevoir les publications suivantes

M. ou Mme \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Case postale \_\_\_\_\_

	Prix à l'unité	Nombre d'exemplaires	Sous-total
— La souveraineté-association : aspects économique, politique et culturel		_____	_____
— Sondages politiques et politique des sondages au Québec	1 \$	_____	_____
— La transformation du pouvoir au Québec. Les citoyens et les appareils	15 \$ 9 \$ <sup>1</sup>	_____	_____
— Travailler au Québec			
		TOTAL	_____

Les chèques doivent être faits au nom de l'Association canadienne des sociologues et anthropologues de langue française

Adresse : Secrétariat de l'ACSALF, Département de sociologie, Université de Montréal, C.P. 6128, Succ. « A », Montréal H3C 3J7

---

<sup>1</sup> Pour les membres de l'ACSALF.



Abonnez-vous à POSSIBLES  
Dans les prochains numéros:  
L'Abitibi

---

**Bulletin d'abonnement**



Nom.....

Adresse.....

Ville ..... Code postal.....

Province.....

Occupation.....

ci-joint un chèque ..... mandat-poste ..... au montant  
de \$15.00 pour un abonnement à quatre numéros à  
compter du numéro .....

Abonnement institutionnel: \$25.00

Abonnement de soutien: \$25.00

**Revue Possibles, B.P. 114,  
Succursale Côte-des-Neiges,  
Montréal, Québec, H3S 2S4**

---

Dépôt légal Bibliothèque Nationale du Québec

D775 027

Dépôt légal Bibliothèque Nationale du Canada

Les articles parus dans la revue *Possibles* sont répertoriés dans  
RADAR (Répertoire analytique des articles de revues).

ISSN: 0703-7139

Boîte postale 114, Succursale Côte-des-Neiges,  
Montréal, Québec

## ENCORE DISPONIBLES

### Volume 1

numéro 1:

Spécial Tricofil; Alfred de Vigny et le Québec; Sciences sociales et pouvoir; poèmes de Roland Giguère et Gérald Godin

110 p. \$3.00

numéro 2

Possibles Santé: Question nationale; poèmes de Gilles Hénault, Luc Racine, Robert Laplante; Campagne électorale vue par Gérald Godin

154 p. \$3.00

numéro 3/4:

Les Amérindiens: politique et dépossession; De l'artisanat comme instrument de conquête; Sur le renouveau de la musique traditionnelle

249 p. \$5.00

### Volume 2

numéro 1:

Fer et titane: un mythe et des poussières; Nouvelles perspectives du roman québécois; La sociologie: nouvelle conception du social; nouvelle de Jacques Brossard

142 p. \$3.00

numéro 2/3:

Spécial Bas du fleuve - Gaspésie; le pouvoir régional; poème de Françoise Bujold

240 p. \$6.00

numéro 4:

Spécial Mouvements sociaux; les syndicats; Coopératisme et autogestion; contribution d'Alexis Lefrançois

151 p. \$4.00

### Volume 3

numéro 1:

Spécial: la ville en question; à qui appartient Montréal; poèmes de Pierre Nepveu

179 p. \$4.95

numéro 2:

L'éclatement idéologique; débattre, bâtir et rêver; La poésie, les poètes et les possibles (enquête); Paul Chamberland: La dégradation de la vie

159 p. \$3.95

numéros 3/4:

Possibles spécial éducation; Sur les chemins de l'autogestion: Le J.A.L.; poèmes de François Charron et Robert Laplante

292 p. \$5.95

### Volume 4

numéro 1:

Des femmes et des luttes

207 p. \$4.00

numéro 2:

Projets du pays qui vient

158 p. \$4.95

numéros 3/4:

Faire l'autogestion: Réalités et défis; Poèmes de Gaston Miron

284 p. \$5.95

**Volume 5**

numéro 1:

Qui a peur du peuple acadien ?

182 p. \$4.95

numéro 2:

Élection 81: question au P.Q.

Gilles Hénault: d'Odanak à l'Avenir

Victor-Lévy Beaulieu: l'Irlande trop tôt

157 p. \$4.95

numéro 3/4:

Les nouvelles stratégies culturelles:

témoignages, régions, autogestion;

Manifestes pour les femmes

328 p. \$6.95

NOM.....

Adresse.....

Ville.....

Veillez me faire parvenir le(s) numéro(s) suivant(s):

.....

Ci-joint un chèque ..... mandat-poste.....

ou montant de \$ .....

# autogestions

revue trimestrielle

Présente, analyse et compare régulièrement tout ce qui se fait et se dit sur l'autogestion, des anticipations les plus audacieuses aux expérimentations sociales les plus ponctuelles.



## Abonnements

	Individuel	Institutions
France	100 F	120 F
Etranger	110 F	140 F

Vente au numéro en librairie



Bulletin d'abonnement à retourner aux Editions Privat, 14, rue des Arts, 31000 Toulouse

M. ....

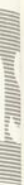
Adresse : .....

Désire s'abonner à **autogestions** pour 1981 et règle ci-joint la somme de : F.

Signature



IMPRIMERIE  
L'ÉCLAIREUR  
BEAUCEVILLE



om  
ce  
au-  
pa-  
ses  
so-  
les.

ations  
D F  
D F

Touhou

F.

## Cinq ans déjà...

DANS CE NUMÉRO

### Éditorial:

Cinq ans déjà... le risque de continuer ..... 7

### Lettre pour continuer

*Robert Laplante* ..... 19

### Possibles ou possible

*Gabriel Gagnon* ..... 35

### Discours indirect

*Lise Gauvin* ..... 45

### Persévérance

*Roger Lenoir* ..... 49

### Suis-je la nouvelle droite ?

*Jean-Pierre Dupuis* ..... 61

### Impressions californiennes

*Marcel Fournier* ..... 71

### L'autogestion quotidienne

*Andrée Fortin* ..... 91

### Poèmes

\*\*\*  
*Marie Uguay* ..... 105

### Pris/prise/prison

*Jacques Lanctôt* ..... 113

### SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION

### Le groupe de travail sur l'autogestion

*Andrée Fortin* ..... 121

### À cœur vaillant, rien n'est possible ?

*Jean-Jacques Simard* ..... 127

### Un homme averti

\*\*\*  
*Michel de Celles* ..... 153

### COURTEPOINTES ET POINTES SÈCHES ..... 169

### ICONOGRAPHIE:

*Roland Giguère*

